



**HAL**  
open science

## Les lettres ouvertes publiées dans la presse quotidienne (anglais/français) : cas des revendications féministes

Céline Cizeron, Élise Gentilleau, Manon Gouin, Katie O'dowdall

### ► To cite this version:

Céline Cizeron, Élise Gentilleau, Manon Gouin, Katie O'dowdall. Les lettres ouvertes publiées dans la presse quotidienne (anglais/français) : cas des revendications féministes. *Linguistique*. 2020. dumas-03123164

**HAL Id: dumas-03123164**

**<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03123164>**

Submitted on 27 Jan 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Intercultural school  
Talents pour le monde

**Les lettres ouvertes publiées dans la presse  
quotidienne (anglais/français) :  
cas des revendications féministes**

Mémoire de Master 2

Spécialisation « Communication interculturelle et traduction »

Présenté par : Céline Cizeron, Élise Gentilleau, Manon Gouin  
et Katie O'Dowdall

Dirigé par : Christine Durieux

Année universitaire 2019-2020



## Table des matières

Remerciements	3
0. Introduction	4
0.1 Définition de la lettre ouverte	6
0.2 Contexte historique dans le monde francophone	8
0.3 Contexte historique dans le monde anglophone	10
0.4 Les lettres ouvertes dans le contexte féministe actuel	10
0.5 Les traductions de lettres ouvertes	12
1. Analyse des lettres en langue source	13
1.1 Structure et contenu du corpus	13
1.1.1 Des lettres de défense et d'opposition	13
1.1.2 Des lettres pour fédérer	19
1.1.3 Des procédés identiques pour des objectifs distincts	24
1.2 Relation entre le sujet parlant et le public cible	25
1.2.1 Le « nous » collectif du sujet parlant	25
1.2.2 La place du public cible	29
1.3 Imagerie poétique	32
1.3.1 Métaphores	32
1.3.2 Assonances et allitérations	38
1.4 Références culturelles	41
1.4.1 Genèse de la lettre : « Sisters, this is our moment to say Time's Up! »	41
1.4.2 L'ironie chez Margaret Atwood	43
1.4.3 « War on Women »	43
1.4.4 #Balancetonporc	45
1.5 Remarques conclusives concernant l'analyse des lettres en langue source	48
2. Analyse des traductions	51
2.1 Traduction en anglais	51
2.1.1 Réception des traductions par la presse anglophone	51
2.1.2 Traduction des pronoms personnels dans la construction du ton	53
2.1.3 Traduction du genre dans le discours féministe	55
2.1.4 Traduction de l'imagerie poétique	58
2.1.5 Traduction des références culturelles	61
2.2 Traduction en français	64
2.2.1 Des traductions partielles qui s'inscrivent dans un contexte particulier	64
2.2.2 Difficultés rencontrées et principaux écueils	65

2.3	Remarques conclusives sur la traduction des lettres	72
2.4	Enjeux et limites	76
2.4.1	Contraintes temporelles	76
2.4.2	Vérification et traitement de l'information	77
2.4.3	Neutralité journalistique et neutralité du traducteur	78
	Conclusion	81
	Bibliographie	83
	Annexes	87
1.	« Nous défendons une liberté d'importuner, indispensable à la liberté sexuelle »	87
2.	« Sorcières de tous les pays, unissons-nous ! »	89
3.	« Am I a Bad Feminist? »	91
4.	« Sisters, this is our moment to say Time's Up »	94
5.	Lettre de référence - « Time's Up »	97
6.	Traduction intégrale - « Nous défendons une liberté d'importuner, indispensable à la liberté sexuelle »	99
7.	Traduction d'extraits de « Nous défendons une liberté d'importuner, indispensable à la liberté sexuelle »	101
8.	Traduction intégrale - « Sorcières de tous les pays, unissons-nous ! »	102
9.	Traduction d'extraits de « Am I a Bad Feminist? »	104

## Remerciements

Nous tenons à remercier chaleureusement notre tutrice, Madame Christine Durieux, qui a su nous guider dans la réalisation de ce mémoire avec bienveillance et en nous prodiguant de précieux conseils.

Nous souhaiterions également remercier le corps enseignant de l'ISIT dont la formation enrichissante a nourri nos réflexions dans le cadre de ce travail.

## O. Introduction

L'objet d'étude du présent mémoire de traductologie s'inscrit dans la thématique « traduction de la presse écrite ». Des tribunes d'opinion aux critiques culturelles, en passant par les articles d'information, la presse écrite recouvre une grande diversité de textes, dont les intentions de communication diffèrent. Cependant, tous ont en commun leur ancrage dans l'actualité locale ou internationale. L'âge d'or de la presse française, que les historiens s'accordent à situer entre la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et le début de la Seconde Guerre mondiale, a d'ailleurs été marqué par de grandes affaires politiques dont les rebondissements étaient relatés dans les journaux. L'exemple le plus emblématique est sans doute la célèbre affaire Dreyfus, qui s'est déroulée de 1894 à 1906. Le capitaine Alfred Dreyfus, issu d'une famille alsacienne de confession juive, avait d'abord été condamné pour espionnage au profit de l'Empire allemand. Après plus de dix ans de controverse sur fond d'antisémitisme, il a finalement été jugé innocent et réhabilité. La décennie a été marquée par les prises de parti virulentes des grands quotidiens français, antidreyfusards comme *Le Petit Journal* ou dreyfusards comme *L'Aurore*. C'est d'ailleurs dans *L'Aurore* qu'Émile Zola publie « J'accuse... ! », sa célèbre lettre ouverte au Président de la République française, en janvier 1898.

Plus de cent ans se sont écoulés, et la lettre ouverte fait maintenant son retour dans les colonnes des journaux, ceux du monde entier cette fois, à l'occasion du mouvement #MeToo et des autres mouvements féministes qui lui font écho. Interpellées par ce phénomène, nous nous sommes interrogées sur les caractéristiques de la lettre ouverte et sur ce qui lui conférait un tel rôle politique et polémique. En effet, nous concentrerons notre étude sur des lettres ouvertes parues dans la presse quotidienne anglophone et francophone et qui traitent des revendications féministes.

Notre corpus principal se compose de quatre textes ; deux lettres en anglais et deux en français. Nous avons choisi de mener nos recherches à partir de lettres ouvertes parues entre début 2018 et fin 2019. Elles s'inscrivent donc dans un contexte social récent, celui de l'essor du mouvement féministe dans le monde entier, notamment depuis le scandale de l'affaire Harvey Weinstein en octobre 2017. Cet événement a ouvert la voie à une libération de la parole des femmes victimes de violences sexistes et sexuelles à travers le monde. Le mouvement #MeToo (« moi aussi »), devenu en français, par le biais d'une traduction

relativement libre, #BalanceTonPorc, est un des principaux vecteurs de cette parole féministe et en grande majorité féminine.

Dans le cas des lettres françaises, nous avons sélectionné dans un premier temps une lettre parue le 9 janvier 2018 dans le journal *Le Monde* écrite par un collectif de 100 femmes, parmi lesquelles de célèbres actrices et femmes de lettres telles que Catherine Millet, Ingrid Caven et Catherine Deneuve. Le texte s'intitule « Nous défendons une liberté d'importuner, indispensable à la liberté sexuelle » et sa publication intervient en relation directe avec le scandale de l'affaire Weinstein qui a éclaté quelques mois plus tôt. Le deuxième texte français faisant l'objet de notre étude est une lettre ouverte parue le 3 novembre 2019 dans le *Journal du Dimanche*, sous le titre « Sorcières de tous les pays, unissons-nous ! ». Signée par un collectif de 200 femmes, dont Marlène Schiappa et Charlotte Gainsbourg, la lettre constitue un appel à l'union et à l'unité dans la lutte contre les violences faites aux femmes. Pour ce qui est de la partie anglophone de notre corpus, nous avons sélectionné une lettre de Margaret Atwood du 13 janvier 2018 et parue dans le quotidien canadien *The Globe and Mail*. Dans ce texte intitulé « Am I a bad feminist? », la romancière canadienne prend la parole pour répondre à ses détracteurs, qui l'accusent d'être une « mauvaise féministe ». Enfin, notre attention s'est portée sur un document rédigé et publié par la déclinaison britannique du mouvement américain Time's Up, créé en janvier 2018 pour lutter contre le harcèlement sexuel, en réaction à l'affaire Harvey Weinstein. Publiée dans le quotidien britannique *The Guardian*, la lettre s'intitule « Sisters, this is our moment to say Time's Up! » et date du 23 février 2018. Elle est signée entre autres par Kate Winslet, Emma Thompson, Keira Knightley ou encore Jodie Whittaker. S'ajoute à cette lettre une autre lettre ouverte, cette fois écrite par des militantes féministes britanniques, que les actrices ont souhaité soutenir et mettre en avant. Ces textes ont été publiés le même jour et ont vocation à être lus en même temps, c'est la raison pour laquelle nous les avons étudiées comme une seule et même lettre. L'ensemble des lettres intégrales et leurs traductions publiées dans la presse figurent en annexe.

Ce corpus nous a semblé pertinent dans la mesure où l'ensemble des textes qui le composent est rattaché à un même contexte général et conserve en même temps une singularité dans la forme ou dans le contenu, ce qui permet de couvrir plusieurs aspects de la question des revendications féministes dans la presse anglophone et francophone. Ces quatre textes présentent en effet une certaine diversité de points de vue, et le type de



discours employé diverge d'une lettre à l'autre. Nous nous proposons ici de mener une analyse comparée de ces lettres afin de tenter de répondre à la question : peut-on faire émerger des stratégies de traduction dans le cadre d'une relation interculturelle (anglais/français) dans l'expression du féminisme ?

La méthode employée reposera sur deux grands axes : dans un premier temps, l'analyse et la synthèse comparée de chaque lettre au sein de l'aire linguistique à laquelle elle appartient. Nous étudierons notamment la structure des lettres, le rapport au lecteur, l'usage des métaphores et le recours aux références culturelles et tenterons de dégager les grandes différences entre les aires linguistiques. Nous étudierons ensuite les traductions de ces quatre lettres ouvertes quand il en existe, afin d'en repérer les principaux mécanismes discursifs et traductologiques. Nous tenterons à cette occasion de faire émerger de cette analyse des stratégies de traduction pour les lettres ouvertes féministes, et d'en suggérer de nouvelles si nécessaire.

## 0.1 Définition de la lettre ouverte

Le choix de la lettre ouverte pour mettre en forme un discours argumenté dans le cadre d'un débat public n'a rien d'anodin. Le dictionnaire généraliste du Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales en propose cette définition : « [la] lettre ouverte, [est] publiée ou reproduite par la presse en même temps qu'elle est envoyée à son destinataire ; désigne aussi un pamphlet rédigé sous forme de lettre ». Une lettre ouverte est par nature publique et a donc vocation à toucher un lectorat multiple, même lorsqu'elle s'adresse officiellement à un destinataire unique. La lettre ouverte appartient au genre épistolaire qui englobe tout ce qui est rédigé sous forme de lettre, tels que les romans épistolaires ou les correspondances. Elle est donc publiée, la plupart du temps, dans la presse qui constitue son support principal, mais il arrive que des auteurs choisissent de publier des lettres particulièrement longues sous forme de livres. Dans le même ordre d'idée, « Le Déserteur » de Boris Vian est une lettre ouverte très célèbre sous forme de chanson.

Quelles sont alors les particularités et les caractéristiques de la lettre ouverte ? Elle doit tout d'abord répondre aux exigences de forme qui lui sont propres, à savoir : une adresse (à qui l'on parle) et une signature en fin de message.

Le destinataire énoncé de la lettre ouverte n'est pas le destinataire réel. Dans « Les "campagnes" de Zola et ses lettres ouvertes », Colette Becker décrit la lettre ouverte comme « une forme hybride », qui s'adresse nommément à un seul destinataire mais qui, par sa forme, est lue par un bien plus large public :

« Elle offre une forme plus attrayante, et pour le destinataire auquel est offert de lire une correspondance qui semble privée, et pour le destinataire. »

Une lettre ouverte a pour objectif principal de toucher le plus grand nombre de lecteurs possible. Les médias constituent donc le support idéal pour assurer à l'auteur d'être lu par la majeure partie de la population. C'est d'autant plus vrai aujourd'hui, avec l'essor des médias de masse et l'apparition puis la démocratisation d'internet, qui ont permis une diffusion encore plus large des contenus habituellement véhiculés par la presse écrite.

Plusieurs raisons peuvent pousser à publier une lettre ouverte. Il peut s'agir de s'interroger publiquement sur des questions philosophiques, sociologiques ou politiques. Dans ce cas, le ton employé est plutôt neutre. L'objectif peut également être de convaincre d'une opinion quant à un sujet de société qui divise l'opinion publique. Enfin, une lettre ouverte peut s'inscrire dans un contexte de polémique, auquel cas, l'objectif est de dénoncer, parfois de calomnier, pourquoi pas de faire valoir des revendications. C'est par exemple le cas de « J'accuse... ! » où Émile Zola interpelle Félix Faure sur l'affaire Dreyfus. En réaction à un scandale ou origine même de la polémique, ce type de lettre ouverte revêt un caractère militant et engagé qui nous intéresse tout particulièrement ici.

Cette dimension pamphlétaire, très présente dans notre corpus, amène une autre caractéristique des lettres ouvertes : leur ancrage dans l'actualité. En effet, pour qu'une polémique ait lieu, il faut qu'un sujet suscite les interrogations, et des émotions suffisamment vives pour donner naissance à un débat public :

« [...] le pamphlet se présente, par nature, comme un écrit de circonstance. [...]. Cette spontanéité affichée du dire, renforcée par son actualité, constitue donc un moyen, pour le pamphlétaire, de signifier qu'il écrit sous la pression de l'événement et des humeurs qu'il lui dicte, et contrebalance, en partie, la menace que fait peser la ritualisation du discours sur ses potentialités persuasives. » (Passard, 2010)

En d'autres termes, et comme nous le constaterons dans notre corpus, les auteurs de lettres ouvertes ont à cœur de transcender la forme de la lettre ouverte et ses codes établis, et d'y insuffler une certaine force émotionnelle. Que cette spontanéité soit réelle ou forcée, elle permet en tout cas aux auteurs de lettres ouvertes de s'éloigner des faits et de la rationalité pure. C'est en cela également que la lettre ouverte se distingue des autres types de textes publiés dans la presse écrite, notamment des éditos.

## 0.2 Contexte historique dans le monde francophone

Tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, nombreux étaient les écrivains célèbres qui soignaient particulièrement leurs correspondances privées, les sachant susceptibles d'être recopiées dans d'autres lettres à d'autres destinataires ou rendues publiques. On pense par exemple aux correspondances entre Gustave Flaubert et Guy de Maupassant, alors que ce dernier faisait face à un procès pour atteinte aux bonnes mœurs, à la suite de la publication du poème « Au bord de l'eau ». Maupassant a alors confié à un journaliste du journal *Le Gaulois* la lettre de soutien qu'il venait de recevoir de son ami Flaubert. Hasard ou non, le procès se conclut par un non-lieu.

Mais c'est avec « J'accuse... ! » que nous mentionnions plus haut, que la lettre ouverte s'impose en 1898 en France. Rappelons brièvement le contexte d'écriture de cette célèbre lettre ouverte : Alfred Dreyfus, officier français d'origine alsacienne et de confession juive est accusé en 1894 d'espionnage au profit de l'Allemagne. Reconnu coupable de trahison, il est condamné par le conseil de guerre alors qu'il est innocent. Le 5 janvier 1895, il est dégradé de son titre de capitaine dans la cour d'honneur de l'école militaire à Paris. Il sera finalement innocenté huit ans plus tard, en 1906.

En 1898, le romancier Émile Zola, alors au sommet de sa gloire, publie dans son journal *L'Aurore* une longue lettre ouverte, qu'il adresse au président de la République française Félix Faure. Il y dénonce l'injustice subie par A. Dreyfus et accuse nommément des membres de l'État-major français et des juges, enfreignant la loi sur la liberté de la presse en vigueur et s'exposant ainsi à des poursuites judiciaires. Condamné l'année suivante à la prison, Émile Zola s'exilera à Londres pour échapper à cette sentence. Cependant, c'est grâce à lui que A. Dreyfus obtiendra un second procès puis sera totalement réhabilité.

Dans « J'accuse... ! », Émile Zola suit un plan simple en trois parties : dans la première, il rappelle la chronologie de l'affaire Dreyfus ; dans la seconde, il raconte l'arrestation et la découverte du véritable coupable ; et dans la troisième, il reproche à la justice et à l'État français leur complaisance face à l'injustice commise. C'est cette argumentation efficace qui convainc de nombreux Français, et contraint l'État français à intervenir en faveur de Dreyfus. « J'accuse... ! » est donc la première lettre ouverte française à connaître un tel retentissement. Le format de la lettre ouverte s'impose alors comme un outil politique puissant, avant la démocratisation de la radio et de la télévision qui prendront son relais. Si l'affaire Dreyfus montre la prégnance de l'antisémitisme en France au XX<sup>e</sup> siècle, c'est pourtant pour la qualité de l'argumentation de Émile Zola que « J'accuse... ! » est, aujourd'hui, très largement étudié en France et dans le monde entier. Comme les correspondances de G. Flaubert et G. de Maupassant évoquées plus haut, l'intérêt littéraire de la lettre lui confère un enjeu bien supérieur au simple fait divers auquel elle fait référence. Nous verrons d'ailleurs au cours de cette analyse, que le recours à une langue soignée, à la métaphore et à la rhétorique est de mise dans les lettres ouvertes contemporaines, comme un héritage de cette période.

Par la suite, la publication de lettres ouvertes est monnaie courante pendant les conflits franco-allemands de 1870 et 1914-1918 (Amossy, 2004). C'est le cas notamment de la correspondance publique entre Ernest Renan et David Friedrich Strauss, chacun de leur côté de la frontière. S'exprimant en leurs noms propres, les deux auteurs défendent cependant les intérêts de leurs pays respectifs dans des lettres de plus en plus véhémentes au fil de l'évolution du conflit.

« Une lutte s'engage sur le plan des réputations : chaque nation veut projeter une image de soi aussi avantageuse que possible. C'est un peu l'équivalent de ce que l'on appelle aujourd'hui la guerre des médias : il ne s'agit pas seulement de savoir qui a gagné de fait, mais aussi qui a le beau rôle, c'est-à-dire qui a pour lui le droit. » (Amossy, 2004)

Avec l'arrivée progressive du format radiophonique, puis l'entrée de la télévision dans les foyers, la lettre ouverte devient moins populaire, puisque lui succèdent les formats radiophonique et télévisé, où se déroulent les débats enflammés et les prises de position polémiques. Cependant, on assiste aujourd'hui à un retour en force de ce mode d'expression, notamment dans les médias en ligne.

### 0.3 Contexte historique dans le monde anglophone

Si la presse britannique et la presse américaine, sur lesquelles nous nous concentrerons ici, ont permis à de nombreux éditorialistes d'exprimer des opinions tranchées, nous n'y retrouvons pas de lettre ouverte aux retentissements aussi importants que « J'accuse... ! ». Les lettres ouvertes se limitent à l'échelle locale, et ne paraissent pas forcément dans les journaux. Nous pouvons tout de même citer l'exemple de la lettre de Martin Luther King rédigée en 1963 et intitulée « Letter from Birmingham jail ». M. L. King y répond à une déclaration de huit ecclésiastiques blancs de l'Alabama qui critiquent ses méthodes de lutte contre la ségrégation raciale. Sa lettre deviendra un texte important du mouvement de lutte pour les droits civiques. M. L. King y a recours à des arguments théologiques, politiques et historiques pour justifier son recours à la désobéissance civile. Si la lettre n'a pas vocation à être publiée dans la presse, elle sera cependant reprise sans la permission de M. L. King dans le *New York Post Sunday Magazine*, puis dans d'autres journaux. Elle sera finalement intégrée par M. L. King dans son célèbre ouvrage *La Révolution non violente* en 1964.

Richard P. Fulkerson (1969) établit une filiation entre Émile Zola et Martin Luther King, dans la façon dont ils s'adressent tous deux à un public apparent (en l'occurrence, le clergé local) et, en même temps, à un public plus général qu'ils atteindront grâce à leur notoriété. « J'accuse... ! » et « Letter from Birmingham Jail » se rejoignent aussi dans les grandes parties qui les composent : l'établissement de la chronologie des faits, puis la déconstruction de l'argumentaire de l'adversaire, qui précède chez M. L. King les nouveaux arguments proposés. Dans le même essai, R. P. Fulkerson mentionne également l'attention qu'apporte M. L. King au style, la dialectique des pronoms personnels, le recours fréquent aux métaphores et enfin l'oralité que revêt cette lettre et qui la rapproche d'un discours : autant d'éléments sur lesquels nous reviendrons plus tard dans notre mémoire, et qui confirment le caractère fondateur de la lettre de Martin Luther King.

### 0.4 Les lettres ouvertes dans le contexte féministe actuel

Comme nous l'avons expliqué, les lettres ouvertes sont devenues le mode d'expression privilégié des collectifs féministes. Un retour en grâce étonnant, à une époque où la forme écrite pourrait paraître désuète et peu adaptée pour toucher le plus grand nombre.

Et pourtant, les lettres ouvertes à thématique féministe parues entre 2017 et 2020 dans les journaux canadiens, français, anglais et américains (en versions Web et papier) se comptent par dizaines. 2017 est en effet l'année d'éclosion du *hashtag* #MeToo que nous évoquons plus haut. Ce *hashtag* est l'illustration parfaite du rôle immense qu'a joué l'écrit dans la révolution féministe en cours : les témoignages qui se sont accumulés sur les réseaux sociaux ont créé une sorte de gigantesque lettre ouverte. S'exprimant depuis leur ordinateur, sans avoir besoin d'affronter l'œil scrutateur d'une caméra ou la censure d'une intelligence journalistique, de nombreuses femmes se sont approprié la forme écrite pour se faire entendre et exprimer leurs revendications.

Depuis lors, nous assistons peu à peu à un déplacement de ces revendications vers la presse écrite. Plus conventionnelle, celle-ci est aussi synonyme d'une certaine légitimité et confère plus de poids au propos des auteurs. Comme nous l'évoquons plus haut, cependant, le recours à la lettre ouverte n'est pas sans contrainte : il implique en théorie la présence d'un ou plusieurs signataires illustres, faisant suffisamment autorité pour que les lecteurs aient envie de les lire, et les journaux de les publier.

C'est en cela, nous le verrons, que les féministes ont su bouleverser et adapter les codes de la lettre ouverte, à commencer par celui de la signature finale. En effet, on assiste à une « collectivisation » de la lettre ouverte féministe, où l'auteur s'efface au profit du propos. Les signataires se mettent en retrait au profit de leur identité commune, celle de femmes évoluant dans une société patriarcale, dans un corps de métier précis ou encore celle de femmes ne se reconnaissant pas dans les autres discours féministes, comme Catherine Deneuve et ses co-signataires. Sur le plan discursif, cette importance du collectif est notable, puisqu'elle implique une certaine adaptation du style afin de rédiger un texte fédérateur, et non plus seulement volcanique comme le « J'accuse... ! » de Émile Zola. C'est la raison pour laquelle, au cours de notre analyse des lettres en langue source, nous tenterons de déceler les nouveaux codes de ces lettres ouvertes féministes, et les procédés rhétoriques auxquels elles font appel.

## 0.5 Les traductions de lettres ouvertes

Nous venons de dresser le contexte dans lequel s'inscrit notre corpus : celui d'un retour de la lettre ouverte sur le devant de la scène, plus particulièrement dans le cadre des débats féministes. Ayant souhaité analyser ce phénomène sous le prisme de la traductologie, nous souhaitons aborder dans notre analyse les conditions dans lesquelles la traduction s'effectue dans le monde de la presse.

Le constat qui s'impose immédiatement est la double casquette des journalistes, qui se doivent d'être à la fois rédacteurs et traducteurs, même s'ils n'ont pas reçu de formation dédiée. C'est tout particulièrement le cas dans les agences de presse, où les dépêches et les brèves doivent être traduites le plus promptement possible.

« La plupart des agences de presse n'emploient pas de traducteurs professionnels. Ce sont donc les “rédacteurs”, “éditeurs” ou “agenciers” (dans le jargon professionnel) et les “journalistes-traducteurs” (en termes profanes) ou “journalators” qui s'en chargent. » (Davier, 2019)

Seules leurs compétences linguistiques sont vérifiées au préalable.

Au-delà de ce premier défi, nous aurons l'occasion au cours de notre étude de discerner d'autres contraintes propres à ce métier de « journaliste-traducteur ».

# 1. Analyse des lettres en langue source

## 1.1 Structure et contenu du corpus

Les textes qui font l'objet de notre étude étant des lettres ouvertes, ils présentent, outre les codes propres au genre épistolaire (présentation visuelle, destinataire et destinataire, etc.), des caractéristiques qui leur sont propres en matière de structure (progression dans l'argumentation, type de discours, procédés stylistiques employés) mais aussi de fond (propos soutenu, tonalité du discours, etc.). De fait, si certaines de ces caractéristiques sont, par définition, communes à nos quatre lettres, d'autres s'avèrent être plus spécifiques à l'un ou l'autre des textes étudiés. Ainsi, une lettre ouverte procède par essence du discours argumentatif, dans la mesure où elle s'emploie à défendre une thèse à l'aide d'arguments précis et en s'appuyant par des exemples. Les temps verbaux et leur valeur (présent d'actualité, présent de vérité générale) et la présence de connecteurs logiques constituent également des attributs du discours argumentatif. De même, pour ce qui est de la tonalité du discours, elle est le plus souvent oratoire dans le cas des lettres ouvertes. En effet, la tonalité oratoire dans un texte a pour objectif d'entraîner l'adhésion du lecteur, de le convaincre de la validité d'une thèse voire de le pousser à agir. Pour cela, les procédés mis en place sont ceux que l'on retrouve dans la plupart des lettres que nous analysons : emploi massif des pronoms personnels « je », « vous » et « nous », questions rhétoriques, anaphores, recours à des images et des symboles, usage de l'impératif, phrases amples, etc.

### 1.1.1 Des lettres de défense et d'opposition

Deux des quatre lettres qui composent notre corpus se positionnent ouvertement en opposition à un mouvement ou à des propos tenus à l'encontre de leurs signataires. Ainsi, la lettre publiée dans *Le Monde*, « Nous défendons une liberté d'importuner, indispensable à la liberté sexuelle », d'une part, et la lettre ouverte de Margaret Atwood, « Am I a bad feminist? », d'autre part, ont été rédigées en réaction à un événement, dans le contexte de libération de la parole féministe. Ces deux textes ont en commun le fait de chercher à rallier le lecteur à l'opinion qu'ils défendent, comme toute lettre ouverte, mais présentent également certaines caractéristiques spécifiques qui les distinguent des autres textes de ce genre.



Dans le cas du texte français, les rédactrices et, par extension, les signataires, expriment leur désaccord avec l'ampleur du mouvement #MeToo déclenché par le scandale de l'affaire Harvey Weinstein quelques mois plus tôt. Le propos général de la lettre consiste à dénoncer un féminisme extrême et excessif et dont l'expression serait une entrave aux libertés individuelles. Par cette lettre, les auteures se désolidarisent de ce mouvement féministe que l'on voit émerger depuis plusieurs années et condamnent ce qu'elles considèrent comme une forme d'acharnement envers les hommes. Les rédactrices estiment qu'ils sont tous injustement placés, sans distinction aucune, sur le même plan que les agresseurs dont, par ailleurs, elles ne nient pas la culpabilité ni la violence des exactions. Le ton est donné dès la première ligne du texte :

« Le viol est un crime. Mais la galanterie n'est pas une agression machiste, ni la drague insistante ou maladroite un délit ».

Cette entrée en matière sans préambule donne un aperçu du propos à venir. Il s'agit de défendre un point de vue en opposition avec la tendance globale, tout en adoptant une posture offensive et, en cela, la lettre se place à mi-chemin entre défense et accusation. En effet, la stratégie adoptée ici consiste principalement à reprendre les arguments de « l'opposition » féministe afin de les invalider, voire de les utiliser contre elle. Ainsi, les féministes se voient qualifiées de « procureurs autoproclamés » à qui l'on reproche de mener une « justice expéditive » le tout « au nom d'un prétendu bien général ».

La lettre reprend ainsi de nombreux codes du discours argumentatif, défendant une thèse principale (la galanterie et la séduction ne doivent pas être systématiquement considérées comme des agressions) à l'aide d'arguments et d'exemples concrets. Elles mentionnent par exemple des hommes accusés à tort d'agressions sexuelles ou de comportements sexistes. De plus, le texte est ponctué de marqueurs de subjectivité et de jugement (pronoms personnels, connecteurs logiques, phrases exclamatives qui trahissent la pensée des auteures).

La tonalité de la lettre est éminemment ironique, dans le but d'invalider le discours adverse. Le vocabulaire est choisi avec soin et les formules utilisées procèdent d'une volonté de minimiser et de réfuter les arguments employés par les militants féministes. Les auteures ont notamment recours à la ponctuation et à certaines formules dans le but de tourner en

ridicule les accusations adverses. On note ainsi un emploi fréquent des guillemets qui, sous leur apparence de neutralité – on peut en effet supposer qu'ils n'ont d'autre fonction que celle de permettre à l'auteur de citer les termes employés par les militants féministes – sont de très bons vecteurs d'une ironie sous-jacente. Ainsi le texte fait mention d'une universitaire s'exprimant sur le film *Blow Up* et le qualifiant de « misogynne » et « inacceptable ». Dans la même lignée, on constate une forte présence du point d'exclamation en fin de phrase qui vient souligner l'effarement que provoquent les initiatives mises en place pour lutter contre les violences sexistes et sexuelles chez les rédactrices. Lorsqu'il est question d'un projet de loi suédois pour clarifier la question du consentement par exemple, elles écrivent :

« Un projet de loi en Suède veut imposer un consentement explicitement notifié à tout candidat à un rapport sexuel ! »

Certaines expressions viennent accentuer ce sarcasme. Au quatrième paragraphe par exemple : « encore un effort et [...] », « au bord du ridicule » viennent souligner l'absurdité d'une telle proposition. Cette stratégie qui consiste à nier les accusations et les revendications du mouvement #MeToo n'est d'ailleurs pas dissimulée. Les auteures de la lettre reprennent ainsi un exemple de violence dénoncée et combattue par les militants féministes : le fait d'être confrontée à un frotteur dans les transports en commun, ce qui, selon elles, ne relèverait pas de l'agression mais d'un « non-événement ». Dans la structure du texte, les auteures partent toujours de l'argument adverse qu'elles s'emploient à invalider avant d'avancer leur propre idée.

De plus, certaines formules à connotation religieuse ou historique (« extrémistes religieux », « morale victorienne », « purificateur », « société totalitaire ») sont utilisées pour mettre en évidence le caractère archaïque des revendications féministes. Les auteures leur reprochent ainsi des idées dépassées et, à bien y réfléchir, profondément antiféministes puisqu'elles affirment qu'elles contribuent à ramener la condition de la femme à ce qu'elle était il y a plusieurs siècles. Les termes employés sont volontairement violents (« réactionnaires ») et elles n'hésitent pas à déclarer que la propension grandissante à dénoncer les violences faites aux femmes et à vouloir punir les agresseurs « sert les intérêts des ennemis de la liberté sexuelle ».

Ces procédés participent donc d'une volonté de discréditer la parole et les actions du mouvement #MeToo, stratégie qui rappelle la maxime attribuée à Napoléon Bonaparte selon laquelle « la meilleure défense, c'est l'attaque ».

Par certains aspects, le ton employé dans le texte confine au registre pathétique. En effet, dans la continuité de la démarche des auteures qui consiste à renverser les arguments des féministes en les utilisant contre ces dernières, le vocabulaire utilisé vient placer les hommes en victimes. Persécutés par les militants féministes extrémistes, les hommes sont « victimes », « sanctionnés », « contraints ». Enfin, la lettre revêt également un aspect polémique, dans la mesure où le propos à l'égard des féministes qu'elle critique est particulièrement virulent. Il n'y a pas de demi-mesure et les auteures n'hésitent pas à employer des termes forts (« réactionnaire », « extrémistes », « totalitaire »). Si les accusations sont parfois insidieuses et se font par comparaison (« Or c'est là le propre du puritanisme que d'emprunter [...] les arguments de la protection des femmes et de leur émancipation pour mieux les enchaîner à un statut d'éternelles victimes »), elles sont, à d'autres moments, beaucoup plus directes : « La vague purificatoire ne semble connaître aucune limite ».

La lettre de Margaret Atwood, pour sa part, s'inscrit dans un cadre beaucoup plus personnel, bien qu'il soit influencé par le contexte général dont nous avons fait état précédemment, puisqu'il s'agit de se défendre contre des accusations portées à son encontre. En 2016, alors que la *University of British Columbia* vient de licencier le professeur et écrivain Steven Galloway, accusé d'agressions sexuelles, sans jamais l'informer des détails de ces accusations, Atwood estime qu'il n'a pas bénéficié d'un procès équitable et signe une lettre ouverte condamnant l'attitude de l'université. Cette prise de position lui vaut de se faire quelques ennemis parmi les féministes qui l'accusent d'être une « mauvaise féministe ». Sa lettre, dans laquelle elle répond aux « bonnes féministes », constitue un véritable « auto-plaidoyer », aussi bien sur le plan de la forme que sur celui du fond. Elle se distingue des autres lettres de ce corpus dans la mesure où il s'agit de la parole d'une seule personne qui parle pour elle-même, là où les autres textes qui font l'objet de notre étude sont l'œuvre de collectifs.

Au-delà des éléments qui en font un discours argumentatif, ce texte présente certaines caractéristiques du discours narratif, dans la mesure où une partie de la lettre est consacrée à un rappel des faits. Très vite, le cadre de l'énonciation est posé (« In November of 2016 »),

suivi par divers marqueurs temporels qui permettent de structurer les faits dans le temps (« But then », « they continued », « at this point »). Les faits sont relatés au passé (l'anglais utilise ici le prétérit : « I signed », « the employees got fired »).

Par ailleurs, une grande partie de la lettre répond aux exigences du discours explicatif. En effet, l'objectif principal du texte étant, pour M. Atwood, de se justifier sur des accusations portées à son encontre, le recours à ce mode de discours permet d'apporter des arguments sous forme de faits objectifs. Ce type de discours se caractérise principalement par le choix des temps et des modes verbaux. Le présent de vérité générale est le temps le plus communément utilisé. C'est le cas ici, les temps du présent sont largement exploités dans le texte, qu'il s'agisse du présent simple (« We are grown ups »), du présent continu avec la construction en « be + ing » (« they are feeding into the very old narrative [...] ») ou du *present perfect* (« this structure has applied »). Ces trois temps, et tout particulièrement les deux derniers mentionnés, ajoutent à la notion de continuité une notion de vérité générale et d'état. Le recours à des exemples concrets de faits, de dates et de lieux participe également du discours explicatif.

Ainsi, la structure-même du texte est celle d'un discours de défense au tribunal. L'entrée en matière est directe et pose le cadre du propos, à savoir, l'accusation dont il est question et à laquelle l'auteure va répondre : « It seems that I am a "Bad Feminist" ». Immédiatement après, elle expose son point de vue :

« My fundamental position is that women are human beings, with the full range of saintly and demonic behaviours this entails, including criminal ones »

[Mon opinion fondamentale, c'est que les femmes sont des êtres humains capables des comportements les plus angéliques comme des plus démoniaques, actes criminels inclus]<sup>1</sup>

Ensuite, elle procède à un exposé des faits avant de donner son avis et son interprétation de ce qui s'est passé. Il s'agit-là du cœur même de son autodéfense qui occupe la plus grande partie de la lettre, de « In November 2016 » et presque jusqu'à la fin du texte. Pour terminer, Atwood conclut très brièvement en apportant une solution dans le dernier paragraphe du texte, à la manière d'un procureur qui annoncerait la peine qu'il requiert.

---

<sup>1</sup> À ce stade de l'analyse, les traductions entre crochets sont celles que nous proposons, dans l'unique but de faciliter la compréhension du lecteur.

Pour ajouter à cet aspect de plaidoyer, le vocabulaire juridique et la notion de justice dans son acception plus générale (principalement morale) sont omniprésents tout au long de la lettre (« guilty », « innocent », « extralegal power structures », « fairness » ou encore « condemnation without a trial »). Cet usage du champ lexical de la justice participe, d'une part, d'une volonté chez Atwood de se placer du côté de ce qui est juste et moralement bon et, d'autre part, de procéder à une critique d'un système judiciaire qu'elle considère impuissant car « brisé » (« broken legal system »), dont le mouvement #MeToo serait un symptôme. Enfin, l'auteure canadienne a souvent recours à des questions rhétoriques, une manière de solliciter le lecteur en le prenant à partie, à commencer par le titre même de la lettre, « Am I a Bad Feminist? ». Il arrive même que l'auteure enchaîne deux questions à la suite, dans une volonté d'amplifier l'effet obtenu :

« If the legal system is bypassed because it is seen as ineffectual, what will take its place?  
Who will be the new power brokers? »

[Si le système judiciaire est contourné, parce que considéré inefficace, par quoi sera-t-il remplacé ? Qui seront les nouveaux justiciers ?].

Le ton ironique constitue également une caractéristique dominante dans la lettre de Margaret Atwood, puisqu'il est présent tout au long du texte. On la distingue notamment au travers de la ponctuation, avec un usage du point d'exclamation plus souvent que nécessaire. Les comparaisons qu'elle établit entre elle-même et la sorcellerie participent également de ce discours sarcastique :

« I'm so scary! And now, it seems, I am conducting a War on Women, like the misogynistic, rape-enabling Bad Feminist that I am »

[Je fais tellement peur ! Et il semblerait que la Mauvaise Féministe misogyne et pro-viol que je suis mène une guerre contre les femmes]

En reprenant à son compte les accusations des *Bonnes Féministes* portées à son encontre et en les amplifiant ainsi, elle en démontre le ridicule et n'a alors pas besoin de donner d'argument contraire pour les réfuter.

Pour terminer, la lettre se clôture sur un appel à l'unité qui la fait sortir du mode du plaidoyer. L'auteure n'est pas là simplement pour défendre sa cause, mais pour apporter une solution et suggérer que les deux parties ne sont pas irréconciliables.

### 1.1.2 Des lettres pour fédérer

Par opposition aux lettres de défense, notre corpus contient également deux lettres dont l'objectif consiste, non pas à marquer une divergence d'opinion avec une personne ou un groupe de personnes, mais à appeler à l'union et à l'unité dans la lutte pour l'égalité entre les hommes et les femmes : d'une part, la tribune française « Sorcières de tous les pays, unissons-nous ! » signée par près de 200 femmes et, d'autre part, la lettre anglaise du collectif *Time's Up*. Ces lettres, qui poursuivent un objectif très différent de celui des deux textes analysés précédemment, présentent également des caractéristiques distinctes. S'il s'agit évidemment de dénoncer les violences faites aux femmes, le propos de ces lettres va plus loin.

La lettre parue dans le *Journal du dimanche* du 3 novembre 2019 a été signée par près de 200 femmes, dont de nombreuses personnalités publiques telles que Marlène Schiappa, Charlotte Gainsbourg ou encore Muriel Robin. Contrairement à la lettre de M. Atwood ou à celle publiée dans *Le Monde* pour défendre la liberté d'importuner, ce texte ne s'inscrit pas dans un contexte de réaction à un événement en particulier, il n'y a donc pas de déclencheur à proprement parler, mais plutôt un contexte – juste après Halloween – propice à cet hommage aux sorcières, par lequel elles les invitent à se rassembler. La lettre constitue un appel à l'union entre les femmes du monde entier dans la lutte contre les violences sexistes et sexuelles. Les auteures insistent également sur les persécutions subies par les femmes au cours des siècles et à travers le monde afin de mettre l'emphase sur l'urgence d'agir et de s'unir dès à présent.

Si le discours est éminemment argumentatif, puisqu'il défend un point de vue et que la subjectivité des auteures ne cesse de transparaître (quand elle n'est pas tout simplement assumée, au travers de l'emploi du pronom personnel « nous » par exemple), il est également, sous certains aspects, injonctif. En effet, l'appel à la solidarité entre les femmes « sorcières » de tous les pays reprend de nombreux codes de ce type de discours, notamment le recours au mode impératif (« disons haut et fort notre solidarité », « affirmons-le ici », « unissons-nous ») ou à des propositions subordonnées conjonctives (« que se lèvent », « que vivent ») qui induisent une injonction. L'objectif est d'inciter le lecteur à agir, à rejoindre le mouvement. Aussi, les auteures ont fait le choix de s'inclure elles-mêmes dans l'action en utilisant une première personne du pluriel lorsqu'elles s'adressent en réalité aux

femmes et aux hommes qu'elles souhaitent voir rejoindre la lutte (il aurait été possible d'écrire « dites haut et fort votre solidarité »).

Le texte mêle plusieurs tonalités différentes. Elle est d'abord oratoire : emploi massif du « nous », recours à l'anaphore (« Sorcières ! »), questions oratoires (« Combien de mortes, de mutilées, de combattantes dans les rangs de ce combat sans merci ? ») recours à des images et des symboles (métaphore de la sorcière, références historiques et culturelles comme Blanche Neige ou Mélisandre de Game of Thrones). On distingue également des éléments qui renvoient au registre polémique : les hommes sont pointés du doigt et désignés comme responsables des violences qu'ils ont perpétrées à l'encontre des femmes au cours de l'histoire, et les termes employés pour les qualifier sont à la mesure de l'horreur de leurs actions (« agresseurs », « tabasseurs », « violeurs »). Par cette lettre, les auteures souhaitent en un sens faire le procès de ces agresseurs dont les exactions ont trop souvent été considérées comme normales. Enfin, l'ironie constitue également un fil rouge dans la rédaction de la lettre. La subjectivité perceptible tout au long du texte en est un des principaux vecteurs, mais elle se distingue également par l'usage de certaines expressions (« il fallait le faire... », « comble de l'ironie ») ou le recours à l'antithèse (« la glorieuse Renaissance européenne »).

Dans un premier temps, il convient de noter l'intertextualité du titre de la lettre, puisqu'il s'agit d'une référence au slogan communiste « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! », la dernière phrase Manifeste communiste de Karl Marx (1848), un énoncé de conclusion qui se détache telle la morale d'une fable. La référence est intéressante puisqu'elle suggère que les femmes subissent le même type de marginalisation que les couches les plus basses de la population. Si l'on prend en compte la reprise de ce slogan par Lénine en exergue de ses *Thèses d'avril* en 1917 et sa reformulation en 1920 « Travailleurs et peuples opprimés de tous les pays, unissez-vous ! », l'accent est mis sur la notion d'oppression d'une tranche de la population. D'autre part, les militantes féministes à l'origine de ce titre ont fait le choix d'un changement de pronom personnel. Ainsi, le fait d'avoir remplacé « unissez-vous » par « unissons-nous » permet de passer d'une injonction à un appel au rassemblement et à l'unité, ce qui constitue l'objet principal de la lettre. On peut en effet parler ici d'un hymne à la sororité, porté par cette métaphore de la sorcière, habituellement utilisée pour justifier l'image de la femme avide de puissance, tentatrice et sournoise à qui le pouvoir fait tourner la tête.

Dans cette volonté de fédérer, l'évolution de l'argumentation joue un rôle fondamental. La progression de l'argumentation se lit sur le plan thématique mais aussi chronologique. Il s'agit d'abord de rappeler l'horreur des exactions subies par les femmes partout dans le monde et depuis la nuit des temps : « supplices », « lynchages », « torture », « assassinats ». Pour appuyer ces propos, le texte est ponctué de marqueurs temporels et spatiaux (« En Europe », « en Amérique », « aux XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles »), ainsi que de données chiffrées (« 80 % des condamnée.s et 85 % des accusé.e.s ») autant d'éléments qui attestent de la véracité et de la fiabilité de leurs arguments : il ne s'agit pas d'une simple prise de position. Elles rappellent ensuite les luttes féministes menées pour y répondre et pourquoi il est vital qu'elles se poursuivent. On passe alors d'un champ lexical très marqué par la violence, qui ne fait pas l'économie de termes crus, à un vocabulaire beaucoup plus optimiste dans la deuxième moitié du texte : « ressurgit de ces cendres », « agissantes et engagées », « faire reculer la peur et [...] ouvrir les premiers barreaux de nos cages ». Le passage se fait également d'un langage très terre à terre, axé sur le concret (des exemples factuels) au début de la lettre à des formules beaucoup plus abstraites et un usage plus fréquent de la métaphore. La progression se fait également du point de vue de la temporalité. Il s'agit d'abord d'établir un constat *a posteriori* des violences et des persécutions subies par les femmes, pour ensuite se tourner vers l'avenir et les combats à mener. Cette évolution est visible au travers de l'évolution des temps et des modes verbaux, qui passent de l'imparfait de l'indicatif en début de texte à de l'impératif dans les derniers paragraphes. En parallèle de cette évolution du propos vers un message d'espoir, les procédés employés restent les mêmes tout au long du texte.

Enfin, la notion de subjectivité constitue un aspect fondamental des lettres ouvertes, et elle est particulièrement intéressante dans le cas de celle-ci. Si, par nature, une lettre ouverte implique une prise de position et un engagement de l'auteur et de ses idées, il semble dans le cas présent que l'on puisse parler d'une subjectivité à deux vitesses. En effet, si les marqueurs de la subjectivité sont omniprésents (usage du « je » ou, en l'occurrence, du « nous », ironie), on distingue néanmoins, d'une part, des moments dédiés au récit de faits et, de l'autre, des prises de position manifestes et assumées. La subjectivité de l'auteur se fait alors à la fois passive et active, dissimulée et affichée.



Côté anglophone, on remarque de nombreuses similitudes avec la lettre française de notre corpus dans la lettre publiée dans *The Guardian* par un collectif soutenant le collectif *Time's Up*, mouvement de lutte contre le harcèlement sexuel fondé en janvier 2018 en réaction à l'affaire Harvey Weinstein. De même que pour la lettre précédente, le propos principal de ce texte consiste à attirer l'attention sur les violences faites aux femmes, et à appeler à se rassembler et à s'unir dans cette lutte. Pour cela, des procédés relativement similaires sont mis en place.

Le discours est donc à la fois argumentatif et injonctif. Le texte reprend des éléments de ces deux types de discours : la présence du locuteur dans son énoncé (« we write today as activists » dès la première ligne du texte), l'appel à une action de la part du lecteur (« We call on you to join us in this movement and support our work »). D'autres éléments confèrent à ce texte un mode explicatif, notamment l'abondance de données chiffrées ayant pour but de justifier les arguments avancés (« one in ten women », « according to official 2017 figures », « on average two women are killed by their partner every week »).

Dans un premier temps, le rappel des sévices se fait dans une volonté d'exhaustivité, en énumérant les divers types de violences : « assaulted », « harassed », « abused », « victimised », « threatened ». Les auteures alternent à dessein voix passive (associée aux femmes victimes de ces violences sexistes et sexuelles) et voix active (appliquée aux hommes, auteurs de ces violences), afin, d'une part, de délivrer les femmes de toute forme de responsabilité vis-à-vis de ce qu'elles ont subi et, d'autre part, de replacer la faute sur les coupables en les rendant sujets de ces actions :

« powerful individuals [...] who have abused their positions to control women, to violate their bodies, to cause emotional harm and to threaten their livelihoods »

[des individus puissants qui ont abusé de leur position pour contrôler des femmes, pour violer leur corps, pour leur causer des blessures affectives et menacer leur subsistance].

L'expression « powerful individuals » employée ici pour désigner (principalement) les hommes permet de mettre en évidence les privilèges dont ils bénéficient dans la société comme la caractéristique principale qui les définit. De la même manière que dans la lettre « Sorcières de tous les pays, unissons-nous ! », en parallèle de la description de ces violences, on peut discerner une note d'espoir et d'optimisme au travers des choix lexicaux

et des formules employées : « We believe that it is possible », « freedom », « equal and just ». Une progression est également nettement visible entre le début de la lettre où l'on souhaite faire ressentir au lecteur le caractère pesant de la situation, et l'urgence d'agir avec des phrases relativement longues (surtout pour de l'anglais dont les constructions sont souvent succinctes), un vocabulaire dur et de nombreuses répétitions et accumulations, et la fin du texte dont le style est très différent. Vers le milieu de la lettre s'opère une brusque rupture, les phrases se font beaucoup plus courtes et percutantes, le vocabulaire change et on assiste à la mise en place d'un lien auteur-lecteur qui n'existait pas au départ. En résumé, on passe d'un texte dont l'objectif est de véhiculer un *sentiment* à un texte qui tente de véhiculer un *message*. Cette évolution est également visible au travers de la répétition de certaines formules. Dans les premiers paragraphes, « we know » revient régulièrement, alors que les auteures font le constat de la situation que traversent ces femmes. Par la suite, un lien se met en place avec elles, et, d'une certaine manière, entre les auteures et le lecteur par le passage à la formule « we hear/see/understand you » à plusieurs reprises. Du simple constat des faits, on entre dans l'empathie avec l'autre qui se sent alors inclus et compris. Enfin, vers la fin du texte, l'expression devient « we need you » et « we call on you », signifiant un appel à l'unité mais également un passage à l'action.

Toutefois, la lettre du collectif britannique se distingue de celle étudiée précédemment par certains aspects. Dans un premier temps, son contexte est différent de celui de la lettre française : il s'agit d'une réaction directe à un événement particulier (l'affaire Harvey Weinstein) et au mouvement général qui s'en est suivi (le mouvement #MeToo, principalement). De plus, le collectif *Time's Up* rassemble de nombreuses célébrités, et leur discours tourne principalement autour de la situation dans le milieu du cinéma.

La notion de communication autour des violences sexistes et sexuelles subies par les femmes est également très présente dans le texte, ce qui constitue une nouveauté par rapport à la lettre parue dans *Le Monde*. Le champ lexical de la parole et l'importance de raconter et de témoigner sont des notions qui reviennent très fréquemment : « the call », « conversation », « stories », « women [...] who have spoken out ».

### 1.1.3 Des procédés identiques pour des objectifs distincts

Il est important de constater que certaines caractéristiques des lettres de notre corpus sont communes à tous les types de lettres ouvertes, qu'elles aient un propos défensif ou fédérateur. Ainsi, certains procédés similaires peuvent être utilisés à des fins identiques ou différentes de manière tout aussi efficace.

L'emploi de la première personne du pluriel est ainsi commun à chacune des lettres qui occupent notre analyse, qu'il s'agisse du « nous » français ou du « we » anglais. Toutefois, selon les objectifs que poursuit le texte en question, le recours à ce pronom aura des effets radicalement différents. Dans la lettre parue dans le journal *Le Monde*, par exemple, le « nous » désigne le plus souvent les rédactrices et signataires de la lettre. Il remplit ici une fonction d'exclusion des féministes dont elles dénoncent l'attitude extrême et dont elles souhaitent se distinguer.

Dans la lettre « *Sorcières de tous les pays, unissons-nous !* », le « nous » désigne toutes les femmes et a pour but de fédérer et d'appeler à l'union et au soutien dans la lutte féministe. Dans le texte publié par le collectif *Time's Up*, l'emploi de « we » désigne les membres du collectif, et la notion d'unité est créée par la mise en relation avec le « you » qui s'applique aux lecteurs et aux femmes victimes de violences.

Le recours à des références constitue également un procédé commun à ces lettres ouvertes et peut servir aussi bien pour rassembler que pour se démarquer. Les symboles, références culturelles ou historiques permettent de donner au lecteur des points d'accroche. En effet, il est plus aisé de se sentir concerné par un texte qui nous propose des images que l'on connaît et qui « nous parlent ». Dans la lettre « Nous défendons une liberté d'importuner, indispensable à la liberté sexuelle », les références, au demeurant très nombreuses, renvoient au milieu de l'art et du cinéma et revêtent un caractère assez « élitiste », au sens où elles requièrent une solide culture dans ce domaine (« Ruwen Ogien », « Jean-Claude Brisseau », « Michelangelo Antonioni », alors que celles présentes dans la lettre parue dans le *Journal du dimanche* appartiennent à la culture populaire (« Blanche Neige », « Game of Thrones »). Ces choix révèlent des intentions radicalement différentes de la part des auteurs de ces lettres. Dans un cas, il s'agit de marquer une opposition avec un

mouvement et un groupe de personnes en particulier, dans l'autre d'atteindre un public le plus large possible pour le rallier à sa cause.

Dans le cadre de la lutte féministe, les textes de notre corpus font mention des violences subies par les femmes. Les champs lexicaux de la violence, de la soumission, de la douleur sont donc convoqués, quel que soit le type de texte. Mais ils ne sont pas employés aux mêmes fins. Ainsi, dans des textes "fédérateurs", ils ont pour objectif de qualifier et de quantifier ces violences et d'en dénoncer l'ampleur, alors que dans la lettre parue dans *Le Monde* par exemple, ces champs lexicaux sont appliqués aux hommes, présentés comme des victimes de certaines extrémistes féministes et qui se voient, par leur faute, privés de leurs libertés. Dans certains cas, ils sont également employés en reprise des arguments féministes pour les tourner en dérision et les invalider.

**Tableau récapitulatif 1**

Langue	Lettre	Auteur(s)	Objectif
FR	Sorcières de tous les pays, unissons-nous !	Collectif (personnalités féminines françaises)	Fédérer
ANG	Am I a bad feminist?	Unique (Margaret Atwood)	S'opposer
FR	Nous défendons une liberté d'importuner, indispensable à la liberté sexuelle	Collectif (personnalités féminines françaises)	S'opposer
ANG	Sisters, this is our moment to say Time's up	Collectif (personnalités féminines anglaises)	Fédérer

## 1.2 Relation entre le sujet parlant et le public cible

### 1.2.1 Le « nous » collectif du sujet parlant

À l'exception de la lettre de M. Atwood, le pronom « je » n'est jamais employé dans les lettres de notre corpus. Ce constat semble logique lorsque l'on considère que les autres lettres sont toutes signées par des collectifs de femmes et que la voix collective ne peut qu'être exprimée par la première personne du pluriel. Toutefois, l'emploi du pronom diffère selon l'objectif de la lettre, qu'elle soit plutôt fédératrice ou défensive, et selon la langue source.

Dans les lettres fédératrices, quelle que soit la langue, on constate l'emploi d'un « nous inclusif » qui vise une cible féminine très large et qui inclut non seulement les auteures du texte mais également les lectrices :

« Finally, **we** are talking to each other, talking to **our** employers, **our** unions, **our** male allies and challenging **our** perpetrators and their enablers. » (*Sisters, this is our moment to say Time's Up*)

[Nous parlons enfin, entre nous mais aussi à nos employeurs, à nos syndicats et à nos alliés masculins. Nous nous opposons enfin à nos agresseurs et à ceux qui les ont soutenus.]<sup>2</sup>

« **Nous**, femmes, disons combien **nous** sommes les héritières, filles et sœurs de celles injustement appelées sorcières. » (*Sorcières de tous les pays, unissons-nous !*)

Tout discours est basé sur le principe d'altérité (Charaudeau, 1995) : le sujet communiquant reconnaît l'existence de l'autre et de sa différence identitaire. Cependant, dans ces deux exemples, l'identité du destinataire est reconnue par sa *similitude* à celles qui rédigent la lettre et par leur point commun : leur genre. Avec ce « nous inclusif », les auteures montrent à leur cible qu'elles connaissent et vivent les mêmes réalités qu'elles et qu'il n'y a pas de distinction entre elles : elles sont toutes égales.

Ce « nous inclusif » a donc une double fonction dans la stratégie discursive de ces lettres. Tout d'abord, son emploi vise à instaurer la confiance chez les lectrices en construisant une image du sujet parlant comme un locuteur qui connaît parfaitement la réalité actuelle des femmes et qui est donc légitime dans ses propos sur le féminisme (*l'ethos*). En deuxième lieu, son usage établit un sentiment de solidarité, de partage et d'empathie, faisant appel à l'émotion (*le pathos*). Comme ces lettres ont pour but de fédérer autour de la même cause, ce « nous inclusif » permet aux auteures de réunir, rassembler et rallier ces lectrices avec elles.

Dans sa lettre de défense contre celles qui l'accusent d'être une « mauvaise féministe », la Canadienne M. Atwood a également recours au « nous inclusif » mais avec une particularité qui la distingue des lettres fédératrices. Au lieu d'utiliser le pronom pour inclure une vaste

---

<sup>2</sup> Tout au long de ce mémoire, nous avons eu recours au soulignement, au gras et à l'italique pour mettre en relief certains éléments ou procédés discursifs. Il est à noter que cette mise en forme est toujours un ajout et n'apparaît pas dans les textes originaux.

cible féminine, l'écrivaine l'emploie pour désigner deux groupes de personnes très spécifiques :

- le « nous » qui comprend elle-même et les autres « mauvaises féministes » :

« Who will be the new power brokers? It won't be the Bad Feminists like me. **We** are acceptable neither to Right nor to Left. »

[Qui détiendra le pouvoir, à l'avenir ? Ce ne seront pas les Mauvaises Féministes comme moi. Ni la droite, ni la gauche ne nous tolère.]

- le « nous » qui comprend elle-même et ses accusateurs :

« So let us suppose that my Good Feminist accusers, and the Bad Feminist that is me, agree on the above points. Where do **we** diverge? »

[Partons du principe que mes accusatrices, les Bonnes Féministes, et la Mauvaise Féministe que je suis tombons d'accord sur les points ci-dessus. Sur quoi donc sommes-nous opposées ?]

Ce deuxième usage est particulièrement intéressant. M. Atwood crée une proximité avec ses accusateurs en les regroupant avec elle, plutôt que de les accuser directement avec le pronom « you/vous ». En effet, « you » n'est utilisé que deux fois dans sa lettre, ce qui peut être révélateur d'une volonté d'éviter toute attaque directe.

On constate donc que les « nous inclusifs » de M. Atwood sont davantage restreints et stricts (Labbé, 1998) que le « nous inclusif » employé dans les lettres fédératrices. On peut en déduire que la cible de M. Atwood n'est pas aussi large que celle des autres lettres. Son objectif n'est pas de rallier le plus grand nombre de femmes autour d'une cause féministe mais plutôt de s'expliquer auprès d'une cible très spécifique qui a été impliquée dans l'affaire de son collègue Steven Galloway.

À la différence du « nous inclusif » qui peut inclure une cible, le « nous exclusif » est employé dans certaines lettres pour référer uniquement aux auteures, à l'exclusion de « vous » (Labbé, 1998). Bien que le pronom soit également employé dans les lettres fédératrices pour distinguer les avis propres au collectif, il est toujours accompagné du « nous inclusif » tout au long des lettres pour équilibrer un effet d'inclusion et d'opinion singulière :

« **We** believe **we** need to use our power as communicators and connectors to shift the way society sees and treats us. » (*Sisters, this is our moment to say Time's Up*)

[Nous avons le pouvoir de communiquer et de créer du lien, et sommes convaincues qu'il faut user de ce pouvoir pour faire changer le regard de la société et son comportement à notre égard.]

Toutefois, on constate que le « nous inclusif » n'est jamais employé dans la lettre française de défense dans notre corpus. Dans « Nous défendons une liberté d'importuner, indispensable à la liberté sexuelle », le « nous » employé désigne uniquement les auteures du collectif ayant signé la lettre, à l'exclusion de « vous », c'est-à-dire les lecteurs, ou toute personne qui n'appartient pas au groupe de signataires :

« En tant que femmes, **nous ne nous reconnaissons pas** dans ce féminisme qui, au-delà de la dénonciation des abus de pouvoir, prend le visage d'une haine des hommes et de la sexualité. »

Cette citation démontre que le collectif s'identifie en tant que femmes mais qu'il ne reconnaît pas la possibilité de partager cet aspect identitaire avec son destinataire. On suppose donc que la cible visée n'est pas uniquement composée de femmes, contrairement aux lettres fédératrices. Ce « nous exclusif » a pour but de faire émerger la différence entre le sujet parlant et son auditoire. Les auteures souhaitent se démarquer pour leur avis singulier qui va à l'encontre des propos féministes du moment en créant une distance avec leurs adversaires : tout le contraire de la technique de M. Atwood qui tente d'établir une proximité dans le dialogue avec ses accusateurs à travers le « nous inclusif ».

Bien que ce « nous exclusif » ait plutôt un effet divisant qu'unificateur, le collectif joue tout de même sur la force plurielle du sujet « nous » pour établir un statut légitime afin de convaincre son auditoire de ses propos. Pour P. Charaudeau, il existe un enjeu de légitimité dans tout contrat de communication afin de déterminer la position d'autorité du sujet parlant vis-à-vis de son interlocuteur. Cette légitimité provient de l'identité sociale du sujet. Les signataires rassemblées derrière ce « nous » étant des femmes connues du monde du cinéma et des arts, le poids social rattaché à ce « nous » est important. Les 14 occurrences de « nous » dans la lettre servent également à rappeler l'influence déterminante que ces femmes détiennent.

Selon notre analyse, le « nous inclusif » est davantage employé dans les lettres fédératrices, quelle que soit la langue, pour viser une vaste cible et pour rallier le plus grand nombre. Le « nous exclusif » est présent dans quasiment toutes les lettres, tout type et langue confondu, pour bien distinguer les propos et les avis des auteures, à l'exception de la lettre de M. Atwood, la seule lettre du corpus à ne pas être écrite par un collectif, et qui a davantage recours à « je » pour souligner ses propres avis.

On constate également des légères nuances dans l'utilisation du pronom entre l'anglais et le français. Le « nous inclusif » figure davantage dans les lettres anglaises que les lettres françaises, et notamment dans les lettres de défense. On pourrait en déduire une certaine proximité entre le sujet parlant et sa cible dans la culture anglophone, vis à vis d'une distance plus prononcée côté français.

### 1.2.2 La place du public cible

Comme établi précédemment, le principe d'altérité définit tout acte de langage comme un échange entre deux partenaires, impliquant un sujet communiquant (dans notre cas les auteures), et un sujet interprétant (le public cible) (Charaudeau, 1995). Engagées dans un contrat de communication, les deux parties se reconnaissent réciproquement dans une interaction qui est basée sur la légitimité de chaque sujet. Dans les lettres de notre corpus, il semblerait que ce public cible soit reconnu différemment par les auteures, d'une manière plus ou moins explicite et en fonction de la langue.

Dans la lettre anglaise « Sisters, this is our moment to say Time's Up », rédigée par le collectif de femmes du cinéma, le lecteur est personnellement désigné 20 fois avec le pronom « you ». Les auteures commencent et terminent en s'adressant au lecteur, en l'incitant à se positionner personnellement dans le contexte du mouvement #MeToo :

« Maybe **you** found yourself nodding as **you** recalled similar moments in **your** own life. »

[Vous-même vous êtes peut-être surprise à acquiescer, en vous rappelant les moments similaires que vous aviez traversés au cours de votre vie.]



Ce nombre d'occurrences est particulièrement frappant lorsque l'on considère que « we » est également employé 20 fois. Cet équilibre linguistique suggère une égalité entre les auteures et la cible, une idée qui s'accorde avec les propos égalitaires du collectif à propos des femmes.

Cette manière de s'adresser directement aux lecteurs vise sans doute à renforcer la proximité entre le sujet parlant et son public : une proximité qui a déjà été établie grâce à l'emploi du « nous inclusif ». Mais il est également révélateur d'une autre dimension de la culture anglophone : le rôle central de l'individu. Les sociétés anglo-saxonnes sont connues comme étant davantage individualistes que collectivistes : la liberté personnelle et la responsabilité individuelle sont hautement valorisées (Hofstede, 2010). Dans la lettre, le collectif anglais appelle ses lectrices à agir en tant qu'individus. Elles sont invitées à rejoindre un mouvement collectif, certes, mais aussi de changer le statu quo elles-mêmes avec des gestes individuels, comme faire un don au fonds de solidarité de l'organisation : « This is *your* moment too. » [C'est votre tour.] On peut donc interpréter dans ces références directes et explicites aux lecteurs, un schème culturel qui ne semble pas figurer dans les lettres françaises.

À la différence des lettres anglaises, le sujet « vous » n'est jamais employé dans les textes français. Dans « Sorcières de tous les pays, unissons-nous ! », les lectrices cibles sont reconnues dans leur inclusion dans le « nous inclusif » : elles ne sont pas identifiées explicitement en tant qu'individus *à part*. Elles sont invitées à participer au changement comme leurs consœurs anglaises, mais tout en respectant le pouvoir collectif. Conformément à l'esprit sororal de la lettre, la cible est mise sur le même niveau que le sujet parlant, incitée à agir en groupe et en solidarité. Ceci suggère que l'adresse personnelle et directe aux lecteurs, typique de la lettre fédératrice anglaise, ne serait pas le premier choix de technique pour rallier un public français.

Dans la lettre « Nous défendons une liberté d'importuner, indispensable à la liberté sexuelle », on remarque le même constat : « vous » n'y figure pas. Contrairement à « Sorcières de tous les pays, unissons-nous », le lecteur n'est pas invité à se positionner dans la voix du « nous collectif ». S'il est facile d'identifier les auteures à travers l'usage du « nous exclusif », il s'avère compliqué de déterminer la place de la cible dans la lettre. Les propos

sont présentés comme des vérités générales, telles que « la galanterie n'est pas une agression machiste », et les questions rhétoriques y sont absentes, ne créant aucun dialogue évident avec la cible.

Cependant, on peut supposer que la lettre ait une double cible, ce qui peut expliquer la difficulté à l'identifier clairement. Une cible potentielle est d'abord ceux et celles qui partagent les avis singuliers du collectif, y compris des personnes travaillant dans le milieu des arts et qui se reconnaissent dans ses propos. La lettre vise également les féministes jugées trop extrêmes par le collectif. Ces adversaires ne sont pas adressées directement avec « vous » mais plutôt avec le sujet impersonnel « on » :

« La vague purificatoire ne semble connaître aucune limite. Là, **on** censure un nu d'Egon Schiele sur une affiche ; ici, **on** appelle au retrait d'un tableau de Balthus d'un musée [...] ».

La critique est indirecte et distanciée et les propos sont présentés comme des faits rationnels.

Comme vu dans la partie précédente, M. Atwood opte aussi pour une désignation plus implicite de sa cible (ses adversaires et/ou les autres femmes partageant son avis), préférant le « nous inclusif » à la place du pronom « vous ». Bien que la lettre soit rédigée en anglais et non en français, on remarque une tendance dans les lettres de défense, quelle que soit la langue, à éviter de critiquer son adversaire cible trop directement, soit en optant pour un sujet neutre en français, avec l'emploi de « on », soit en l'incluant dans la première personne du pluriel, technique adoptée en anglais.

**Tableau récapitulatif 2**

Langue	Lettre	Auteur(s)	Objectif	Usage du « nous » inclusif	Usage du « nous » exclusif	Façon de s'adresser à la cible
FR	Sorcières de tous les pays, unissons-nous !	Collectif (personnalités féminines françaises)	Fédérer	Oui	Oui	Indirect
ANG	Am I a bad feminist?	Unique (Margaret Atwood)	S'opposer	Oui	<u>Non</u>	Indirect

FR	Nous défendons une liberté d'importuner, indispensable à la liberté sexuelle	Collectif (personnalités féminines françaises)	S'opposer	<u>Non</u>	Oui	Indirect
ANG	Sisters, this is our moment to say Time's up	Collectif (personnalités féminines anglaises)	Fédérer	Oui	Oui	Direct

### 1.3 Imagerie poétique

Lors de l'analyse des différentes lettres ouvertes constituant notre corpus, nous avons constaté que certains procédés relevant de l'imagerie poétique sont régulièrement utilisés dans le but de renforcer l'argumentation des différentes auteures. Dans cette partie, nous étudierons en particulier l'usage des métaphores ainsi que des assonances et des allitérations.

#### 1.3.1 Métaphores

La métaphore est une figure de style issue de la rhétorique grecque. Elle est définie par le dictionnaire Larousse comme « l'emploi d'un terme concret pour exprimer une notion abstraite par substitution analogique sans qu'il y ait d'élément introduisant formellement une comparaison ». En créant cette analogie, les métaphores permettent aux lecteurs de se représenter un concept abstrait. Cette figure de style est principalement utilisée en poésie. Néanmoins, et bien qu'elle soit moins étudiée sous cet aspect, la métaphore peut avoir une véritable valeur argumentative (Bonhomme, Pillet, Wahl, 2017).

Dans le corpus que nous avons analysé pour cette étude, nous avons constaté que les métaphores sont présentes dans l'ensemble des lettres ouvertes. Si certaines ont avant tout un objectif stylistique, d'autres jouent un véritable rôle dans l'argumentation.

Nous allons tout d'abord analyser les métaphores argumentatives, en nous appuyant sur l'exemple de l'image de la sorcellerie, présente dans l'ensemble du corpus.

Dans « Sorcières de tous les pays, unissons-nous ! », le thème de la sorcellerie est omniprésent tout au long du texte. En effet, une métaphore filée, c'est-à-dire une métaphore qui s'étend sur plusieurs phrases au moyen d'un champ lexical similaire, a été utilisée. Ainsi, le champ lexical de la sorcellerie est présent tout au long du texte, avec 23 occurrences du terme « sorcière » ainsi que les termes « nez crochu », « verrue », « balai », « pouvoir », « femmes démoniaques », « bûcher », « magie noire » et « chasses aux sorcières ». Le champ lexical de la violence est également très présent, avec des termes tels que « cruauté », « destructeur », « torturées », « noyées », « brûlées vives », « violences », « traumatisme », « tortures physiques et mentales », « menace », « terreur », « assassinats », « lynchages » et « brutalité ». En analysant la construction de cette métaphore filée, nous constatons que le deuxième paragraphe du texte fait la description d'une sorcière selon la représentation commune (« nez crochu », « immonde verrue », « doigts flétris, griffus ») et établit un lien entre cette description et la description d'une femme de l'époque actuelle. Ainsi, la sorcière n'est plus un symbole de perfidie ou de vanité, elle devient le visage de toutes les femmes qui peuvent se reconnaître en elle. Dans les paragraphes suivants, l'histoire des sorcières est relatée, du XVI<sup>e</sup> siècle à nos jours, ainsi que les différentes violences et injustices qu'elles ont subies à travers les siècles. Ce parallèle établi entre les femmes et les sorcières, associé aux violences décrites, a pour but de choquer le lecteur, susciter sa réaction et créer un sentiment d'unité. Ce choc est encore renforcé par la présence du présent de l'indicatif – ayant une valeur de présent de vérité générale – dans certaines phrases, telles que « ces bûchers **sont** la honte des siècles qui les ont vu brûler ». Cette utilisation du présent permet d'établir un parallèle entre les violences subies par les sorcières à travers les siècles et les violences subies par les femmes à l'heure actuelle, dénoncées par les auteures. Il est également important de noter que l'effet de cette métaphore filée est renforcé par la présence de l'anaphore « Sorcières ! » en début de paragraphe dans sept paragraphes sur douze, qui vise à interpeller les lecteurs. Cette figure de style, également fréquemment utilisée en poésie, permet de renforcer encore davantage la métaphore, en associant les sorcières non plus seulement aux femmes en général mais aux lecteurs de la lettre. Le procédé anaphorique est fréquent dans les lettres ouvertes ; Émile Zola y a eu recours dans sa lettre ouverte « J'accuse... ! » dans laquelle l'anaphore « j'accuse » est présente dans toute la conclusion. Dans cette première lettre de notre corpus, l'utilisation de la métaphore de la sorcellerie a donc pour objectif premier de fédérer les femmes et de les rallier à la cause féministe.

La métaphore de la sorcellerie est également présente dans « Nous défendons une liberté d'importuner, indispensable à la liberté sexuelle ». Elle est développée de façon beaucoup plus succincte, principalement dans une phrase :

« [...] c'est là le propre du puritanisme que d'emprunter, au nom d'un prétendu bien général, les arguments de la protection des femmes et de leur émancipation pour mieux les enchaîner à un statut d'éternelles victimes, de pauvres petites choses sous l'emprise de phalocrates **démons**, comme au bon vieux temps de la **sorcellerie**. »

Les auteures dénigrent ici les arguments des féministes qu'elles jugent trop extrémistes et qui défendraient une idéologie mettant en péril leurs libertés. L'emploi de l'adjectif « démon » pour qualifier « phalocrates » (désignant ici les hommes) et de l'expression « le bon vieux temps de la sorcellerie » permet d'ajouter une touche très ironique, qui discrédite les féministes dites trop extrémistes, ce qui permet de contrer leurs arguments. Dans cette lettre, l'objectif de la métaphore de la sorcellerie est donc radicalement différent de celui de la lettre précédente. L'image de la sorcellerie est utilisée avec ironie, dans le but de dénigrer une partie des féministes.

En ce qui concerne les lettres ouvertes en anglais de notre corpus, seule « Am I a bad feminist? » utilise également la métaphore des sorcières. Cette métaphore est introduite dès le premier paragraphe du texte :

« I can add that to the other things I've been accused of since 1972, such as [...] being an awful person who can annihilate – **with her magic White Witch powers** – anyone critical of her at Toronto dinner table. »

[Je peux ajouter cela à toutes les choses dont j'ai été accusée depuis 1972, comme être une personne affreuse capable d'annihiler – grâce à ses pouvoirs magiques de sorcière blanche – quiconque la critiquerait lors d'un dîner en ville à Toronto.]

Cette métaphore est également renforcée par l'allitération en « w » qui rythme cette partie de la phrase (**with her magic White Witch powers**), ainsi que par les huit occurrences du terme « witch » (sorcière) tout au long du texte. Dans cette lettre, l'auteure se compare elle-même à une sorcière dotée de pouvoirs magiques qu'elle utiliserait afin d'éliminer les personnes qui s'opposent à elle. La métaphore prend une connotation négative, la sorcière étant présentée comme une personne capable de tout pour arriver à ses fins. Cette métaphore est utilisée de

façon ironique, pour dénigrer les propos des détracteurs de l'auteure. Nous pouvons donc établir un lien en ce qui concerne l'utilisation de la métaphore de la sorcellerie entre la lettre de M. Atwood et la lettre portée par Catherine Deneuve. Dans les deux cas, elle est utilisée avec ironie pour dénigrer les propos de ceux à qui les auteures s'opposent. Néanmoins, la cible de cette ironie est radicalement différente entre les deux lettres, M. Atwood s'opposant à ceux qui la considèrent comme une mauvaise féministe, et la lettre du collectif s'attaquant aux féministes dites extrémistes.

Une métaphore argumentative faisant appel à une même image peut donc être utilisée à des fins différentes : pour fédérer un groupe ou pour réfuter les propos de détracteurs, quels qu'ils soient. Nous pouvons toutefois nous interroger sur la présence fréquente de la métaphore de la sorcellerie dans des lettres ayant le féminisme pour thème central. Mona Chollet, journaliste et essayiste suisse dont le travail porte principalement sur la condition féminine et le féminisme, propose une explication de ce phénomène. Elle note que les chasses aux sorcières qui ont eu lieu en Europe et aux États-Unis ont amplifié les préjugés à l'égard des femmes :

« parmi les accusés de sorcellerie, on relève une surreprésentation des célibataires et des veuves, c'est-à-dire de toutes celles qui n'étaient pas subordonnées à un homme » (Chollet, 2018).

Le lien entre la sorcellerie et les lettres ouvertes sur le féminisme de notre corpus se dessine alors, les femmes se déclarant ouvertement féministes prônant leur liberté et leur indépendance par rapport aux hommes. L'écrivaine américaine Starhawk écrit également dans *Femmes, magie et politique*, publié en 2003 :

« magie et politique ne font pas bon ménage et si des femmes décident de s'appeler sorcières, c'est en se débarrassant de ce qu'elles considèrent comme des superstitions et de vieilles croyances, en ne retenant que la persécution dont elles furent victimes de la part des pouvoirs patriarcaux » (Starhawk, 2003).

Cette idée semble particulièrement s'appliquer à la lettre « Sorcières de tous les pays, unissons-nous » dans laquelle les auteures dénoncent les violences faites aux femmes et l'image de la sorcellerie est utilisée pour fédérer. De façon logique, les personnes ayant des idées opposées reprennent donc la même métaphore mais de façon ironique.

Les métaphores argumentatives utilisant l'image de la sorcellerie semblent donc être particulièrement fréquentes dans les lettres ouvertes ayant pour sujet central sur le féminisme. Ces métaphores, davantage présentes et de façon plus développée dans le corpus en français que dans le corpus en anglais, peuvent remplir des objectifs tout à fait différents en fonction de l'objectif de chacune des lettres.

### Les métaphores stylistiques

Nous allons à présent étudier les métaphores stylistiques. Celles-ci n'ont pas pour but de participer à l'argumentation des auteurs mais uniquement d'améliorer le style de la lettre, en la rendant plus vivante et plus concrète pour les lecteurs. Nous avons constaté que ce type de métaphores est moins fréquent dans les lettres françaises qui constituent notre corpus. En revanche, elles sont présentes dans les deux lettres en anglais.

Dans « Am I a bad feminist? », deux métaphores principales sont utilisées :

« All too frequently, women and other sexual-abuse complainants couldn't get a fair hearing through institutions – including corporate structures – so they used a new tool: the internet. Stars fell from the skies. [...] Institutions, corporations and workplaces can houseclean, or they can expect more stars to fall, and also a lot of asteroids. »

[Trop souvent, les femmes et les autres victimes d'abus sexuels n'ont pas pu avoir une audience équitable par le biais des institutions – y compris les structures d'entreprise – elles ont alors utilisé un nouvel outil : internet. Une étoile est tombée des cieux. Les institutions, les sociétés et les entreprises peuvent faire le ménage, ou bien elles peuvent s'attendre à ce que d'autres étoiles tombent ainsi que de nombreux astéroïdes.]

Il y a tout d'abord une métaphore filée utilisant l'image d'une étoile (deux occurrences de « stars », « asteroids »). En anglais, l'expression « stars fell from the skies » signifie que l'utilisation nouvelle d'internet a radicalement changé les choses et a eu de nombreux effets sur la dénonciation des abus sexuels. La métaphore joue aussi sur la polysémie du mot « star » en anglais, qui signifie à la fois « étoile » et « célébrité ». L'expression peut donc également signifier que certaines personnalités (par exemple, Harvey Weinstein) ont perdu leur statut et leur prestige à la suite de ce phénomène de dénonciation par internet. La métaphore est également renforcée par la gradation dans la dernière phrase, dans laquelle l'étoile devient un astéroïde. Cette dernière phrase signifie donc à la fois que les

conséquences seront encore plus sérieuses si les institutions ne font rien et que des personnalités encore plus importantes risquent également d'en subir les conséquences.

Le verbe « houseclean » qui signifie littéralement « faire le ménage » est ici employé dans le sens de « régler le problème ». L'emploi d'un terme relevant du champ lexical du foyer et qui renvoie donc à la sphère privée, juxtaposé à une énumération de lieux publics, crée une forme de déséquilibre, qui interpelle le lecteur. L'emploi de ce terme peut également exprimer une forme de mépris, en minimisant l'importance des institutions.

Dans la lettre « Sisters, this is our moment to say Time's Up », les métaphores stylistiques sont également employées, notamment sur le thème du changement :

« If we truly embrace this moment, a line in the sand will turn to stone. »

[Si nous saisissons vraiment ce moment, une ligne dans le sable se changera en pierre.]

Dans ce contexte, la transformation du sable en pierre évoque la sédimentation et le passage de l'éphémère à l'immuable. L'expression signifie qu'il existe une possibilité de changer la situation des femmes victimes de harcèlement sexuel de façon permanente. Cette idée est renforcée par la présence de nombreuses expressions liées au changement à la suite de cette métaphore, telles que « we seem to have woken up in a world ripe for change » [il semblerait que nous nous soyons réveillés dans un monde prêt pour le changement], « join us in shifting the dial » [rejoignez-nous et changez les choses], « be a catalyst for change » [être un catalyseur de changements]. Cette métaphore, qui introduit l'idée de changement dans le texte, a donc un rôle central.

Les métaphores stylistiques ont donc un rôle important dans les lettres ouvertes en anglais. Elles permettent d'associer des images très concrètes à des concepts parfois abstraits, renforçant ainsi les effets de l'argumentation et facilitant la compréhension du lecteur. Toutefois, si elles ne posent aucun souci de compréhension à un lecteur anglophone, elles peuvent représenter un véritable défi lors de la traduction vers une autre langue.

L'utilisation des métaphores est donc fréquente dans les lettres ouvertes. L'analyse des différentes lettres constituant notre corpus nous a permis de constater que les métaphores argumentatives sont davantage présentes dans les lettres en français que dans les lettres



en anglais. Au contraire, les métaphores stylistiques sont moins présentes dans les lettres en français.

En ce qui concerne les métaphores argumentatives, elles ont pour but de renforcer le message véhiculé par la lettre. Elles peuvent permettre de choquer le lecteur, de créer un sentiment d'unité ou encore de dénigrer les propos d'une personne lorsqu'elles sont utilisées avec ironie. Une même image peut également être utilisée à des fins radicalement différentes, son effet étant avant tout défini par l'objectif de la lettre en elle-même.

Quant aux métaphores stylistiques, elles ont pour but de concrétiser des concepts abstraits de façon à faciliter la compréhension du lecteur. Ces métaphores sont particulièrement idiomatiques et peuvent présenter de véritables défis à un lecteur non natif ou bien lors d'un processus de traduction.

### 1.3.2 Assonances et allitérations

Les assonances et les allitérations sont deux figures de style principalement utilisées en poésie, qui jouent sur la sonorité de la phrase. L'assonance se définit comme la répétition d'un son voyelle, et l'allitération comme la répétition d'un son consonne. Ces figures de style, particulièrement utilisées dans les lettres ouvertes constituant notre corpus, permettent de créer à la fois un effet de style et un effet de rythme. Ainsi, les textes ne sont plus seulement des lettres, ils prennent des allures de discours et ont pour vocation d'être écoutés. Or, un lecteur retient généralement plus facilement ce qui marque son oreille.

Dans « Sorcière de tous les pays, unissons-nous ! », la dernière phrase du texte comporte deux allitérations :

« Que se lèvent celles et ceux qui se battent pour la Terre, que vivent et prospèrent les sorcières ! »

Cette phrase comporte cinq occurrences du son « è » et trois occurrences du son « ère ». Une allitération en « s », qui revient cinq fois, est également présente. Ces trois sons font partie du mot « sorcière », qui est un terme central du texte, ce qui explique pourquoi ils ont été choisis. L'effet créé par ces assonances et cette allitération est renforcé par l'injonction de la

phrase et le message fort qu'elle transmet. Ainsi, ces assonances et la musicalité qu'elles créent ont pour but de marquer les esprits des lecteurs. Les placer dans la dernière phrase du texte, qui résonne alors comme une rengaine, semble donc être un véritable choix stratégique.

La lettre intitulée « Sister, this is our time to say Time's up » contient également plusieurs assonances et allitérations :

« [...] they stood shoulder to shoulder with us [...] »

Dans cette phrase, nous pouvons observer une assonance en « ou » avec trois occurrences, ainsi qu'une allitération en « s » avec quatre occurrences. La répétition du mot « shoulder » renforce également le rythme de la phrase.

« [...] abuse as part of this system of patriarchal power. »

Ici, nous pouvons observer une allitération en « p », avec trois occurrences. Cette consonne labiale est particulièrement marquée et renforce ainsi le rythme de la phrase.

« We believe we need to use our power as communicators and connectors to shift the way society sees and treats us. »

Dans cette phrase, nous pouvons observer une assonance en « i », avec sept occurrences. La juxtaposition des termes « communicators » et « connectors », avec la répétition des sons « co » en début de mot et « ors » à la fin, accentue également le rythme.

Dans cette lettre, les assonances et les allitérations sont donc utilisées tout au long du texte. Ce jeu sur les sonorités permet non seulement de renforcer le rythme mais également de mettre en valeur certaines expressions importantes.

Enfin, dans la lettre intitulée « Am I bad feminist? », l'allitération en « w » est très présente. Comme étudié plus haut, elle permet d'intensifier la métaphore « with her magic **White Witch powers** ». Cette allitération est également très forte dans l'une des dernières phrases du texte :

« A war among women, as opposed to a war on women, is always pleasing to those who do not wish women well. »

Cette phrase, qui peut être lue comme une morale, est particulièrement marquante grâce aux neuf occurrences du son « w ». Sa musicalité et sa position en fin de texte permettent de marquer les esprits des lecteurs. Il s'agit à nouveau d'un choix stratégique.

Nous constatons donc que les assonances et les allitérations sont fréquemment utilisées dans les lettres ouvertes constituant notre corpus. Comme en poésie, elles créent un rythme et une musicalité. Elles permettent également de mettre en valeur certains termes importants. Les phrases qui comportent le plus d'assonances et d'allitérations sont généralement placées en fin de texte. Ainsi, la conclusion ou la morale du texte ont un effet marqué sur les lecteurs, qui vont pouvoir les mémoriser plus facilement.

Les lettres ouvertes constituant notre corpus ont régulièrement recours à certains procédés habituellement observés dans les textes poétiques, comme les métaphores ainsi que les assonances et les allitérations. Ces procédés ont un but stylistique mais permettent également d'avancer des arguments ou de mettre en valeur certaines idées véhiculées par la lettre. Ils constituent donc un véritable outil de communication pour les différentes auteures.

**Tableau récapitulatif 3**

Langue	Lettre	Auteur(s)	Objectif	Usage de métaphore argumentative	Usage de métaphore stylistique	Présence d'assonances et d'allitérations
FR	Sorcières de tous les pays, unissons-nous !	Collectif (personnalités féminines françaises)	Fédérer	Oui	Oui	Oui
ANG	Am I a bad feminist?	Unique (Margaret Atwood)	S'opposer	Oui	Oui	Oui

FR	Nous défendons une liberté d'importuner, indispensable à la liberté sexuelle	Collectif (personnalités féminines françaises)	S'opposer	Oui	<u>Non</u>	<u>Non</u>
ANG	Sisters, this is our moment to say Time's up	Collectif (personnalités féminines anglaises)	Fédérer	<u>Non</u>	Oui	Oui

## 1.4 Références culturelles

Au même titre que les métaphores empruntées à la poésie, l'intertextualité et les références culturelles sont très présentes dans les lettres ouvertes de notre corpus. Elles leur confèrent de la légitimité et inscrivent les lettres dans une longue lignée de textes militants et fondateurs.

### 1.4.1 Genèse de la lettre : « Sisters, this is our moment to say Time's Up! »

Comme nous l'avons évoqué en introduction, le mouvement #MeToo né en octobre 2017 suite à l'affaire Weinstein, a sans doute été l'acte fondateur de la révolution féministe actuelle. Quelques mois plus tard, tout début janvier 2018, 300 grandes figures d'Hollywood signent une lettre ouverte dans le New York Times, sobrement intitulée « Time's Up ». Cette lettre marque la création du collectif du même nom. Son objectif ? Financer à hauteur de 15 millions de dollars un soutien légal pour les victimes de harcèlement et d'agression sexuelle. L'objectif des signataires est d'étendre la prise de conscience ayant eu lieu dans le monde du cinéma à d'autres corps de métiers, et d'aider les femmes de ces corps de métiers à faire porter leurs voix. La lettre mentionne ainsi les femmes de ménage, les serveuses, les concierges ou encore les travailleuses agricoles.

Plusieurs journaux français font mention de cette lettre et proposent des traductions de certains extraits : le quotidien *Libération*, dans un article du 2 janvier 2018, soit le lendemain de la publication de la lettre, intitulé « "Time's Up" : les femmes d'Hollywood sur tous les fronts contre le harcèlement sexuel ». L'émission *Terriennes* de TV5 Monde y

consacre également un article sur le site internet de la chaîne de télévision, dans lequel sont traduits de longs paragraphes. Là aussi, l'article est daté du lendemain de la parution de la lettre dans le quotidien new-yorkais. L'article de TV5 Monde mentionne le fait que la lettre de *Time's Up* constitue une référence à une autre lettre ouverte, rédigée cette fois par l'Union nationale des travailleuses agricoles en Californie et publiée en octobre 2017 mais n'ayant pas connu le même retentissement médiatique.

La lettre britannique « Time's Up » publiée en février 2018, que nous avons choisi d'intégrer à notre corpus, s'inscrit directement dans la filiation de cette lettre publiée aux Etats-Unis, et y fait d'ailleurs référence à plusieurs reprises. Il s'agit donc d'une intertextualité qu'il est indispensable de prendre en compte lors de la traduction vers le français, car les noms des signataires à eux seuls peuvent ne pas suffire à indiquer au lecteur qu'il s'agit ici d'un collectif britannique et non pas américain. Par ailleurs, la lettre britannique, si elle rend hommage à sa « grande sœur », n'hésite pas à s'en éloigner en adoptant une approche plus collective : elle s'adresse à toutes les femmes britanniques, les « sœurs » féministes, et se concentre moins sur les agresseurs que sur la solidarité féminine, comme nous l'avons expliqué au §1.1. Pour bien saisir cette volonté de fédérer, il apparaît donc indispensable que le traducteur ait connaissance de la lettre américaine.

Les traductions de cette lettre réalisées dans les journaux français laissent de côté certains éléments importants, même si certains aspects sont conservés à l'identique (le sentiment de trop plein qui transparaît au travers des énumérations et accumulations employées pour lister les violences, notamment). La référence à la lettre des travailleuses agricoles, dont celle-ci s'inspire, ne fait par exemple pas mention du nom original de cette union (« Alianza nacional de las campesinas »). Le fait que l'union ait un nom espagnol ne transparaît pas dans la traduction, qui omet ce détail en se contentant de donner le nom en français. Or, ce détail a son importance, dans la mesure où les membres de Alianza sont donc des femmes d'origine latino-américaine. En omettant l'origine de ce collectif, les journalistes tendent à limiter *Time's Up* et la libération féministe à Hollywood, ou tout du moins aux Etats-Unis.

Or, cette omission nous paraît intéressante, cette fois au regard de la lettre « Nous défendons une liberté d'importuner, indispensable à la liberté sexuelle ». En effet, cette dernière semble, comme évoqué plus haut, assez élitiste puisqu'elle se concentre quasi-exclusivement sur le monde de la culture et la pudibonderie et la censure qui le

menaceraient. En revanche, la lettre omet l'impact positif qu'a pu avoir #MeToo pour les femmes d'autres milieux, comme celui de l'agriculture, et les femmes venant de régions du monde où les discriminations sont encore très marquées. Ces femmes n'auraient peut-être pas pu se faire entendre aussi efficacement sans ce mouvement sur les réseaux sociaux. À la lumière des traductions de la lettre américaine Time's Up évoquées ci-dessus, on peut s'interroger sur cette perception assez restrictive du mouvement #MeToo et se demander s'il a autant traversé les milieux en France que dans le monde anglo-saxon.

#### 1.4.2 L'ironie chez Margaret Atwood

Dans sa lettre « Am I a Bad Feminist? », M. Atwood a recours à des tropes, c'est-à-dire à des formules et des pratiques stylistiques qu'elle détourne avec ironie, pour tourner en ridicule les accusations à son encontre. On note tout d'abord l'excès de majuscules lui permettant de créer des termes officiels qui en deviennent presque ridicules. Ainsi, « War on Women », « White Witch Powers », « Good Feminists » et « Bad Feminists » se retrouvent affublés de majuscules inutiles pour mettre en avant le fait que ses « ennemies », les « Bonnes Féministes » transforment un incident mineur en lutte manichéenne. M. Atwood, avec ces majuscules, indique d'emblée qu'elle n'a pas l'intention de tenter de se faire pardonner de ses détracteurs : au contraire, elle semble avoir décidé d'assumer pleinement son personnage de « Mauvaise Féministe ». On peut également soupçonner que l'association « Good Feminist / Bad Feminist » constitue une référence au célèbre trope du « Good cop/ Bad cop » (« Bon flic, mauvais flic »). Il s'agit d'une méthode de psychologie utilisée dans les négociations et les interrogatoires. L'interrogateur, ou les deux interrogateurs, souffle(nt) le chaud et le froid avec la personne interrogée, se montrant alternativement agressif(s) et bienveillant(s) afin de la déstabiliser et d'obtenir plus facilement des réponses. Cette méthode d'interrogatoire est un trope fréquent dans les dialogues des séries policières américaines, en revanche il peut être ardu d'y faire référence dans une traduction en français.

#### 1.4.3 « War on Women »

La première fois que M. Atwood mentionne la « War on Women », toujours dans la même lettre, elle semble le faire par pure provocation : elle ironise sur le fait que, d'après les Bonnes Féministes, elle serait en train de mener une guerre contre les autres femmes. En

fin de lettre et après avoir défendu son point de vue, elle se saisit à nouveau de cette expression, cette fois pour établir une distinction entre la « War on Women », guerre contre les femmes, et la guerre « among women », entre les femmes. Elle déplore ici l'éparpillement des mouvements féministes et les luttes intestines qui tendent à faire oublier les objectifs communs des militantes et leur véritable ennemi. Plus tôt dans la lettre, M. Atwood indiquait également que les féministes comme elle ne plaisaient ni à la Gauche, ni à la Droite.

Ces références à la politique ne sont pas anodines : elles font en effet référence au caractère extrêmement conservateur du Parti Républicain aux États-Unis, et au Parti Démocrate qui est traditionnellement plus proche des féministes. Le Parti Républicain est régulièrement accusé de mener une guerre contre les femmes, à travers notamment la limitation de leurs droits à l'avortement et à la contraception. Utilisé pour la première fois par la féministe Andrea Dworkin en 1989, le terme « War on Women » s'est depuis démocratisé, et en particulier lors des élections de mi-mandat sous la présidence de Barack Obama, en 2010. Les Républicains ont remporté ces élections et leur victoire a été suivie de très nombreuses lois restrictives sur l'avortement, qui plaisaient à la frange la plus radicale de l'électorat américain. Nancy Pelosi, Hillary Clinton et d'autres personnalités démocrates, mais également républicaines, ont alors régulièrement employé l'expression « War on women », pour dénoncer l'oppression des femmes brandie comme un véritable étendard politique. La plupart des Républicains ont toujours nié l'existence d'une guerre contre les femmes, préférant parler d'une manœuvre de diversion et de victimisation.

À l'aune de ce contexte, la référence à la « War on women » est particulièrement osée de la part de M. Atwood, puisqu'elle confronte violemment ses opposantes, en leur rappelant qu'elle-même est victime de la guerre contre les femmes plutôt qu'instigatrice. À 80 ans, elle est en effet une figure incontournable du féminisme nord-américain, et s'est illustrée dès 1985 avec son roman *La Servante écarlate* où elle rappelait que le moindre recul de la démocratie aurait des conséquences dramatiques et immédiates sur les femmes, bien plus que sur les autres groupes sociaux, et ce via la limitation de leur contrôle sur leur corps et leur fertilité.

Cependant, il lui est fréquemment reproché, comme à d'autres féministes de sa génération, de ne pas assez prendre en compte ses privilèges, comme le fait d'être blanche, fortunée et hétérosexuelle. Le féminisme nord-américain est en effet marqué par les études sur le

genre, de plus en plus nombreuses, et par le *Black feminism*, ce mouvement à la croisée du féminisme et de la lutte contre la ségrégation raciale.

La traduction vers le français de la lettre de M. Atwood pose donc de réels défis de localisation. En effet, la réflexion sur les questions mentionnées ci-dessus n'est encore qu'à ses balbutiements en France, et il est difficile de faire prendre connaissance subtilement au lecteur cible de débats d'une telle ampleur et d'une telle complexité. De même, la référence à la guerre contre les femmes pourrait facilement passer pour une simple exagération plutôt que pour une référence culturelle.

#### 1.4.4 #Balancetonporc

La dernière référence notable que nous souhaitons mentionner est celle au « porc » dans la lettre sur le droit à être importunée. Elle est au cœur du *hashtag* #Balancetonporc utilisé sur les réseaux sociaux francophones. Dans ce slogan, le terme « porc » revêt un sens extrêmement péjoratif ; il désigne en effet l'homme qui ne sait contenir ses pulsions et se comporte de manière vile et dégradante. Le porc provoque alors un sentiment de dégoût et de répulsion. On doit la formule à Sandra Muller, journaliste française installée aux Etats-Unis. C'est elle, la première, qui emploie ce *hashtag* dans un message sur Twitter, où elle dénonce son agresseur présumé et enjoint les autres femmes à faire de même. Elle explique avoir été inspirée par la une du Parisien sur le producteur H. Weinstein. Le journal titrait alors : « À Cannes, on l'appelait le porc. » Le mouvement #Balancetonporc est rejoint par des milliers de femmes, mais est également très critiqué car il implique de révéler les noms des agresseurs présumés, avant que ceux-ci aient été jugés et que leur culpabilité ait été prouvée. C'est ce caractère potentiellement « délateur » que condamnent les auteurs de la tribune sur le droit d'être importunée.

L'emploi négatif du mot « porc » s'est imposé en langue anglaise depuis une cinquantaine d'années : dès la fin des années 60 aux Etats-Unis, le terme « male chauvinist pig » (MCP) permettait aux militantes féministes de dénoncer le sexisme dont faisaient preuve les hommes blancs à l'égard de leurs luttes. Il s'agissait également d'une référence directe au personnage dominateur du cochon Napoleon dans *Animal Farm* de George Orwell, une critique du totalitarisme. Comme l'explique Misgav Har-Peled dans son essai « #BalanceTonPorc: the story behind pigs and lust », le terme « pig » et ses dérivés ont



ensuite été tournés en dérision et utilisés pour provoquer ou caricaturer les féministes. On pense notamment au personnage stéréotypé de « Miss Piggy » qui rejoint le très populaire Muppet Show dans les années 1970. Donald Trump fait d'ailleurs scandale quand il utilise ce terme pour se moquer d'une ancienne Miss Univers, qui révèle ces propos lors de la campagne présidentielle de 2016. Enfin, à partir de l'affaire Dominique Strauss-Kahn en 2011, le terme « pig » fait à nouveau les gros titres - de *Time Magazine*, entre autres, pour dénoncer les comportements bestiaux des prédateurs sexuels.

Dans la langue française, le porc est depuis longtemps associé à l'imagerie du désir et de la sexualité, il n'a pas toujours porté cette connotation négative. Ainsi, l'adjectif « cochon » qualifie, dans un français familier, ce qui est grivois ou très osé ; les « cochonneries », elles, sont plus ambiguës : le terme désigne une chose certes répréhensible, mais permet de la condamner avec une certaine désinvolture.

Dans ce même ordre d'idée, les signataires de la tribune « Nous défendons une liberté d'importuner... » filent la métaphore et évoquent une « fièvre à envoyer les porcs à l'abattoir ». Par cette formule, les porcs passent immédiatement de leur statut de coupable à celui de victimes exécutées sans autre forme de procès. Cet emploi pour le moins indulgent du mot « porc » dénote avec l'imagerie habituelle associée à ce terme.

Sur le plan traductologique, il conviendra d'observer si ce glissement sémantique autour du terme « porc » peut être reproduit. En effet, cela implique que le lecteur anglophone comprenne que le mot « porc » du hashtag correspond au terme « pig ». Mais faut-il alors traduire le *hashtag* #Balancetonporc, auquel le lectorat est déjà familiarisé sous sa forme originale grâce aux réseaux sociaux ?

Tableau récapitulatif 4

Langue	Lettre	Auteur(s)	Objectif	Références culturelles
FR	Sorcières de tous les pays, unissons-nous !	Collectif (personnalités féminines françaises)	Fédérer	N/A
ANG	Am I a bad feminist?	Unique (Margaret Atwood)	S'opposer	War on Women Good Cop/Bad Cop
FR	Nous défendons une liberté d'importuner, indispensable à la liberté sexuelle	Collectif (personnalités féminines françaises)	S'opposer	#BalancetonPorc
ANG	Sisters, this is our moment to say Time's up	Collectif (personnalités féminines anglaises)	Fédérer	Collectif américain Time's Up

## 1.5 Remarques conclusives concernant l'analyse des lettres en langue source

Tableau récapitulatif 5

Langue	Lettre	Auteur(s)	Objectif	Usage du « nous inclusif »	Usage du « nous exclusif »	Façon de s'adresser à la cible	Usage de métaphore argumentative	Usage de métaphore stylistique	Présence d'assonances et d'allitérations	Références culturelles
FR	Sorcières de tous les pays, unissons-nous !	Collectif (personnalités féminines françaises)	Fédérer	Oui	Oui	Indirect	Oui	Oui	Oui	N/A
ANG	Am I a bad feminist?	Unique (Margaret Atwood)	S'opposer	Oui	<u>Non</u>	Indirect	Oui	Oui	Oui	War on Women Good Cop/Bad Cop
FR	Nous défendons une liberté d'importuner, indispensable à la liberté sexuelle	Collectif (personnalités féminines françaises)	S'opposer	<u>Non</u>	Oui	Indirect	Oui	<u>Non</u>	<u>Non</u>	<u>#BalancetonPorc</u>
ANG	Sisters, this is our moment to say Time's up	Collectif (personnalités féminines anglaises)	Fédérer	Oui	Oui	Direct	<u>Non</u>	Oui	Oui	Collectif américain <u>Time's Up</u>

Le tableau ci-dessus récapitule l'ensemble des analyses que nous avons menées sur les lettres ouvertes en langue source qui composent notre corpus. De nombreuses caractéristiques sont communes à toutes les lettres du corpus et semblent donc être inhérentes aux lettres ouvertes portant sur le féminisme. Nous notons par exemple la présence de la thématique des sorcières dans l'ensemble du corpus. Toutefois, si certaines caractéristiques semblent être plus particulièrement liées à la construction de la langue source, d'autres dépendent davantage de l'objectif des lettres.

Les lettres fédératrices ont un objectif commun, elles cherchent à créer un sentiment d'unité, ce qui explique qu'elles utilisent fréquemment le « nous inclusif ». Elles font également appel aux assonances et aux allitérations, afin que les propos résonnent comme des slogans autour desquels les lecteurs des lettres peuvent se rallier. Quant aux lettres d'opposition, elles sont riches en métaphores argumentatives et en références culturelles qui appuient leur propos. L'objectif n'est en aucun cas de rallier les lecteurs, mais d'imposer des arguments.

En ce qui concerne les caractéristiques liées aux langues sources, les lettres anglophones attachent plus d'importance au style, en employant des métaphores stylistiques, moins fréquentes dans les lettres françaises. Les lettres d'opposition anglaises emploient aussi le « nous inclusif » afin de s'adresser à leurs adversaires. La langue anglaise accorde en effet plus d'importance aux destinataires que la langue française, les lettres s'adressent donc directement à leurs cibles. Au contraire, les lettres françaises sont plus indirectes et ont souvent recours à des pronoms indéfinis. En ce qui concerne le ton, les lettres anglophones semblent davantage marquées par l'ironie, alors que les lettres françaises sont marquées par une certaine violence. Enfin, bien que les deux langues aient recours aux références culturelles, une différence importante est à noter : les lettres anglophones font référence à une culture féministe bien développée dans le monde anglophone, alors que les références françaises sont moins accessibles et créent un sentiment d'élitisme.

Après avoir défini des caractéristiques communes en fonction des langues et des objectifs des lettres en langue source, nous allons à présent étudier les traductions de ces différents textes. Nous souhaitons observer quelles techniques sont utilisées dans les traductions pour atteindre les nouveaux publics cibles et déterminer si les traductions font appel aux mêmes

caractéristiques que leur texte source ou si certaines spécificités de leurs langues cibles ont été intégrées.

## 2. Analyse des traductions

### 2.1 Traduction en anglais

#### 2.1.1 Réception des traductions par la presse anglophone

Lors de sa publication dans *Le Monde*, la lettre « Nous défendons une liberté d'importuner, indispensable à la liberté sexuelle » a été une source de controverse en France. Les propos du collectif étaient virulents, interprétés comme une réaction violente au mouvement #MeToo. Mais si la lettre a divisé les féministes en France, elle a surtout provoqué une véritable polémique dans les médias anglophones. Certaines signataires étant des femmes connues dans le monde entier, telles que Catherine Deneuve, la lettre a immédiatement attiré l'attention des médias internationaux. Des extraits de la lettre ont rapidement été cités en anglais par des quotidiens anglophones tels que *The Guardian* et *The New York Times* et une traduction intégrale de la lettre a été publiée sur le site d'actualités internationales basé à Paris, *WorldCrunch*.

Les critiques de la lettre par les journalistes anglophones étaient nombreuses. *The London Review of Books* parle d'une lettre culturellement à l'opposé du féminisme des pays anglophones et qui est « typiquement française », révélatrice d'une exception culturelle (Court, 2018). *The Guardian* partage le même avis, écrivant que le ton autoritaire et passionné, typique de la culture gauloise, dévalorise les propos de la lettre :

« This is a real shame: the letter puts forward strong arguments. And it does so by being overtly French; in other words, by sounding authoritative – and rude. Heated debate is a passion, considered healthy in France. »

[C'est dommage, car la lettre avance des arguments solides. Mais elle le fait de manière ouvertement française, c'est-à-dire sur un ton péremptoire, voire vulgaire. En France, les débats enflammés sont une passion nationale, perçue comme très saine.]

La lettre n'a certainement pas connu une réception chaleureuse dans les pays anglophones. Il semble qu'il y ait un problème de fond et de forme pour les critiques anglo-saxons. Non seulement les propos féministes contrastent radicalement avec les courants féministes anglophones, mais le style d'argumentation est jugé trop impérieux et émotif. On se doit

donc de s'interroger sur la qualité des traductions anglaises qui ont tant éveillé les esprits des journalistes anglophones. Les journalistes-traducteurs ne pouvant pas changer le fond de la lettre, n'avaient-ils pas tout de même la possibilité d'adapter certains aspects de sa forme afin de faciliter la réception dans la culture cible ?

D'autre part, l'autre lettre française de notre corpus, « Sorcières de tous les pays, unissons-nous ! », n'a pas été relayée dans la presse anglophone avec le même intérêt que celle signée, entre autres, par Catherine Deneuve. Cela est sans doute en partie lié au fait que les signataires de la lettre publiée dans *Le Journal du Dimanche* ne sont pas toutes aussi connues du grand public anglo-saxon que les auteures de « Nous défendons une liberté d'importuner, indispensable à la liberté sexuelle ». Les signataires étant notamment des chercheuses, des activistes et des entrepreneuses françaises, belges et suisses, leur portée d'influence reste limitée aux pays francophones.

Toutefois, la lettre a été traduite intégralement en anglais par Alexia Périmony, une auteure et traductrice française, sur le site [change.org](http://change.org), un site qui permet aux internautes de lancer des pétitions à travers le monde. Le but de cette publication de la traduction sur une plateforme à visée internationale, accessible à tous et à toutes, était sans doute d'être cohérent avec l'esprit même de la lettre : rallier le plus grand nombre pour atteindre le changement ensemble. Ironiquement cet appel aux sorcières de tous les pays semble avoir uniquement résonné en France, avec relativement peu de signataires de la pétition en ligne. Ce manque de connaissance de la version anglaise est-il également dû à la qualité de la traduction ?

Dans l'analyse qui suit nous nous concentrerons sur quelques exemples de traduction relevant les écarts discursifs que nous avons identifiés dans la partie précédente de ce mémoire, c'est-à-dire la gestion du ton, des pronoms personnels, de l'imagerie poétique et des références culturelles. Nous analyserons la pertinence des techniques adoptées par les journalistes-traducteurs et nous proposerons d'éventuelles solutions traductologiques lorsque nécessaire.

Pour l'analyse de « Nous défendons une liberté d'importuner, indispensable à la liberté sexuelle », nous nous servirons d'une traduction intégrale publiée sur le site d'actualités *WorldCrunch* le 10 janvier 2018, le lendemain de sa publication originale dans *Le Monde* et

dont le journaliste-traducteur reste inconnu. Nous comparerons cette traduction avec des extraits traduits d'un article publié le 9 janvier 2018 par le quotidien britannique *The Guardian* et dont les traductions sont attribuées à l'Agence France-Presse. En ce qui concerne la traduction de « Sorcières de tous les pays, unissons-nous ! », nous baserons notre analyse sur l'unique traduction disponible d'Alexia Périmony, publiée sur le site *change.org* en fin 2019.

### 2.1.2 Traduction des pronoms personnels dans la construction du ton

Dans l'ensemble, nous retrouvons les mêmes pronoms personnels dans les traductions que ceux employés dans les lettres originales. L'emploi du « nous inclusif », un sujet essentiel pour la lettre fédératrice est bien présent dans la version traduite des « Sorcières de tous les pays, unissons-nous ! ».

Version originale « Sorcières de tous les pays, unissons-nous ! »	Traduction d'Alexia Périmony
<b>Nous</b> , femmes, disons combien <b>nous</b> sommes les héritières, filles et sœurs de celles injustement appelées sorcières.	<b>We</b> , women, say how much <b>we</b> are the <b>heirs and daughters</b> of those who have been unfairly called witches.

\*Rouge : omission de « sœurs/sisters »

Ceci n'est pas particulièrement surprenant lorsque l'on considère que « le nous inclusif » est également employé dans les lettres fédératrices anglaises pour rallier la cible, donc sa traduction ne pose pas d'obstacles particuliers au traducteur. Toutefois, il est intéressant d'observer que le « on » employé dans la lettre « Nous défendons une liberté d'importuner, indispensable à la liberté sexuelle » a été traduit en anglais avec l'utilisation de la voix passive, en faisant du complément d'objet direct le sujet principal de la phrase.

Version originale « Nous défendons une liberté d'importuner, indispensable à la liberté sexuelle »	Traduction du site <i>WorldCrunch</i>
Là, <b>on</b> censure un nu d'Egon Schiele sur une affiche ; ici, <b>on</b> appelle au retrait d'un tableau de Balthus d'un musée au motif qu'il serait une apologie de la pédophilie [...]	The poster of an Egon Schiele nude <b>is censored</b> ; calls <b>are made</b> for the removal of a Balthus painting from a museum on grounds that it's an <b>apology</b> for pedophilia [...]

\*Rouge : erreur de temps verbal et faux-amis

Le choix du traducteur de transformer le pronom impersonnel français en une phrase passive est une solution souvent adoptée dans la traduction vers l'anglais. Bien que le



pronom impersonnel « one » existe en anglais, son emploi est rare et est réservé aux registres soutenus. Il y a toutefois deux erreurs dans la traduction : le présent historique français a été traduit par un présent en anglais au lieu d'un temps au passé et le faux-amis « apologie » a été traduit par « apology » au lieu de « justification ». Si nous ignorons ces deux erreurs (et le style plutôt calqué), nous pourrions conclure que le choix du passif communique fidèlement la distance établie dans la source : une distance renforcée par les nombreuses constructions impersonnelles de la lettre qui ont été traduites à l'identique en anglais.

Cependant, cette distance contribue en partie au ton autoritaire tant critiqué par *The Guardian* et qui a été peu apprécié par le public anglophone. Pour rappel, l'auteure de la lettre de défense en anglais de notre corpus, M. Atwood, n'avait pas recours aux sujets impersonnels pour distancer ses adversaires : elle préférait créer une proximité avec la cible grâce à l'emploi d'un « nous inclusif », quoique restreint comparé aux lettres fédératrices. L'exemple ci-dessus ne relève pas donc d'un simple exercice de traduction des pronoms personnels : il souligne la difficulté de traduire un système d'adresse et un style d'argumentation qui sont si fortement enracinés dans la culture source qu'ils semblent peu adaptés à la culture cible.

Cette traduction révèle une approche davantage sourcière que ciblisme, donnant la priorité à la structure et aux signifiants de la langue source plutôt qu'au sens de la parole qu'il conviendra de traduire en mobilisant les ressources propres à la langue cible (Ladmiral, 1998). Une traduction sourcière, qui est littéraliste par définition, prend en compte essentiellement la langue-culture du texte-source et peut produire un texte dans la langue d'arrivée qui semble plié aux contraintes de la langue de départ (Delisle, 1999). J-R. Ladmiral ne préconise pas le littéralisme comme meilleure façon de traduire la culture. Pour Christine Durieux, un travail d'adaptation est nécessaire de la part du traducteur en fonction de la culture cible si l'on souhaite « compenser le différentiel de “vision du monde” entre la communauté de lecteurs du texte original et les destinataires de traduction » (Durieux, 1998).

Dans notre cas, l'écart de « vision du monde » entre les deux cultures se trouve dans la manière dont les anglophones et les francophones s'adressent à leurs interlocuteurs dans une lettre d'opposition. Côté anglophone, nous retrouvons une proximité pour un discours

d'avantage intime et ciblé, alors que côté français, la distance est souhaitable pour créer un effet d'autorité. Si nous estimons qu'une approche cibliste est la plus adaptée pour traduire des textes fortement imprégnés de la culture source, une solution serait d'adapter la version cible à la situation de communication anglophone, en traduisant le « on » impersonnel avec un « nous/we » plus inclusif en anglais.

Version originale « Nous défendons une liberté d'importuner, indispensable à la liberté sexuelle »	Traduction du site <i>WorldCrunch</i>	Notre proposition de traduction
Là, <b>on</b> censure un nu d'Egon Schiele sur une affiche ; ici, <b>on</b> appelle au retrait d'un tableau de Balthus d'un musée au motif qu'il serait une apologie de la pédophilie [...]	The poster of an Egon Schiele nude <b>is censored</b> ; calls <b>are made</b> for the removal of a Balthus painting from a museum on grounds that it's an apology for pedophilia [...]	<b>We have witnessed</b> the censorship of an Egon Schiele nude on a poster; <b>we have heard</b> the calls <b>to remove</b> a Balthus painting from a museum on <b>the</b> grounds that <b>it advocates</b> pedophilia [...]

\*Vert : éléments corrigés ou améliorés

Désignant à la fois les auteurs du collectif mais aussi la société au sens plus large, ce « nous » est un pas modeste vers le discours plus inclusif que nous avons constaté lors de l'analyse des lettres anglophones. Un effet de distance est également préservé : le « nous » ne participe pas activement à la censure de l'affiche ou à la demande de retrait du tableau mais en sont des simples témoins. Cette solution s'inscrit dans le cadre de la théorie interprétative/adaptative, en cherchant à reproduire comment un locuteur anglophone s'exprimerait naturellement pour communiquer la même idée ou réalité du texte source (Durieux, 1998).

Les autres éléments en vert dans notre traduction correspondent également à une volonté de s'adapter davantage à la culture cible. Nous avons fait le choix de remplacer des substantifs par des constructions verbales (« to remove » au lieu de « removal » et « it advocates » au lieu de « an apology ») pour s'éloigner du calque de la traduction et produire un discours plus naturel en anglais.

### 2.1.3 Traduction du genre dans le discours féministe

Contrairement à la langue française, la grammaire anglaise ne repose pas sur l'opposition de deux catégories classificatoires appelées « masculin » et « féminin » qui obligent un accord des adjectifs et des articles avec le genre du substantif (Perry, 2006). En

anglais, le genre est appelé « naturel », c'est-à-dire que le genre est attribué par son signifiant et non par sa forme grammaticale (France, 2000). Un discours féministe en anglais serait logiquement moins marqué grammaticalement par le genre féminin qu'un discours français. Toutefois, selon Roman Jakobson, le genre n'a pas uniquement une fonction grammaticale : il peut également apporter un sens fortement symbolique aux récits poétiques et idéologiques. Dans les deux lettres françaises de notre corpus, qui relèvent des discours féministes bien distincts, il est évident que la différenciation notable entre le masculin et le féminin a une valeur idéologique importante.

Dans l'exemple ci-dessous, tiré de « Sorcières de tous les pays, unissons-nous ! », nous constatons le choix délibéré des auteures de distinguer l'inclusion des hommes et des femmes dans le sujet « nous » avec l'accord de « nombreuses » et « nombreux ». Nous remarquons également la volonté d'établir une écriture inclusive avec l'emploi des points pour désigner le pluriel masculin et féminin (« condamné.e.s » et « accusé.e.s »).

Version originale « Sorcières de tous les pays, unissons-nous ! »	Traduction d'Alexia Périmony	Notre proposition de traduction
Car nous sommes <i>nombreuses</i> et <i>nombreux</i> à l'avoir oublié, à ne jamais l'avoir appris, que ces violentes campagnes, menées par la justice des hommes, répondaient à des critères strictement misogynes, alors que 80 % des <i>condamné.e.s</i> et 85 % des <i>accusé.e.s</i> étaient des femmes.	For <i>many</i> of us have forgotten, or have never been taught, that these violent campaigns, carried out by the justice of men, met strictly misogynistic criteria, while 80% <i>of convicted</i> and 85% of the <i>defendants</i> were women.	For many of us, <i>men and women alike</i> , have forgotten, or have never been taught that these violent campaigns, carried out by <i>a patriarchal justice system</i> , were entirely based on misogynistic principles, while 80% of <i>those convicted</i> and 85% of <i>those accused</i> were women.

\*Rouge : mot manquant

\*Vert : ajouts et éléments corrigés ou améliorés

Dans la traduction d'Alexia Périmony, nous ne retrouvons plus cette distinction marquée entre les hommes et les femmes, traduite avec « many » : un déterminant neutre qui ne fait aucune référence au genre. Dans cette version anglaise, nous perdons l'intention des auteures d'explicitement l'inclusion des hommes dans le sujet « nous ». Cette explicitation est fortement idéologique et caractéristique du discours féministe du collectif qui vise à souligner les différences identitaires entre les hommes et les femmes et à inclure les hommes dans leur combat.

Il semble peut-être inévitable de constater certaines pertes des marqueurs du genre dans une traduction comme celle-ci en vue des contraintes grammaticales de la langue anglaise. Toutefois, selon Luise von Flotow, experte en traduction féministe, il existe des stratégies traductologiques pour compenser ces pertes. Les traducteurs des textes féministes ont souvent recours à la stratégie de « supplementing » : l'ajout des éléments dans le texte cible pour expliciter les différences du genre implicites dans le texte source. L. Von Flotow explique que l'intervention du traducteur à agir pour compenser ces pertes, fait partie de son rôle politique en tant que médiateur, un propos qui relève la dimension idéologique des textes sur le féminisme.

Dans notre traduction ci-dessus, nous avons adopté la stratégie proposée par L. Von Flotow, en ajoutant « men and women alike » pour souligner l'inclusion des deux genres. Il nous semblait indispensable de prioriser cette information, si essentiel au vouloir-dire du texte. En ce qui concerne l'écriture inclusive du pluriel masculin et féminin (« condamné.e.s » et « accusé.e.s »), nous considérons que l'ajout des « men » et « women » pour chaque substantif donnerait un effet de surtraduction qui serait nuisible au style discursif. Les éléments modifiés en vert ont pour but encore une fois d'améliorer l'effet de calque de la traduction originale et de corriger les erreurs, notamment le mot manquant.

Dans le deuxième exemple du tableau ci-dessous, nous retrouvons le même obstacle pour le traducteur anglophone : l'accord de l'adjectif « pourchassé » au féminin pluriel qui devient neutre en anglais. Une perte, certes, mais qui est au moins compensée, le sujet principal étant « women ». Toutefois, la traductrice a choisi d'omettre les trois métiers des femmes détaillés dans la lettre source, « guérisseuses, sages-femmes et avorteuses », en les banalisant avec le sujet pluriel neutre « they ». Ce choix de traduction fait perdre l'effet stylistique de la liste de trois substantifs féminins et il ne transmet pas la notion de la diversité des rôles que les femmes occupaient à cette époque.

Version originale « Sorcières de tous les pays, unissons-nous ! »	Traduction d'Alexia Périmony	Notre proposition de traduction
En Europe, les femmes qui maîtrisaient l'art de soigner étaient <i>pourchassées</i> . <i>Guérisseuses, sages-femmes, avorteuses, elles</i> savaient utiliser les plantes médicinales [...]	In Europe, women who mastered the art of caring were <i>hunted down</i> . <i>They</i> knew how to use medicinal plants [...]	<i>Across</i> Europe, women who mastered the art of <i>healing</i> were <i>hunted down</i> . <i>Women healers, midwives and abortionists: women who</i> knew how to use

		medicinal plants [...]
--	--	------------------------

\*Rouge : omission

\*Vert : ajouts et éléments corrigés ou améliorés

Dans notre proposition de traduction, nous avons ajouté les trois métiers omis et explicité que ceux-ci soient exercés par des femmes avec l'ajout de « women » qui qualifie les trois métiers de la liste. Pour expliciter le féminin du sujet pluriel « elles » qui est perdu dans la neutralité de « they », nous avons reformulé la phrase pour retrouver le substantif « women ». Notre version est sans doute plus longue que la traduction originale mais elle priorise des informations qui sont essentielles à construction du discours féministe.

#### 2.1.4 Traduction de l'imagerie poétique

Pour rappel, nous avons pu distinguer deux grandes catégories de métaphores lors de notre analyse : les métaphores argumentatives, qui aident à construire le style d'argumentation, et les métaphores stylistiques, qui enrichissent l'effet stylistique du texte. En ce qui concerne les métaphores argumentatives, la chasse aux sorcières semble être le thème de prédilection dans les deux langues de notre corpus. Il s'agit d'une image lexicalisée propre au discours féministe, quelle que soit la culture. Comme l'image source et ces connotations sont les mêmes dans la culture cible, sa traduction ne pose pas d'obstacles particuliers.

Toutefois, il n'en va pas de même pour la traduction des métaphores stylistiques, certaines étant traduites avec davantage de créativité et d'originalité, comme le démontre l'extrait ci-dessous.

Version originale « Sorcières de tous les pays, unissons-nous ! »	Traduction d'Alexia Périmony	Notre proposition de traduction
Mais après la terreur, c'est une incroyable force qui aujourd'hui <b>ressurgit de ces cendres</b> , portée par toutes celles, autrices, chercheuses, artistes, militantes, femmes agissantes et engagées, qui, au siècle dernier et aujourd'hui, ont commencé à faire reculer la peur et <b>à ouvrir les premiers barreaux de nos cages</b> .	After the terror, it is an incredible force that today <b>rises from these ashes</b> , carried by all those authors, researchers, artists, activists, women who take action, women who, in the last century and today, have begun to reduce fear and <b>open the first bars of our cages</b> .	But the terror is over. Today, a <b>powerful</b> force <b>rises from the ashes</b> ; a force <b>borne</b> by <b>female</b> authors, researchers, artists, activists and <b>committed, proactive women</b> who, <b>throughout</b> the past century, have started to <b>conquer fear</b> and help <b>free us from our shackles</b> .

\*Vert : ajouts et éléments corrigés ou améliorés

La première métaphore, « ressurgi[r] de ces cendres », est une métaphore conventionnelle qui fait illusion à l'image lexicalisée « *renaître* de ses cendres », une référence au phénix légendaire qui régénère ses forces par le feu. Elle est employée par les auteures pour connoter la force des femmes qui naît aujourd'hui, au lendemain des siècles de domination patriarcale. La deuxième métaphore « ouvrir les premiers barreaux de nos cages » adapte l'image conventionnelle de la cage et ses connotations d'emprisonnement et la recherche de la liberté avec davantage d'originalité stylistique que la première. C'est la traduction de ce deuxième exemple de métaphore qui peut faire trébucher le traducteur :

« La traduction des images originales ou ad hoc est plus problématique au plan traductionnel. Ce postulat va d'ailleurs à l'encontre des points de vue généralement énoncés selon lesquels les images originales accepteraient plus facilement la traduction littérale quand les métaphores conventionnelles pourraient poser davantage de problèmes de l'idiomaticité. Or [...] la problématique devrait être inversée. Pourquoi ? Parce que c'est le sens et la fonction de l'image en contexte qui peuvent poser problème et que tout dépend de l'approche que l'on a de la métaphore, laquelle doit faire l'objet d'une interprétation pour être traduite. »  
(Collombat, 2019)

En accord avec le propos de I. Collombat, nous constatons que la première métaphore, plus figée que la deuxième, a été traduite sans difficulté. La traductrice semble avoir adopté la première stratégie de Peter Newmark pour la traduction des métaphores : la reproduction de la métaphore source quand elle existe dans les deux langues (Newmark, 1981). Effectivement, la métaphore « *to rise from the ashes* » existe également en anglais : elle remplit exactement la même fonction que la version française et elle est adaptée au même contexte.

Toutefois, la deuxième métaphore a été traduite avec une approche littéraliste. Il est vrai que la cage est aussi une image lexicalisée en anglais pour évoquer l'emprisonnement mais cette traduction mot à mot est loin d'être idiomatique, ne produisant pas la même fonction ou effet que la version source. Nous ne retrouvons pas les connotations d'émancipation et de puissance évoquées par la métaphore française, ce qui contribue à l'appauvrissement stylistique de la cible. Il semble plus judicieux d'adopter la deuxième stratégie de P. Newmark pour cet exemple : l'utilisation d'une métaphore équivalente dans la langue-cible.

Pour cette raison, nous avons choisi la métaphore équivalente des « shackles » (chaînes) dans notre traduction, qui communique le même sens figuré de libération mais avec plus d'idiotisme. Nous avons préféré éviter l'image de la cage en anglais dans ce contexte féministe car elle a une légère connotation animalière : on sous-entend que les femmes sont des bêtes à libérer, une image qui serait nuisible à l'argumentation de la lettre. Nous avons également essayé de rendre la traduction plus idiomatique de manière générale. En coupant la phrase en deux nous produisons un discours plus percutant et dynamique en anglais et nous marquons l'espoir d'aujourd'hui avec le commencement d'une nouvelle phrase. Nous avons aussi explicité le genre féminin des femmes listées avec l'ajout de « female » et « women » pour souligner l'idéologie de la lettre. Les choix de remplacer « carried out by » par « borne by » et « reduce fear » par « conquer fear » correspondent à une volonté d'enrichir l'effet stylistique de la traduction.

La lettre « Sorcières de tous les pays, unissons-nous ! » se sert aussi des assonances et allitérations pour enrichir l'aspect sonore de l'imagerie poétique. La dernière phrase de la lettre joue notamment avec l'assonance du son « ère » pour donner l'effet d'une rengaine chantée par des sorcières elles-mêmes.

Version originale « Sorcières de tous les pays, unissons-nous ! »	Traduction d'Alexia Périmony	Notre proposition de traduction
[...] <i>que</i> se lèvent celles et ceux qui se battent pour la <b>Terre</b> , <i>que</i> vivent et prospèrent les sorcières !	[...] let witches live and prosper, those who are fighting with and for our Mother Earth !	[...] let the <b>warriors of the world rise</b> , let the <b>witches live and thrive!</b>

\*Rouge : faute de ponctuation (pas d'espace insécable nécessaire)

\*Vert : ajouts et éléments corrigés ou améliorés

Dans la traduction originale, nous retrouvons les mêmes signifiants que ceux employés dans la version source. Il s'agit d'une traduction encore une fois littéraliste qui perd son effet stylistique, notamment en raison des différences des sonorités dans les correspondants anglais. Il conviendrait d'adopter une approche qui vise plutôt une équivalence dynamique, c'est-à-dire une traduction qui se détache des contraintes formelles de la langue source afin de créer un effet chez les récepteurs de la culture cible qui est semblable à celle établie dans la culture source (Nida, 2003).

Nous considérons que l'effet de l'assonance et l'harmonie structurelle de la phrase originale, établie avec la répétition de « que [...] que », sont des éléments indispensables à reproduire dans la traduction afin d'évoquer la connotation d'un sort mystique. Bien que nous n'ayons pas réussi à reproduire la même assonance du son « ère », nous avons pu créer une équivalente en anglais avec le son « i » dans « rise » (« se lever ») et « thrive » (« prospérer »). Nous avons malheureusement perdu l'explication de « celles » et « ceux » en raison de la neutralité de « warriors » mais le choix de ce substantif transmet la notion de « se battre » tout en créant une allitération des trois « w », ce qui renvoie au sujet principal de la lettre : *the witches*.

### 2.1.5 Traduction des références culturelles

Comme vue lors de l'analyse de notre corpus, les références culturelles sont nombreuses dans les lettres françaises. Les auteures de « Nous défendons une liberté d'importuner, indispensable à la liberté sexuelle » citent en particulier diverses références françaises pour mettre en évidence un bagage culturel important. Certaines de ces références ne sont pas totalement inconnues au public anglophone d'un journal comme *The Guardian*, dont plus de la moitié des lecteurs sont des cadres moyens ou supérieurs au Royaume Uni : une indication de leur niveau d'éducation (Ipsos, 2005). Mais la lettre a également été publiée pour une cible anglophone plus vaste en ligne pour laquelle il est moins évident de mesurer les acquis culturels. Pour cette raison, le traducteur du site *WorldCrunch* a souvent eu recours à une stratégie d'incrémentalisation, c'est-à-dire, à l'ajout d'un mot de contexte à côté de la référence en question pour faciliter la compréhension du lecteur (Ballard, 1998).

Version originale « Nous défendons une liberté d'importuner, indispensable à la liberté sexuelle »	Traduction du site <i>WorldCrunch</i>
[...] on demande l'interdiction de la rétrospective Roman Polanski à la <b>Cinémathèque</b> [...]	[...] Cinémathèque <b>Française</b> is told not to hold a Roman Polanski retrospective [...]
<b>Ruwen Ogién</b> défendait une liberté d'offenser indispensable à la création artistique.	<b>Philosopher</b> Ruwen Ogién defended the freedom to offend as essential to artistic creation.

Dans le premier exemple ci-dessus, la Cinémathèque Française est abrégée dans une sorte d'entre-soi dans la source : il n'y a aucun besoin d'explicitier la nationalité de l'institut aux



lecteurs français car il va de soi que les auteures écrivent dans un contexte commun. Le fait de fournir son nom complet dans la traduction avec l'ajout de l'adjectif « française » enlève tout doute dans les esprits des lecteurs anglophones. La décision d'expliciter le métier de Ruwen Ogien dans le deuxième exemple est aussi judicieuse car il semble difficile pour le traducteur de juger si un public anglophone, aussi intéressé soit-il par le cinéma français, connaît le philosophe français ou non. Dans les deux cas, cette stratégie d'incrémentalisation est particulièrement efficace, car elle permet de faciliter la lisibilité dans la culture cible tout en évitant des notes de traducteur superflues et surtout compliquées à mettre en place dans la publication de presse.

La lettre « Sorcières de tous les pays, unissons-nous ! » est en elle-même une référence culturelle au slogan politique communiste, « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! », tiré du Manifeste du Parti Communiste. Le communisme étant un mouvement politique international, il existe bien des équivalents anglais du slogan dont un qui a été repris fidèlement par la traductrice afin de créer ce même rapport intertextuel.

Version originale « Sorcières de tous les pays, unissons-nous ! »	Traduction d'Alexia Périmony
Sorcières de tous les pays, unissons-nous !	Witches of all countries, let us unite!

Dans sa traduction la traductrice a repris la version « Workers of all countries, unite! », en remplaçant l'impératif « unite » par la construction « let us », afin d'encourager plutôt que de commander l'unité et le rassemblement. Une alternative à cette traduction serait de prendre une autre variante du slogan qui existe en anglais (« Workers of the world, unite! ») afin d'apporter un effet stylistique au slogan avec l'allitération « Witches of the world, let us unite! ».

Toutefois, comme l'exemple du tableau ci-dessous le démontre, toutes les références ne peuvent pas être traduites aussi facilement. Dans cette citation, la métaphore d'envoyer les « porcs » à l'abattoir est employée comme une référence méprisante à #BalanceTonPorc, l'équivalent français du mouvement social #MeToo qui encourage les femmes victimes de harcèlement et des violences à dénoncer leurs agresseurs publiquement, notamment sur les réseaux sociaux. L'emploi des guillemets dans la lettre source sert à souligner le mépris du collectif vis-à-vis de l'appellation des hommes comme des porcs par le mouvement.

Version originale « Nous défendons une liberté d'importuner, indispensable à la liberté sexuelle »	Traduction du site <i>WorldCrunch</i>	Traduction de <i>The Guardian</i>
Cette fièvre à envoyer les « <b>porcs</b> » à l'abattoir, loin d'aider les femmes à s'autonomiser, sert en réalité les intérêts des ennemis de la liberté sexuelle, des extrémistes religieux, des pires réactionnaires [...]	This frenzy for sending the " <b>pigs</b> " to the slaughterhouse, far from helping women empower themselves, actually serves the interests of the enemies of sexual freedom, the religious extremists, the reactionaries [...]	Instead of helping women this frenzy to send these <b>(male chauvinist) 'pigs'</b> to the abattoir actually helps the enemies of sexual liberty – religious extremists and the worst sort of reactionaries [...]

Dans la traduction proposée par le site *WorldCrunch*, cette référence est entièrement perdue. Non seulement le lecteur anglophone n'aperçoit pas le rapport avec le mouvement français, car l'équivalent anglophone n'emploie pas les mêmes termes, mais le lecteur anglophone ne comprend pas qui sont ces « pigs », soulignés avec des guillemets comme si le lecteur devait les reconnaître. La traduction citée dans *The Guardian* tente davantage d'éclairer le lecteur anglophone en ajoutant les adjectifs « male chauvinist » entre parenthèses devant le sujet pour expliciter à qui ces porcs font référence. Bien que cette technique d'étoffement ne renvoie toujours pas à la référence #BalanceTonPorc, elle établit un nouveau jeu de mots dans la version anglaise en introduisant l'expression courante « male chauvinist pig ». La phrase est certainement plus idiomatique que la version du site *WorldCrunch* même si la perte du deuxième sens n'est toujours pas résolue.

Version originale « Nous défendons une liberté d'importuner, indispensable à la liberté sexuelle »	Notre proposition de traduction
Cette fièvre à envoyer les « <b>porcs</b> » à l'abattoir, loin d'aider les femmes à s'autonomiser, sert en réalité les intérêts des ennemis de la liberté sexuelle, des extrémistes religieux, des pires réactionnaires [...]	Instead of empowering women, this <i>frantic tendency to publicly denounce male aggressors</i> actually helps the <i>very</i> enemies of sexual liberty – religious extremists and the worst sort of reactionaries [...]

\*Vert : ajouts et éléments corrigés ou améliorés

Une solution alternative serait de banaliser entièrement la métaphore en traduisant la phrase sans figure de rhétorique. Cette stratégie interprétative viserait à véhiculer le vouloir-dire du texte, plutôt que de se contraindre à employer les mêmes signifiants que le texte source : « il y a donc lieu de ne pas s'en tenir aux mots, mais de rechercher le sens qui se

dégage des mots » (Durieux, 2009). La traduction proposée ci-dessous est peut-être plate, stylistiquement parlant, mais elle est efficace et fonctionnelle.

## 2.2 Traduction en français

### 2.2.1 Des traductions partielles qui s'inscrivent dans un contexte particulier

Le cas des lettres anglaises diffère de celui des lettres publiées en France, dans la mesure où nous ne disposons pas de traductions complètes de ces lettres ouvertes. Bien que ces lettres aient fait parler d'elles, les articles qui les mentionnent dans des journaux francophones ne proposent que des traductions d'extraits, parfois nombreux, mais qui ne correspondent pas à l'entièreté du texte original. Dans le cas de la lettre de M. Atwood, « Am I a bad feminist? », les différents articles qui la mentionnent permettent, en les recoupant, de couvrir une grande partie du texte. Toutefois, cette fragmentation et la diversité des sources de ces traductions ont des conséquences sur l'analyse qu'il convient d'en faire. Du côté de la lettre rédigée par le collectif soutenant le collectif *Time's Up*, la lettre ne semble pas avoir fait l'objet de traduction disponible en ligne. Nous travaillerons donc à partir des difficultés traductologiques que le texte fait émerger ainsi que de nos propres propositions de traduction.

La lettre de M. Atwood est traduite dans deux magazines différents : *Madame Le Figaro* d'une part et *Actua Litté* d'autre part. Les deux articles, et donc les deux traductions proposées datent du 15 janvier 2018, soit 2 jours après la parution de la lettre de M. Atwood. Dans les deux cas, les délais sont très courts et comprennent la rédaction de l'article en plus de la traduction des passages. Même si les articles ne sont pas longs et que les journalistes-traducteurs ont fait le choix délibéré de ne traduire que les passages qui les intéressent, ils ne disposent pas de conditions de travail comparables à celles d'un traducteur professionnel classique.

De plus il semble difficile d'assurer une traduction correcte et cohérente lorsqu'on ne traduit que certains extraits (qui font rarement plus de 3 lignes et sont pris un peu partout dans le texte source). Il est donc nécessaire de s'interroger sur l'objectif de ces traductions. Il s'agit de permettre au lecteur de comprendre ce que dit l'anglais, bien sûr, mais ces passages font partie intégrante d'un tout, l'article de presse. Il est intéressant, lorsqu'on est confronté à

cela, de se demander si l'article a pour vocation d'expliquer le texte (auquel cas, la traduction n'a d'autre but que de rendre le message compréhensible par un non anglophone) ou si, au contraire, c'est la traduction du texte qui vient illustrer un propos plus général. Le cas échéant, la traduction est influencée par ce que le journaliste-traducteur cherche à démontrer. Prenons en considération le type de lectorat de ces deux magazines : *Madame Le Figaro* est un « magazine de mode féminin à publication hebdomadaire » et *Actua Litté* un magazine littéraire. Le premier est diffusé en version papier dans *Le Figaro* édition weekend, et dispose également de son site en ligne. Le second ne paraît que sur internet. Les lectorats cibles sont donc sensiblement différents.

Toutefois, dans un cas comme dans l'autre, il ne s'agit pas de presse engagée, il est donc assez rare d'y trouver des articles d'opinion. L'objectif est plutôt d'informer sur une actualité féministe. Les motifs en sont distincts (*Madame Le Figaro* s'adresse à un lectorat presque exclusivement féminin, qui sera intéressé par le sujet en lui-même, alors que le magazine *Actua Litté* a plus probablement choisi de parler de cette affaire parce qu'elle concerne une grande auteure canadienne), mais cela se traduit par des articles relativement objectifs qui se contentent de reprendre les faits. On constate toutefois des différences notables entre les traductions proposées par le magazine féminin et celles publiées par la revue littéraire. Dans l'ensemble, la traduction apportée par *Madame Le Figaro* apporte de légères améliorations et adaptations à la langue cible. En traduisant de l'anglais au français, on a par nature besoin d'étoffer, de préciser plus de choses que l'on peut se contenter de sous-entendre en anglais pour les comprendre. La traduction proposée par *Actua Litté*, en revanche, est plus littérale.

### 2.2.2 Difficultés rencontrées et principaux écueils

De ce contexte particulier qu'est celui de la traduction dans la presse découlent certains écueils qui affectent la qualité du texte traduit. Outre la forte littéralité de la plupart des passages, les extraits en français présentent par exemple des omissions qui n'affectent pas nécessairement le sens profond du texte mais contribuent à le dépourvoir de sa couleur. Ainsi, la traduction de *Actua Litté* n'est pas toujours très fidèle à ce que dit l'original. Au quatrième paragraphe notamment :

Margaret Atwood - Am I a Bad Feminist?	Traduction <i>Actua Litté</i>	Notre proposition de traduction
[...] in order to have civil and human rights for women there have to be civil and human rights, <b>period</b> [...]	[...] pour avoir des droits civils et humains pour les femmes, il faut qu'il y ait des droits civils et humains, [...]	[...] pour que les femmes puissent avoir des droits civils et humains, il faut que de tels droits existent, <b>point</b> . [...]

Avec l'omission de « period », c'est un aspect du plaidoyer porté par l'auteure qui disparaît. L'expression « point » pour appuyer le caractère définitif de ce que l'on affirme a un effet très oral, en accord avec la tonalité oratoire du texte. Si l'on peut supposer que le français aurait moins bien supporté que l'anglais le fait d'insérer ce « point » (ou la locution « point, à la ligne » qui peut s'y substituer) en milieu de phrase, rien n'empêchait de couper la phrase à cet endroit.

Les traductions proposées dans ces articles présentent parfois des glissements de sens plus ou moins importants. Ils peuvent être liés à un changement au niveau de la forme de la phrase. On constate par exemple chez *Madame Le Figaro* un passage d'une phrase déclarative à une phrase interrogative (outre le caractère maladroit de « réparer » pour traduire « to fix ») :

Margaret Atwood - Am I a Bad Feminist?	Traduction <i>Madame Le Figaro</i>	Traduction <i>Actua Litté</i>	Notre proposition de traduction
The legal system can be fixed, <b>or</b> our society could <b>dispose</b> of it	Le système judiciaire <b>peut-il</b> être réparé, ou notre société peut-elle <b>en disposer</b> à sa guise ?	Le système judiciaire peut être réformé, <b>et</b> notre société doit <b>s'en charger</b> .	Le système judiciaire peut être <b>amélioré</b> , <b>sans quoi</b> c'est la société qui <b>en prendra le contrôle</b> .

L'impact sur le sens est très fort puisque l'auteure, dans le texte source, se contente de faire le bilan de la situation et d'exposer les deux possibilités restantes selon elle, alors que la traduction présente cela comme un questionnement et fait basculer du côté de l'incertitude ce qui était une prise de position assumée. De plus, dans la deuxième traduction dont nous disposons, le journaliste-traducteur tombe dans le piège du faux-ami « to dispose », entraînant ainsi un contresens majeur : l'auteure dit ici que le système judiciaire doit être réformé sous peine de voir la société s'en emparer et le dénaturer, alors que le journaliste-traducteur du magazine *Actua Litté* évoque un système judiciaire qui peut être réformé et

qui doit l'être par la société. Dans les deux cas, la fidélité au message porté par le texte source n'est donc pas respectée et pose même de sérieux problèmes de compréhension.

Nous avons donc choisi de proposer une traduction moins calquée sur la version originale, en traduisant notamment « fixed » par « amélioré » au lieu du très littéral « réparé » ou du très formel « réformé ».

Les traductions diffèrent parfois dans le choix des pronoms :

Margaret Atwood - Am I a Bad Feminist?	Traduction <i>Actua Litté</i>	Notre proposition de traduction
So <b>let us</b> suppose that my Good feminist accusers, and the Bad Feminist that is me, agree on the above points.	<b>Supposez</b> que les Bonnes Féministes qui m'accusent, et que moi, Mauvaise Féministe, soyons d'accord sur ces points.	<b>Supposons</b> que les Bonnes Féministes qui m'accusent soient d'accord sur ces points avec la Mauvaise Féministe que je suis.

Ainsi, toujours dans la lettre « Am I a bad feminist? », là où l'auteure s'inclut dans l'injonction, la traduction, en s'adressant uniquement aux lecteurs, donnent le sentiment qu'elle se désolidarise de cette action. Si cela ne change pas le propos général de la phrase (l'idée est toujours la même), ce glissement crée une forme de distance entre l'auteure et ses lecteurs, alors que tout l'intérêt de cette première personne du pluriel consiste ici à donner un sentiment d'union. De plus, le magazine *Actua Litté* propose une construction très calquée sur la structure originale et au travers de laquelle on « sent » la traduction. En se détachant un peu de la lettre source, il était possible d'éviter le calque et d'apporter plus de naturel à la formule.

Du côté de la lettre « Sisters, this is our moment to say Time's Up! », l'une des principales difficultés de traduction réside dans les répétitions. Il s'agit d'un procédé récurrent au sein de ce texte, qui permet d'exprimer le sentiment de « trop plein » ressenti vis-à-vis des violences sexistes et sexuelles répétées que subissent les femmes chaque jour et dans le monde entier. Le recours à des énumérations, des accumulations ainsi que la répétition de certains termes clés tout au long de la lettre donnent lieu à des phrases très amples. Si la langue anglaise supporte assez bien la répétition, ce n'est pas le cas du français, dont la construction syntaxique permet généralement des phrases déjà beaucoup plus développées que l'anglais.

Collectif britannique - Sisters, this is our moment to say Time's Up!	Notre proposition de traduction
Over and over again, we have heard stories of powerful individuals, primarily men, who have abused their positions to control women, to violate their bodies, to cause emotional harm and to threaten their livelihoods	Inlassablement, nous recueillons des témoignages à propos d'individus puissants, le plus souvent des hommes, ayant abusé de leur position afin d'asseoir leur contrôle sur des femmes, de violer leur corps, de leur infliger une blessure affective ou de mettre en péril leur subsistance.
The ways in which women in the entertainment industry have been <b>silenced mirror the ways</b> that women are silenced by individual perpetrators, [...]	Les femmes travaillant dans le milieu du divertissement ont été <b>poussées au silence exactement comme</b> les femmes sont toujours poussées au silence par leur bourreau, [...]

Dans le premier exemple, plusieurs éléments sont à prendre en compte : l'énumération d'actions d'abord, dont chacune est introduite par la préposition « to », les compléments associés à chaque verbe, le *present perfect* qu'il n'est pas toujours facile de rendre correctement en français, puisqu'il s'agit d'un temps du présent mais qu'il induit l'idée d'une action passée ayant des conséquences présentes. La locution « over and over again » qui introduit la phrase contribue également à exprimer cette notion d'accumulation, de répétition dans le temps. Nous avons donc choisi de traduire le *present perfect* par un verbe au présent, dans la mesure où l'adverbe « inlassablement » traduit l'idée de durée.

La deuxième phrase pose également un problème du point de vue de l'allongement de la phrase : il convient de trouver une façon de traduire « to mirror » sans passer par une périphrase qui alourdirait énormément une phrase déjà ample (avec la répétition de « the way » notamment, mais aussi l'énumération des différentes entités qui réduisent ces femmes au silence, introduite par la préposition « by »). Notre proposition de traduction consiste à rendre l'idée qui se cache derrière « to mirror » sans avoir recours à un verbe (puisque aucun verbe en français ne permet de traduire cette idée assez imagée). L'impression d'insistance et de répétition que l'on sent dans la phrase source est rendue par la répétition de « poussées au silence ».

Au-delà de l'aspect purement linguistique, les journalistes-traducteurs se heurtent dans leur traduction à des défis du point de vue du style, plus ou moins bien relevés : le ton, les différentes figures de styles employées, certaines références culturelles, tous ces procédés constituent la « couleur » du texte. C'est d'autant plus vrai lorsque le texte original est particulièrement travaillé, comme c'est le cas de la lettre de M. Atwood. L'ironie et la subjectivité constituent deux éléments fondamentaux de son plaidoyer. Si les passages traduits ne sont pas toujours les plus représentatif de ce ton sous-jacent, les procédés utilisés pour le transmettre sont rendus de manière assez fidèle. Les questions rhétoriques qui ponctuent la lettre originale sont conservées à l'identique en français. Le magazine *Actua Litté* s'assure de proposer une traduction relativement proche de l'original alors que *Madame Le Figaro* s'autorise une plus grande liberté, induisant par la même occasion une forte implication de l'auteure :

Margaret Atwood - Am I a Bad Feminist?	Traduction <i>Actua Litté</i>	Traduction <i>Madame Le Figaro</i>
But what next?	Et ensuite ?	Mais qu'est-ce qui nous attend ?

Pour ce qui est du jeu sur la langue, les passages choisis ne sont pas nécessairement ceux contenant des métaphores, pourtant très présentes dans l'ensemble du texte source. Cependant, lorsque les paragraphes traduits en contiennent, les images ne sont pas toujours rendues avec beaucoup de fidélité.

Margaret Atwood - Am I a Bad Feminist?	Traduction <i>Actua Litté</i>	Notre proposition de traduction
And how did I <b>get into such hot water with</b> the Good Feminists?	Pour quelles raisons suis-je aussi mal considérée par ces Bonnes Féministes ?	Comment se fait-il que ces Bonnes Féministes <b>m'aient ainsi prise en grippe ?</b>

Le sens est parfaitement rendu, mais la métaphore anglaise se retrouve complètement aplanie et effacée par une expression beaucoup plus neutre et pas imagée du tout en français.



Notre traduction permet de rendre l'idée et l'effet de la version source, puisque le message est le même et qu'il s'agit d'une expression assez idiomatique. Toutefois, elle diffère légèrement dans la mesure où elle place les « Bonnes Féministes » en sujet, là où M. Atwood se plaçait au centre du propos.

Concernant la lettre du collectif britannique, la question de l'intertextualité se pose, dans la mesure où il s'agit d'une référence à la lettre du collectif américain *Time's Up* (qui elle-même faisait référence à la lettre des travailleuses agricoles). Il convient donc de se renseigner sur les traductions de cette autre lettre qui pourraient exister, cette dernière ayant eu un retentissement bien plus important, du fait de la visibilité de ses auteures.

« To every woman employed in agriculture who has had to fend off unwanted sexual advances from her boss, every housekeeper who has tried to escape an assaultive guest, every janitor trapped nightly in a building with a predatory supervisor, every waitress grabbed by a customer and expected to take it with a smile, every garment and factory worker forced to trade sexual acts for more shifts, every domestic worker or home health aide forcibly touched by a client, every immigrant woman silenced by the threat of her undocumented status being reported in retaliation for speaking up and to women in every industry who are subjected to indignities and offensive behavior that they are expected to tolerate in order to make a living: We stand with you. We support you. »

(Lettre du collectif américain *Time's Up*)

« À toutes les femmes employées dans l'agriculture qui ont dû repousser des avances sexuelles non désirées de la part de leur employeur, à toutes les femmes de ménage qui ont tenté d'échapper à un client agressif, à toutes les concierges prises au piège la nuit dans un immeuble où sévit un responsable devenu prédateur, à toutes les serveuses palpées par un client et à qui on demande de répondre par un sourire, à toutes les travailleuses dans les usines à qui on échange des heures contre des actes sexuels, à toutes les employées de maison ou aides à domicile qui se sont fait toucher par un patient, à toutes les immigrées sans papiers poussées au silence par la peur d'être dénoncées, et à toutes les femmes dans tous les domaines professionnels qui sont objet d'indignité et de comportements agressifs, qu'elles sont obligées de tolérer pour continuer à gagner leur vie. Nous sommes avec vous. Nous vous soutenons ».

(Traduction de la lettre du collectif américain *Time's Up* par *Libération*)

La lettre du collectif britannique reprend la structure utilisée dans la lettre du collectif américain, structure par laquelle les membres du collectif s'adressent aux femmes

travaillant dans différents corps de métiers et ayant subi des violences dans le cadre de leur travail :

« To every woman afraid to walk down the streets, or take public transport, we see you. To every woman scared to go home or who is trapped at home, we hear you. To every girl and every young woman who is terrified of going to school, we are with you. To every woman who has been detained, while seeking safety, we believe you. To each and every one of you, who has been subjected to any form of harassment, abuse and/or victimisation, we say this: we hear you. We see you. We believe you. We are with you ».

(« Sisters, this is our moment to say Time's Up! », collectif britannique)

Qu'il choisisse ou non de reproduire les choix de traduction faits par *Libération*, il est important que le journaliste-traducteur traduise en connaissance de cause.

Enfin, d'un point de vue culturel, l'appel au don qui conclut la lettre mérite de faire l'objet d'une réflexion. Il s'agit en effet d'une pratique courante et acceptée dans d'autres cultures, mais qui peut être plus mal perçue dans un contexte français, d'autant plus qu'il s'agit d'une fondation britannique et que le lecteur se sentira donc moins concerné. Toutefois, s'agissant d'un texte militant, une telle requête a sa place dans ce contexte. Il semble donc que le contexte de publication de la traduction soit à prendre en compte ici. Le journaliste-traducteur devra en effet orienter son choix en fonction du lectorat cible visé.

Dans l'ensemble, le rendu dans la langue cible est donc relativement « lisse », il perd en profondeur et s'éloigne de ce qui fait la singularité du texte source.

Malgré les incohérences et le manque de profondeur des traductions réalisées par les journalistes dans la presse française, ces dernières présentent parfois des points positifs à prendre en compte, qui témoignent d'une volonté de proposer une traduction qui soit plus ciblée, dans la mesure où elle incarnerait réellement la langue cible. C'est principalement le cas dans les traductions des extraits de la lettre de M. Atwood. Dans la version de *Madame Le Figaro*, par exemple :

<b>Margaret Atwood - Am I a Bad Feminist?</b>	<b>Traduction <i>Actua Litté</i></b>	<b>Traduction <i>Madame Le Figaro</i></b>
They're not angels, incapable	Ce ne sont pas des anges,	Elles ne sont pas des anges,

of <b>wrongdoing</b>	incapables de <b>faire le mal</b>	incapables <b>répréhensibles</b>	<b>d'actes</b>
----------------------	-----------------------------------	-------------------------------------	----------------

La deuxième proposition présente, par rapport à la première, l'avantage qu'on ne « sent » pas la traduction, elle pourrait très bien avoir été écrite ainsi. De même, le traducteur n'hésite pas à apporter des précisions lorsque cela est nécessaire, en particulier quand l'anglais peut se contenter de sous-entendus :

Margaret Atwood - Am I a Bad Feminist?	Traduction <i>Madame Le Figaro</i>
Nor do I believe that women <b>are children</b> , incapable of agency or of <b>making moral decisions</b>	Je ne pense pas non plus que les femmes sont <b>comme</b> des enfants, incapables d'agir par elles-mêmes ou de prendre <b>leurs propres</b> décisions morales

Ces précisions apportent plus de naturel à la langue.

Dans la traduction proposée par la revue littéraire, certaines améliorations sont également apportées :

Margaret Atwood - Am I a Bad Feminist?	Traduction <i>Madame Le Figaro</i>	Traduction <i>Actua Litté</i>
[...] women <b>and other</b> sexual-abuse complainants [...]	[...] les femmes <b>et les autres</b> victimes d'abus sexuel [...]	[...] les femmes, et les victimes d'abus sexuel <b>en général</b> [...]

*Madame Le Figaro* reste ici beaucoup plus proche de la construction anglaise, donnant lieu à une formule plus maladroite.

L'usage des majuscules, habituellement assez propre à l'anglais a également été conservé dans la traduction pour les passages qui ont été traduits (Bonnes et Mauvaises Féministes).

### 2.3 Remarques conclusives sur la traduction des lettres

En ce qui concerne les traductions des lettres françaises vers l'anglais, les versions publiées témoignent une approche littéraliste qui se consacrent à véhiculer le *dire* des

lettres plutôt que le *vouloir-dire*. Bien qu'il y ait quelques tentatives pour expliciter certaines références culturelles, l'adaptation à la culture anglophone reste limitée, empêchant les lettres de remplir leur fonction en dehors de leur ancrage culturel francophone.

D'un point de vue purement technique, les fautes de langue récurrentes dans les deux traductions anglaises nous font nous demander si la formation linguistique des journalistes-traducteurs est adéquate (Davier, 2019) ou si le public anglophone est plus tolérant à ce type d'erreurs qu'un public francophone. Il se peut que l'accès aux informations ainsi que sa rapidité priment sur la justesse linguistique. Même si cette dernière hypothèse est véridique, nous considérons que ces lacunes linguistiques sont nuisibles à l'effet stylistique des textes, dévalorisant la légitimité du message dans la culture cible.

Les traductions vers le français dont nous disposons pour deux des textes en anglais de notre corpus, ne peuvent, malgré des efforts qui méritent d'être soulignés, réellement être de bonne qualité. Il s'agit de traductions partielles, fragmentées, réalisées en un laps de temps très court et dans l'unique but de permettre au lecteur non-anglophone de comprendre l'essentiel du propos porté par la lettre originale. « La plupart des agences de presse n'emploient pas de traducteurs professionnels. [...] la traduction est considérée comme une tâche rédactionnelle parmi d'autres » (Lavault-Olléon, Sauron, 2009). De plus, le contexte de la traduction dans le cadre de la presse implique des recherches faites directement dans des communiqués en version originale qu'ils traduisent eux-mêmes. Les résultats en termes de « produit fini » donnent généralement lieu à une forme de littéralisme, écueil principal d'une traduction rapide et à but informatif, « Comme si la traduction n'était qu'un transcodage, une sorte de reproduction quasiment photographique du texte original » (Ladmiral, 2017), mais qui ne procède pas d'une véritable réflexion autour de la langue et de la culture.

À la décharge des journalistes-traducteurs, la traduction de l'idéologie féministe constitue un défi considérable. Des experts de la traduction féministe, telles que Luise Von Flotow, constatent que malgré l'émergence aujourd'hui des mouvements féministes au niveau international, leurs discours restent souvent ancrés dans leur culture locale, faisant ressortir la nécessité des « médiations », de travaux critiques qui permettraient de rendre ces textes étrangers accessibles à la culture cible. Ainsi, des textes féministes français, tels que *Le Rire de la Méduse*, ont « fasciné et offensé » les Américaines.

« Bina Freiwald (1991), critique canadienne qui s'est penchée sur le problème de la réception du discours féministe français en traduction anglo-américaine, a remarqué combien les résistances au texte traduit ont influencé cette réception. Dans ce contexte, le texte critique – la médiation – qui explique l'importance du texte étranger, a plus de valeur que le texte traduit car le "choc" de la traduction ne permet pas la lecture. » (Von Flotow, 1998).

Cette citation rappelle le « choc culturel » rencontré lors de la réception de la lettre « Nous défendons une liberté d'importuner, indispensable à la liberté sexuelle » par la presse anglophone. Il est vrai que la traduction publiée manque d'une adaptation à la culture anglophone, surtout dans le ton employé, mais cette adaptation ne changerait pas le fond des propos qui ont tant « choqué » les esprits anglophones. La traduction ne fait que de souligner le « choc » du discours féministe étranger. Les textes médiateurs proposés par L. Von Flotow s'offrent donc comme une éventuelle solution mais malheureusement, une solution qui semble difficilement applicable dans le contexte de la presse.

De plus, les textes sources sont travaillés, avec notamment un fort travail de la langue et de sa structure qu'il est difficile de rendre dans la langue cible, notamment concernant ce qui fait le rythme du texte. Les deux langues sont très différentes du point de vue de la construction linguistique. Le français est une langue qui coule et qui s'étire, qui supporte très bien les phrases amples, alors que l'anglais, bien plus direct, a tendance à aller plus rapidement à l'essentiel, en utilisant des mots plus courts puisés dans ses racines germaniques. Il est donc très difficile de rendre à l'identique d'une langue à l'autre un rythme qui contribue à l'identité du texte. Toutefois, il ne s'agit pas du seul élément qui remplit ce rôle. La musicalité dans un texte peut être portée par les jeux sur les sonorités par exemple, ou le recours à une image, un symbole en particulier qui tient lieu de *leitmotiv*. « Le rythme n'est qu'un aspect des choses : la musique de la langue qu'orchestre la parole poétique et littéraire va bien au-delà ». (Ladmiral, 2017)

D'autre part, si ces textes ont une certaine dimension poétique et sont empreints d'une langue vivante et travaillée, ces éléments sont aussi et surtout mis au service d'un propos militant commun : le combat féministe et ses revendications. Il est donc nécessaire, pour pouvoir apporter une traduction efficace et juste, d'identifier les réels objectifs des textes sources et de traduire *en fonction* de ces objectifs.

Chez M. Atwood, il s'agit de se défendre, de plaider sa cause personnelle et d'appeler à l'unité. Pour le collectif britannique, l'objectif est d'apporter une écoute et un soutien aux femmes victimes d'abus et de dénoncer les violences qu'elles subissent. Il faut traiter la forme et le fond, et tenter d'atteindre une forme d'uniformité au sein du texte traduit – unité qui a complètement disparu dans les extraits éparpillés de traduction dont nous disposons.

Concernant la forme, le principal écueil à éviter consiste à tomber dans le littéralisme, que J-R. Ladmiral désigne comme « [...] l'illusion [...] qu'on pourrait faire l'économie de la créativité en traduction, et même spécifiquement en traduction littéraire ». Si nous pouvons nous demander en toute bonne foi si ces lettres appartiennent au genre littéraire, il est évident qu'on ne peut faire l'économie de la créativité en travaillant à partir de ces textes.

Pour ce qui est du fond, l'objectif est de rendre de la manière la plus fidèle possible le message mais aussi l'intention. « L'idéal d'une traduction serait de rendre rien de moins mais aussi rien de plus que ce qu'insinue le texte de départ » (Eco, 2006). Pour arriver à un tel niveau de justesse, il est nécessaire de prendre en compte tout le contexte, puisque c'est ce qui permet de déterminer le terme juste à employer et décider de l'emploi d'un mot plutôt qu'un autre – et déterminer si une traduction est recevable ou non. La fidélité au texte original, qu'il s'agisse de la structure ou du propos développé, ne consiste pas à coller de manière identique aux procédés mis en place dans le texte source. C'est, chez U. Eco, la notion de « perte et de compensation » : perdre quelque chose quelque part peut parfois être inévitable pour rendre le sens, l'effet, l'intention. La possibilité d'une perte est acceptée par l'ensemble des parties (l'auteur, le traducteur et le lecteur). La traduction, en effet, n'est pas quelque chose qui se fait seul mais toujours dans le rapport à l'autre. Il est donc envisageable de faire des coupes ou d'omettre certains détails lorsque cela sert l'économie générale du texte et que la perte est bien entendu négligeable. Le pendant de cette notion de perte constitue la notion de compensation, qui veut que, si l'on peut faire l'impasse sur certains éléments d'un texte en le traduisant, il est aussi possible de compenser ailleurs en ajoutant au texte quelque chose qui n'était pas dans l'original. C'est souvent le cas dans la littérature, lorsque certains jeux de mots ou néologismes ne fonctionnent pas dans la langue cible : le traducteur se permet parfois d'en insérer d'autres de sa confection à des endroits où le texte original n'en prévoyait pas, pour compenser ceux qui n'ont pu être rendus fidèlement.

## 2.4 Enjeux et limites

Nous avons pu constater dans les parties précédentes que les traductions des lettres ouvertes composant notre corpus présentent certains défauts. Comme évoqué en introduction, il faut rappeler que ces traductions publiées dans la presse ne sont pas réalisées par des traducteurs professionnels, mais par des « journalistes-traducteurs » ayant uniquement une connaissance de la langue source et de la langue cible. De plus, les contraintes qui pèsent sur ce type de traductions sont nombreuses. Dans cette partie, nous évoquerons tout d'abord les contraintes temporelles, puis les enjeux liés à la vérification et au traitement de l'information, et enfin les enjeux concernant la neutralité du journaliste-traducteur.

### 2.4.1 Contraintes temporelles

Ces dernières années ont été marquées par une accélération de l'information. En effet, le développement continu des moyens techniques « débouche sur une mutation essentielle : l'information, longtemps quotidienne, tend à l'instantanéité » (Delporte, 2016). Or, les lettres constituant notre corpus s'inscrivent dans un mouvement féministe international ayant émergé fin 2017, à la suite notamment du scandale de l'affaire Harvey Weinstein. Les traductions de ces lettres ont donc dû être réalisées rapidement, afin de faire paraître les informations qu'elles véhiculent le plus tôt possible à l'échelle mondiale. Or les délais serrés engendrés par ce type de situation ne permettent généralement pas au journaliste-traducteur d'effectuer des recherches, notamment contextuelles, avant la traduction. La relecture et le contrôle qualité, étapes indispensables lors de tout processus de traduction, sont également négligés dans la plupart des cas. En ce qui concerne notre corpus, nous constatons par exemple qu'une première traduction de « Nous défendons une liberté d'importuner, indispensable à la liberté sexuelle » a été publiée le même jour que la lettre originale, et une deuxième le lendemain. Quant aux traductions de « Am I a bad feminist? », elles ont été publiées deux jours après la lettre originale. Les traductions de notre corpus ont ainsi répondu au besoin de rapidité de l'information et ont participé à la diffusion des lettres à l'échelle mondiale, mais ont été affectées par la contrainte temporelle qui a entraîné certains défauts.

Cependant, certaines lettres ouvertes sont parfois traduites à nouveau plusieurs mois, voire plusieurs années après l'événement correspondant, en particulier si elles ont eu un impact médiatique fort. Lorsque ces nouvelles traductions sont réalisées, les contraintes temporelles ne s'appliquent plus : davantage de recherches peuvent être réalisées, une relecture peut être effectuée, etc. Il faut d'ailleurs noter que ces nouvelles traductions ne sont pas nécessairement réalisées par des journalistes. Par exemple, « J'accuse... ! » d'Émile Zola, a été traduit dans la presse anglaise lors de l'Affaire Dreyfus. Par la suite, de nombreuses autres traductions ont vu le jour, dont celle de Shelley Temchin et Jean-Max Guieu, enseignants-chercheurs à l'université de Georgetown aux États-Unis, qui ont proposé leur traduction en 2001. De la même façon, nous pouvons nous attendre à ce que de nouvelles traductions des lettres constituant notre corpus soient réalisées dans les années à venir.

#### 2.4.2 Vérification et traitement de l'information

Le journaliste-traducteur exerce deux métiers à la fois, qui correspondent à deux réalités différentes. Néanmoins, le journaliste-traducteur est avant tout journaliste et attache parfois plus d'importance à la vérification de l'information qu'à la vérification linguistique :

« [...] l'information permanente en ligne [qui] permet en outre aux journalistes de s'appuyer sur des articles étrangers non traduits, sans qu'ils songent toujours à faire les vérifications linguistiques nécessaires. Il en résulte des formulations qui peuvent surprendre certains lecteurs avertis qui expriment régulièrement des critiques dans les forums de commentaires affichés à la suite des articles disponibles sur Internet » (Lavault-Olléon et Sauron, 2009).

C'est ce qui explique que les traductions publiées par la presse sont souvent proches du texte en langue source et manquent parfois d'idiotisme en langue cible.

Le journaliste-traducteur doit également localiser les lettres ouvertes dans l'aire culturelle d'arrivée, c'est-à-dire qu'il doit adapter l'information au pays cible, de façon à ce qu'elle corresponde aux standards du pays et pouvoir ainsi garantir que l'information sera lue et relayée dans le pays cible :



« [...] en agence, la régionalisation (ou “localisation” en termes traductologiques) est également une opération de sélection de l’information qui sera transportée d’une culture à l’autre » (Davier, 2019).

La localisation d’une lettre ouverte se fait en deux étapes. Il est d’abord nécessaire de déterminer un public cible, une aire culturelle précise, afin d’adapter la traduction d’un point de vue linguistique, en utilisant les expressions idiomatiques correspondant à la cible. Dans les cas de la traduction vers l’anglais et le français, deux langues parlées dans de nombreux pays, cette étape de localisation peut présenter un premier défi. Le journaliste-traducteur doit ensuite identifier ce qui va réellement intéresser le public cible. Il peut faire le choix de traduire certains passages de façon exhaustive lorsqu’ils sont susceptibles d’intéresser le public cible et de créer une réaction. Il peut également faire le choix contraire et circonscrire le propos pour des passages n’ayant pas de résonance auprès de la cible ou qui ne seraient pas reçus de la même façon par le public cible, ce qui pourrait desservir l’argument général de la lettre.

Le journaliste-traducteur fait donc face à de nombreux défis. Il se doit d’effectuer une double vérification, de l’information et de la langue, tout en subissant les contraintes temporelles que nous évoquions plus haut. Il est également amené à faire de nombreux choix, autant dans le contenu que dans son expression, de façon à toucher le plus de lecteurs possibles. Ces différents enjeux affectent grandement les premières traductions des lettres ouvertes publiées dans la presse.

#### 2.4.3 Neutralité journalistique et neutralité du traducteur

Le journaliste-traducteur, qui exerce une double profession, doit également appliquer une double neutralité : la neutralité journalistique et la neutralité du traducteur. Or, de nombreux écrits démontrent qu’une neutralité totale dans ces deux domaines est difficile à atteindre.

Arnaud Mercier, professeur à l’Institut français de presse de l’université Paris-II Panthéon-Assas, définit deux types de journalisme : le journalisme neutre et le journalisme engagé. Il définit le journalisme engagé comme un « récit d’information, reposant sur l’enquête de terrain et la retranscription de vérités factuelles, [qui] s’accompagne d’une prise de position interprétative sur les faits » (Mercier, 2019). Dans ce type de journaux, la ligne éditoriale

engagée est claire et la volonté d'interférer dans le débat public affirmée.

« La porosité entre information et politique est totale et la question de la neutralité devient alors un non-sens » (Mercier, 2019).

À l'opposé, il définit le journalisme neutre comme le fait de « faire un distinguo entre les faits et les commentaires », dans lequel l'espace dédié aux commentaires est bordé, délimité, immédiatement identifiable », souvent sous la forme d'éditorial. Les lettres ouvertes étant des textes particulièrement engagés, le type de journal dans lequel leurs traductions sont publiées peut influencer certains choix de traduction : dans un journal dit « neutre » d'après la définition d'A. Mercier, les propos ont tendance à être traduits de façon plus plate. La neutralité journalistique consiste également à ce que les journalistes fassent abstraction de leur sensibilité, leurs émotions ou leurs propres convictions afin d'en faire un récit aussi neutre que possible. Or, « face à certains sujets, il est jugé difficile de ne pas ressentir des émotions, de ne pas partager avec la population des indignations » (Mercier, 2019). Dans le cas de lettres ouvertes sur le thème du féminisme, les propos ont tendance à être retranscrits de façon plus virulente par une journaliste-traductrice féministe, touchée personnellement par la cause, que par un autre journaliste.

La neutralité est également un concept essentiel en traduction. Dans l'idéal, le traducteur doit être complètement neutre et respecter l'intention du texte source dans son intégralité.

« [...] si le traducteur doit s'effacer, c'est pour mieux faire ressortir son texte. [...] Pour que l'intention initiale soit correctement rendue, la figure du traducteur doit se faire imperceptible [...]. Ce que nous produisons, c'est du neutre, mais l'on se méprend souvent sur cette obligation de neutralité. Elle signifie l'abandon temporaire de sa propre subjectivité : un traducteur n'a pas d'amour-propre, il n'a que le désir de rendre des textes acceptables. [...] le grand problème, ici, c'est d'être dans le ton, afin que la traduction ne se voie pas, afin que le texte produise son seul effet » (Froeliger, 2005).

Le traducteur doit donc s'efforcer de traduire le contenu autant que le ton et la façon dont les idées sont présentées, sans laisser transparaître sa propre opinion. Tout comme la neutralité journalistique, la neutralité de la traduction peut être particulièrement difficile à atteindre lorsque le traducteur est directement touché par les propos qu'il traduit.

Dans le cadre de la traduction de lettres ouvertes engagées, la neutralité globale peut donc représenter un véritable défi pour le journaliste-traducteur, qui doit à la fois respecter le contenu et le ton de la lettre, tout en s'adaptant à la ligne éditoriale du journal auquel il appartient.

La traduction de lettres ouvertes engagées présente donc de nombreux enjeux et défis, qui peuvent affecter la qualité d'une traduction. Les informations et la langue doivent être vérifiées ; le texte doit également être adapté pour correspondre au public cible et ainsi être lu par le plus grand nombre. Le journaliste-traducteur doit aussi s'adapter à la ligne éditoriale du journal dans lequel il publie, tout en conservant la neutralité de son rôle de traducteur. L'équilibre entre ces différentes contraintes peut être particulièrement difficile à trouver. Si l'on tient compte de ce contexte, les traductions de notre corpus semblent remplir leur objectif de diffusion de l'information, bien qu'elles ne transmettent pas toujours les intentions des auteurs.

## Conclusion

À la lumière de nos analyses, il apparaît plus que jamais que la lettre ouverte est une forme hybride, à la fois polémique et intime, littéraire et orale, ancrée dans l'actualité et porteuse d'un patrimoine culturel.

En nous concentrant plus particulièrement sur la thématique du féminisme, nous avons pu constater les nombreuses références communes aux mondes anglophones et francophones, avec notamment l'immense influence du mouvement américain #MeToo, les thématiques de la sorcellerie à travers les âges, et du porc comme symbole des comportements masculins répréhensibles.

Cependant, ces points communs ne suffisent évidemment pas à éliminer toutes les résistances à la traduction. On constate notamment un fort usage de l'implicite et de l'intertextualité, impliquant des références qui ont parfois échappé à certains des traducteurs en langue cible. De même, la façon de s'adresser à l'adversaire nous est apparue plus frontale en français qu'en anglais, notamment à travers des usages différents des pronoms personnels. Les traductions que nous avons observées n'ont pas pris en compte ces sensibilités différentes et ont fait le choix d'une approche sourcière, restant fidèles aux éléments structurels et linguistiques, au détriment peut-être de la fidélité aux intentions des auteures. À la lumière des théories ciblistes, nous avons donc souhaité proposer des axes d'amélioration pour trouver un meilleur équilibre entre ces deux approches.

L'étude du rôle du « journaliste-traducteur », par nature hybride lui-aussi, a été indispensable à la bonne compréhension des enjeux de ce mémoire. Nous avons ainsi pu constater combien les contraintes temporelles et les contraintes de rendement avaient une influence sur les choix traductologiques effectués. Ces paramètres spécifiques à la traduction dans la presse nous ont aussi permis de mettre en miroir la neutralité attendue du journaliste et celle attendue du traducteur, peut-être plus différentes qu'il n'y paraissait.

Par ailleurs, les différences d'objectifs entre les lettres ouvertes, indépendamment de leurs aires culturelles d'origine, nous ont semblé tout aussi significatives que les différences

interculturelles à proprement parler. Ainsi, nous avons pu constater dans les lettres de défense et d'opposition, qu'elles soient en français ou en anglais, des structures argumentatives communes : rappel des faits reprochés, déconstruction de l'argumentaire adverse, puis nouvelles propositions. Les lettres fédératrices, elles, ont toutes en commun un travail tout en nuances sur les pronoms personnels, et notamment sur le « nous » et les différentes réalités qu'il recouvre.

Nous nous devons cependant de tempérer nos hypothèses et nos constats, en rappelant notamment les limites de notre corpus. Celui-ci ne contenait que quatre lettres, récentes et provenant de trois aires culturelles différentes : Canada, Grande-Bretagne et France. Pour poursuivre notre recherche, il pourrait être pertinent de constituer des corpus plus restrictifs, par aire culturelle par exemple. Par ailleurs, il n'est pas exclu que les lettres étudiées dans ce mémoire fassent un jour l'objet de traductions universitaires, qu'il serait alors intéressant de comparer avec les traductions étudiées ici. Enfin, les problématiques auxquelles s'attaquent les mouvements féministes sont extrêmement variées et complexes : si Margaret Atwood et le collectif français défendant « la liberté d'être importunée » évoquent la distinction entre la justice classique et le tribunal de l'opinion publique, les auteures de la lettre « Sorcières de tous les pays, unissons-nous ! » abordent la diabolisation des femmes et le mépris envers leurs talents et leurs propos, tandis que, pour finir, la lettre « Time's Up » se concentre sur les discriminations dans le monde du travail. Ces luttes sont très riches et mériteraient sans doute qu'on les étudie indépendamment les unes des autres. D'autre part, l'étude des lettres ouvertes à thématique féministe mise en perspective avec d'autres formes d'expression féministe - discours, tracts et brochures, vidéos, pancartes et banderoles - pourrait également être riche en enseignements.

Pour finir, au fil de la création de ce mémoire, nous avons été témoins de la publication de nombreuses lettres ouvertes liées aux enjeux climatiques. Une fois encore, la lettre ouverte semble devenir le mode d'expression privilégié des militants, cette fois-ci dans le domaine de l'écologie. Si ce phénomène est encore tout récent, il sera sans doute pertinent de comparer, d'ici quelques mois, les caractéristiques des lettres ouvertes féministes avec celles des lettres ouvertes écologistes. Ce serait également l'occasion d'étudier un autre rôle que peut jouer la lettre ouverte, celui de la sensibilisation auprès du grand public.

## Bibliographie

### Ouvrages

CHOLLET, Mona, 2018. *Sorcières : La puissance invaincue des femmes*. Éditions La Découverte, 240 p.

COLLOMBAT, Isabelle, 2019. *Métaphore et traduction : allers et retours*. In : TRIM, Richard ; ŚLIWA, Dorota. *Metaphor and Translation*. Cambridge Scholars Publishing, p. 2-13.

DAVIER, Lucile, 2019. *Les enjeux de la traduction dans les agences de presse*. Presses Universitaires du Septentrion, 334 p.

DELISLE, Jean ; LEE-JAHNKE, Hannelore ; CORMIER Monique C, 1999. *Terminologie de la Traduction: Translation Terminology. Terminología de la Traducción. Terminologie der Übersetzung*. John Benjamins Publishing, 433 p.

ECO, Umberto, 2006, *Dire presque la même chose*. Grasset, 464 p.

FRANCE, Peter, 2000. *The Oxford Guide to Literature in English Translation*. Oxford University Press, 656 p.

HOFSTEDE, Geert; HOFSTEDE, Gert Jan; MINKOV, Michael, 2010. *Cultures et organisations : nos programmations mentales*. Pearson Education France, 640 p.

MAINGUENEAU Dominique, 2016, *Analyser les textes de communication*. 3e éd. Armand Colin, 280 p.

NEWMARK, Peter, 1981. *Approaches to Translation*. Oxford: Pergamon Press, 213 p.

NIDA, Eugene Albert ; TABER, Charles Russell, 2003. *The Theory and Practice of Translation*. BRILL, 218 p.

STARHAWK, 2003. *Femmes, magie & politique*. Les Empêcheurs de penser en rond, 250 p.

WAHL, Philippe ; PAILLET, Anne-Marie ; BONHOMME, Marc, 2017. *Métaphore et argumentation : au cœur des textes*. L'Harmattan, 375 p.

### Articles

FULKERSON, Richard. 1969. The public letter as a rhetorical form: Structure, logic, and style in King's « Letter from Birmingham jail ». *The Quarterly Journal of Speech*, vol. 65, n°2, p. 121-136.

## Webographie

AMOSSY, Ruth, 2004. Dialoguer au cœur du conflit ? Lettres ouvertes franco-allemandes, 1870/1914, *Mots. Les langages du politique* [En ligne], 76. Disponible sur : <<http://journals.openedition.org/mots/2013>> (Consulté le 27 mai 2020)

BALLARD, Michel, 1998. La traduction du nom propre comme négociation. *Palimpsestes* [en ligne], 11, p. 199-223. Disponible sur : <<https://journals.openedition.org/palimpsestes/1542>> (Consulté le 19 mai 2020)

BECKER, Colette, 1996. Les « campagnes » de Zola et ses lettres ouvertes. *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, n°48. pp. 75-90. Disponible sur : <[https://www.persee.fr/doc/caief\\_0571-5865\\_1996\\_num\\_48\\_1\\_1238](https://www.persee.fr/doc/caief_0571-5865_1996_num_48_1_1238)> (Consulté le 27 mai 2020)

CENTRE NATIONAL DE RESSOURCE TEXTUELLE ET LEXICALE <https://www.cnrtl.fr/>

CHARAUDEAU, Patrick. *Le discours de manipulation entre persuasion et influence sociale*, Acte du colloque de Lyon, 2009, [en ligne]. Disponible sur : <<http://www.patrick-charaudeau.com/Le-discours-de-manipulation-entre.html>>. (Consulté le 11 décembre 2019)

CHARAUDEAU, Patrick, 1995. Une analyse sémiolinguistique du discours. In : *Langages*, 29e année [en ligne], n°117. pp. 96-111. Disponible sur : <[https://www.persee.fr/doc/lgge\\_0458-726x\\_1995\\_num\\_29\\_117\\_1708](https://www.persee.fr/doc/lgge_0458-726x_1995_num_29_117_1708)>. (Consulté le 8 mai 2020)

COURT, Elsa, 2018. Une liberté d'importuner. *The London Review of Books* [en ligne]. Disponible sur : <<https://www.lrb.co.uk/blog/2018/january/une-liberte-d-importuner>>. (Consulté le 17 avril 2020)

DANBLON, Emmanuelle, 2015. L'art de convaincre. In : DORTIER, Jean-François Dortier, *Les clés du langage. Nature, Origine, Apprentissage*. Auxerre, Editions Sciences Humaines, « Petite bibliothèque » [en ligne], p. 102-108. Disponible sur : <<https://www.cairn.info/les-cles-du-langage-9782361062927-page-102.htm>>. (Consulté le 17 avril 2020)

DELPORTE, Christian, 2016. Quand l'info devient instantanée. *La revue des médias* [en ligne], Du Néolithique au numérique, une histoire de l'information, article 8/10. Disponible sur : <<https://larevuedesmedias.ina.fr/quand-info-devient-instantanee>>. (Consulté le 21 mai 2020)

DICTIONNAIRE LAROUSSE. *Métaphore* [en ligne]. Disponible sur : <<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/m%c3%a9taphore/50889?q=m%c3%a9taphore#50780>>. (Consulté le 15 mai 2020)

DUFFY, Bobby; ROWDEN, Laura, 2005. You are what you read? *IPSOS MORI* [en ligne]. Disponible sur : <<https://www.ipsos.com/ipsos-mori/en-uk/you-are-what-you-read>> (Consulté le 20 mai 2020)

DURIEUX, Christine, 1998. La traduction, transfert linguistique ou transfert culturel ? *Revue des lettres et de traduction* [en ligne]. N° 4, p. 13-29. Disponible sur : <[http://documents.irevues.inist.fr/bitstream/handle/2042/41839/1998\\_4\\_13-29.pdf?sequence=3](http://documents.irevues.inist.fr/bitstream/handle/2042/41839/1998_4_13-29.pdf?sequence=3)>. (Consulté le 18 mai 2020)

DURIEUX, Christine, 2009. Vers une théorie décisionnelle de la traduction. *Revue LISA* [en ligne]. Vol. VII – n°3, p. 349-367. Disponible sur : <<https://journals.openedition.org/lisa/119>> (Consulté le 18 mai 2020)

FROELIGER, Nicolas, 2005. Les mécanismes de la confiance en traduction - aspects relationnels. *The Journal of Specialised Translation* [en ligne], numéro 2. Disponible sur : <[https://jostrans.org/issue02/art\\_froeliger.php](https://jostrans.org/issue02/art_froeliger.php)>. (Consulté le 21 mai 2020)

HAR-PELED, Misgav, 2018. #BalanceTonPorc: the story behind pigs and lust. *The Conversation*. Disponible sur : <<https://theconversation.com/balancetonporc-the-story-behind-pigs-and-lust-92491>> (Consulté le 27 mai 2020)

LABBÉ, Dominique, 1998. Le « nous » du général de Gaulle. *Quaderni di studi linguistici*, 1998, 4/5, pp.331-354. Disponible sur : <<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00675362>>. (Consulté le 8 mai 2020)

LADMIRAL, Jean-René, 1998. Le prisme interculturel de la traduction. *Palimpsestes* [en ligne]. 11, p. 15-30. Disponible sur : <<https://journals.openedition.org/palimpsestes/1525>>. (Consulté le 18 mai 2020)

LADMIRAL, Jean-René, 2004. Lever de rideau théorique : quelques esquisses conceptuelles. *Palimpsestes* [en ligne]. 16, p. 15-30. Disponible sur : <<https://journals.openedition.org/palimpsestes/1587>>. (Consulté le 18 mai 2020)

LADMIRAL, Jean-René, 2017, *Comment peut-on être sourcier ? Critique du littéralisme en traduction*. *Meta*, 62 (3), 538-551. Disponible sur : <https://www.erudit.org/fr/revues/meta/2017-v62-n3-meta03512/1043947ar/> (Consulté le 18 mai 2020)

LAVAUULT-OLLÉON, Élisabeth ; SAURON, Véronique, 2009. Journaliste et traducteur : deux métiers, deux réalités. *ILCEA - Revue de l'Institut des langues et cultures d'Europe, Amérique, Afrique, Asie et Australie* [en ligne], Langues et cultures de spécialité à l'épreuve des médias, troisième partie. Disponible sur : <<https://journals.openedition.org/ilcea/210>>. (Consulté le 21 mai 2020)

MERCIER, Arnaud, 2019. Pourquoi une information ne sera jamais totalement objective. *La revue des médias* [en ligne]. Disponible sur : <<https://larevuedesmedias.ina.fr/pourquoi-une-information-ne-sera-jamais-totalement-objective>>. (Consulté le 21 mai 2020)

PASSARD, Cédric, 2010. Rhétoriques du pamphlet politique chez Henri Rochefort et Édouard Drumont, Luce Albert éd., *Polémique et rhétorique. De l'Antiquité à nos jours*. De Boeck Supérieur, pp. 323-337. Disponible sur : <<https://www.cairn.info/polemique-et-rhetorique-9782801116364-page-323.htm>>. (Consulté le 27 mai 2020)



PERRY, Véronique, 2006. Catégories du genre linguistique et performativité : pour une expérimentation des « identités contextuelles de genre » en classe d'anglais. *Éla. Études de linguistique appliquée* [en ligne], vol. no 142, no. 2, p. 201-214. Disponible sur : <<https://www.cairn.info/revue-ela-2006-2-page-201.htm>> (Consulté le 19 mai 2020)

POIRIER, Agnès, 2018. After the #MeToo backlash, an insider's guide to French feminism. *The Guardian* [en ligne]. Disponible sur : <<https://www.theguardian.com/world/2018/jan/14/french-feminists-catherine-deneuve-metoo-letter-sexual-harassment>> (Consulté le 15 mai 2020)

VON FLOTOW, Luise, 1991. Feminist Translation: Contexts, Practices and Theories. *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, [en ligne], vol. 4, n° 2, p. 69-84. Disponible sur : <<https://core.ac.uk/download/pdf/59325319.pdf>> (Consulté le 19 mai 2020)

VON FLOTOW, Luise, 1998. Le féminisme en traduction. *Palimpsestes* [en ligne]. 11, p. 117-133. Disponible sur : <<https://journals.openedition.org/palimpsestes/1535>> (Consulté le 24 mai 2020)

## Annexes

### 1. « Nous défendons une liberté d'importuner, indispensable à la liberté sexuelle »

Collectif de 100 femmes, dont Catherine Deneuve et Catherine Millet

*Le Monde*, le 06.01.2018

[https://www.lemonde.fr/idees/article/2018/01/09/nous-defendons-une-liberte-d-importuner-indispensable-a-la-liberte-sexuelle\\_5239134\\_3232.html](https://www.lemonde.fr/idees/article/2018/01/09/nous-defendons-une-liberte-d-importuner-indispensable-a-la-liberte-sexuelle_5239134_3232.html)

Le viol est un crime. Mais la drague insistante ou maladroite n'est pas un délit, ni la galanterie une agression machiste.

A la suite de l'affaire Weinstein a eu lieu une légitime prise de conscience des violences sexuelles exercées sur les femmes, notamment dans le cadre professionnel, où certains hommes abusent de leur pouvoir. Elle était nécessaire. Mais cette libération de la parole se retourne aujourd'hui en son contraire : on nous intime de parler comme il faut, de taire ce qui fâche, et celles qui refusent de se plier à de telles injonctions sont regardées comme des traîtresses, des complices !

Or c'est là le propre du puritanisme que d'emprunter, au nom d'un prétendu bien général, les arguments de la protection des femmes et de leur émancipation pour mieux les enchaîner à un statut d'éternelles victimes, de pauvres petites choses sous l'emprise de phalocrates démons, comme au bon vieux temps de la sorcellerie.

De fait, #metoo a entraîné dans la presse et sur les réseaux sociaux une campagne de délations et de mises en accusation publiques d'individus qui, sans qu'on leur laisse la possibilité ni de répondre ni de se défendre, ont été mis exactement sur le même plan que des agresseurs sexuels. Cette justice expéditive a déjà ses victimes, des hommes sanctionnés dans l'exercice de leur métier, contraints à la démission, etc., alors qu'ils n'ont eu pour seul tort que d'avoir touché un genou, tenté de voler un baiser, parlé de choses « intimes » lors d'un dîner professionnel ou d'avoir envoyé des messages à connotation sexuelle à une femme chez qui l'attirance n'était pas réciproque.

Cette fièvre à envoyer les « porcs » à l'abattoir, loin d'aider les femmes à s'autonomiser, sert en réalité les intérêts des ennemis de la liberté sexuelle, des extrémistes religieux, des pires réactionnaires et de ceux qui estiment, au nom d'une conception substantielle du bien et de la morale victorienne qui va avec, que les femmes sont des êtres « à part », des enfants à visage d'adulte, réclamant d'être protégées. En face, les hommes sont sommés de battre leur coulpe et de dénicher, au fin fond de leur conscience rétrospective, un « comportement déplacé » qu'ils auraient pu avoir voici dix, vingt, ou trente ans, et dont ils devraient se repentir. La confession publique, l'incursion de procureurs autoproclamés dans la sphère privée, voilà qui installe comme un climat de société totalitaire.

La vague purificatoire ne semble connaître aucune limite. Là, on censure un nu d'Egon Schiele sur une affiche ; ici, on appelle au retrait d'un tableau de Balthus d'un musée au motif qu'il serait une apologie de la pédophilie ; dans la confusion absurde de l'homme et de l'œuvre, on demande l'interdiction de la rétrospective Roman Polanski à la Cinémathèque et on obtient le report de celle consacrée à Jean-Claude Brisseau. Une universitaire juge le film *Blow Up* de Michelangelo Antonioni « misogyne » et « inacceptable ». À la lumière de ce révisionnisme, John Ford (*La Prisonnière du désert*), et même Nicolas Poussin (*L'Enlèvement des Sabines*) n'en mènent pas large. Déjà, des éditeurs demandent à certaines d'entre nous de rendre nos personnages masculins moins « sexistes », de parler de sexualité et d'amour avec moins de démesure ou encore de faire en sorte que les « traumatismes subis par les personnages féminins » soient rendus plus évidents !

Ruwen Ogien défendait une liberté d'offenser indispensable à la création artistique. De la même manière, nous défendons une liberté d'importuner, indispensable à la liberté sexuelle. Nous sommes aujourd'hui suffisamment averties pour admettre que la pulsion sexuelle est par nature offensive et sauvage, mais nous sommes aussi suffisamment clairvoyantes pour ne pas confondre drague maladroite et agression sexuelle. Surtout, nous sommes conscientes que la personne humaine n'est pas monolithe : une femme peut, dans la même journée, diriger une équipe professionnelle et jouir d'être l'objet sexuel d'un homme, sans être une salope ni une vile complice du patriarcat. Elle peut veiller à ce que son salaire soit égal à celui d'un homme, et considérer que subir un frotteur dans le métro ne relève pas de l'agression, mais de l'expression d'une grande misère sexuelle, voire du non-événement. Au bord du ridicule, un projet de loi en Suède veut imposer un consentement explicitement notifié à tout candidat à un rapport sexuel ! Encore un effort et deux adultes qui auront envie de coucher ensemble devront au préalable cocher via une « Appli » de leur téléphone portable un document dans lequel les pratiques qu'ils acceptent et celles qu'ils refusent seront dûment listées.

En tant que femmes, nous ne nous reconnaissons pas dans ce féminisme qui, au-delà de la dénonciation des abus de pouvoir, prend le visage d'une haine des hommes et de la sexualité. Nous pensons que la liberté de dire non à une proposition sexuelle ne va pas sans la liberté d'importuner. Et nous considérons qu'il faut savoir répondre à cette liberté d'importuner autrement qu'en s'enfermant dans le rôle de la proie. Pour celles d'entre nous qui ont choisi d'avoir des enfants, nous estimons qu'il est plus judicieux d'élever nos filles de sorte qu'elles soient suffisamment informées et conscientes pour pouvoir vivre pleinement leur vie sans se laisser intimider ni culpabiliser. Les accidents qui peuvent toucher le corps d'une femme n'atteignent pas nécessairement sa dignité et ne doivent pas, si durs soient-ils parfois, nécessairement faire d'elle une victime perpétuelle. Car nous ne sommes pas réductibles à notre corps.

Notre liberté intérieure est inviolable. Et cette liberté que nous chérissons ne va pas sans risques ni sans responsabilités.

Une centaine de femmes ont accepté de signer ce texte parmi lesquelles Catherine Deneuve, Catherine Robbe-Grillet, Ingrid Caven, Brigitte Lahaie, Abnousse Shalmani (auteure) Sylvie Le Bihan (écrivaine), Isabelle Prim (réalisatrice et comédienne), Anne Hautecoeur (éditrice)

## 2. « Sorcières de tous les pays, unissons-nous ! »

Collectif de près de 200 femmes, dont Marlène Schiappa et Charlotte Gainsbourg

*Le Journal du Dimanche*, le 03.11.2019

<https://www.lejdd.fr/Societe/lappel-de-200-personnalites-sorcieres-de-tous-les-pays-unissons-nous-3928922>

Halloween est terminé. Les costumes sont rangés. Parmi eux, en bonne place, figurent ceux de sorcières, valeur sûre pour effrayer les petits, comme les grands.

Sorcières ! Archétypes de la laideur, elles ont le nez crochu surmonté d'une immonde verrue, des dents cariées, des doigts flétris, griffus. Leur visage est marqué de rides dévorantes et de cheveux blancs qui transpirent la mort. Quand elles ne sont pas d'une laideur à faire peur, elles sont d'une sensualité à effrayer le commun. Hyper sexualisées, maquillage outrancier, rouge intense aux lèvres et noir aux yeux, leur décolleté plongeant n'a qu'un seul but : attirer le regard de l'imprudent. La robe sexy et les talons hauts complètent le tableau pour mieux mettre en valeur une longue chevelure aux couleurs chaudes, forcément indécente. Et que dire du balai ? Emblème de la domestication des femmes transformé en engin phallique sur lequel les sorcières ont tout pouvoir et qu'elles chevauchent pour grimper jusqu'au ciel ?

Sorcières ! Toute notre jeunesse, nous avons été bercées par ces histoires de femmes démoniaques capables de tout pour détruire... d'autres femmes. Les jeunes filles pures et douces, pour qui le plus grand danger ne serait pas de croiser des agresseurs, tabasseurs ou violeurs. Non. Ce serait de réveiller la jalousie ou la folie de leurs sœurs. Miroir, mon beau miroir, qui est la plus belle ? A travers les sorcières, le féminin est devenu l'emblème de la duplicité et de la cruauté, surtout quand il incarne le pouvoir : de la méchante Reine de Blanche-Neige à Mélisandre, la « Femme rouge » de *Game of Thrones*, ces femmes fortes inspirent crainte et défiance. La sorcière met au jour ce qui chez les femmes est censé rester caché, au risque de devenir incontrôlable et destructeur : la sexualité et le pouvoir. Et, comble de l'ironie, Mélisandre ira jusqu'à pousser un homme à brûler, sous les yeux de la foule, sa propre fille. Le bûcher devenu instrument de la sorcière, la victime de cette magie noire une enfant, il fallait le faire...

Sorcières ! En Europe surtout, mais aussi en Amérique, elles sont mortes assassinées par dizaines de milliers aux XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, dans des chasses d'une cruauté sans limite. Torturées, noyées, brûlées vives, sur de simples accusations, après des simulacres d'investigations et de procès. Les féministes des années 1970(1) nous avaient déjà ouvert les yeux sur la réalité de ces violences, mais comme souvent, leur travail de mémoire a peu à peu été invisibilisé. Alors il nous faut le répéter, comme l'a fait Mona Chollet dans son livre *Sorcières*, la puissance invaincue des femmes. Car nous sommes nombreuses et nombreux à l'avoir oublié, à ne jamais l'avoir appris, que ces violentes campagnes, menées par la justice des hommes, répondaient à des critères strictement misogynes, alors que 80 % des condamnés et 85 % des accusés étaient des femmes. Cela porte un nom, aujourd'hui sur toutes les lèvres : féminicides.

Sorcières ! Par ces bûchers aux flammes hautes, le message transmis était clair : qui ose défier les hommes, mourra de la pire des manières. Ces bûchers sont la honte des siècles qui les ont vu brûler, ils sont la honte de la glorieuse Renaissance européenne dont on célèbre cette année avec panache le 500<sup>e</sup> anniversaire. Ils ont marqué plus qu'on ne le pense la trajectoire de la lutte des femmes. Par la terreur qu'ils ont suscitée, d'abord. La mise en scène des supplices était publique et effrayante. Qui peut imaginer le traumatisme individuel, social et culturel, qu'ont pu constituer ces scènes de tortures physiques et mentales ? Cette menace qui planait sur toute femme aspirant à s'extraire de la norme imposée.

Sorcières ! Aujourd'hui encore, à travers le monde, dans des régions d'Inde, d'Afrique, dans les Antilles ou en Océanie, les chasses aux sorcières sèment la terreur chez les femmes. Les simulacres de procès conduisent à des parages dans des camps sans eau ni électricité, à des tortures et des assassinats ou des lynchages publics d'une brutalité sans pareille. Les femmes vivent dans

l'angoisse de se voir désignées responsables d'un accident, d'une maladie, d'une sécheresse, des difficultés d'un couple à avoir un enfant ou d'un mauvais rêve...

Sorcières ! D'hier à aujourd'hui, parmi ces femmes, celles qui ne se soumettent pas au contrôle des hommes sont en surnombre. Les célibataires, les veuves, celles qui accusent leur violeur ou même refusent simplement des avances, les femmes libres, sans attaches, sans enfants, sans maris, les femmes âgées dont le corps ne sert plus ni au plaisir masculin ni à la procréation, et dont les années accumulées évoquent savoir et indépendance... En Europe, les femmes qui maîtrisaient l'art de soigner étaient pourchassées. Guérisseuses, sages-femmes, avorteuses, elles savaient utiliser les plantes médicinales, et dispenser une médecine aux gens du peuple dont elles faisaient majoritairement partie. Et pendant qu'elles devaient répondre de cette science devant des juges, les hommes s'accaparaient la médecine qui devenait leur noble propriété intellectuelle. En Inde aujourd'hui, une femme sans présence masculine à ses côtés, propriétaire de terres, est une suspecte potentielle. Si elle est déclarée sorcière, elle pourra être dépouillée et massacrée ainsi que ses enfants.

Sorcières ! La société patriarcale se nourrit des cendres de ces femmes et ces filles. En Europe, il aura fallu des siècles aux femmes pour se relever. Mais après la terreur, c'est une incroyable force qui aujourd'hui ressurgit de ces cendres, portée par toutes celles, autrices, chercheuses, artistes, militantes, femmes agissantes et engagées, qui, au siècle dernier et aujourd'hui, ont commencé à faire reculer la peur et à ouvrir les premiers barreaux de nos cages.

Nous, femmes, disons combien nous sommes les héritières, filles et sœurs de celles injustement appelées sorcières. Nous reconnaissons en elles les actrices parfois involontaires d'une des luttes les plus longues et difficiles de l'humanité : celle pour l'égalité et le droit des femmes. Combien de mortes, de mutilées, de combattantes dans les rangs de ce combat sans merci ? Il transcende tout : les siècles, les continents, les couleurs de peau, les religions, les statuts sociaux... tout.

Nous nous déclarons filles spirituelles des sorcières, libres et savantes. Nous nous déclarons sœurs de toutes celles qui aujourd'hui encore, parce qu'elles sont femmes, risquent la violence et la mort. Sorcières d'hier, sorcières d'aujourd'hui. Sorcières de tous les pays. Sorcières femmes - et hommes qui nous soutenez, disons haut et fort notre solidarité et notre sororité.

Et alors que la question des savoirs et de la sagesse enseignés de la nature s'impose à nous de la pire des manières, par l'urgence à agir, affirmons le ici : que se lèvent celles et ceux qui se battent pour la Terre, que vivent et prospèrent les sorcières !

### 3. « Am I a Bad Feminist? »

Margaret Atwood

*The Globe and Mail*, le 13.01.2018

<https://www.theglobeandmail.com/opinion/am-i-a-bad-feminist/article37591823/>

It seems that I am a "Bad Feminist." I can add that to the other things I've been accused of since 1972, such as climbing to fame up a pyramid of decapitated men's heads (a leftie journal), of being a dominatrix bent on the subjugation of men (a rightie one, complete with an illustration of me in leather boots and a whip) and of being an awful person who can annihilate – with her magic White Witch powers – anyone critical of her at Toronto dinner tables. I'm so scary! And now, it seems, I am conducting a War on Women, like the misogynistic, rape-enabling Bad Feminist that I am. What would a Good Feminist look like, in the eyes of my accusers?

My fundamental position is that women are human beings, with the full range of saintly and demonic behaviours this entails, including criminal ones. They're not angels, incapable of wrongdoing. If they were, we wouldn't need a legal system.

Nor do I believe that women are children, incapable of agency or of making moral decisions. If they were, we're back to the 19th century, and women should not own property, have credit cards, have access to higher education, control their own reproduction or vote. There are powerful groups in North America pushing this agenda, but they are not usually considered feminists.

Furthermore, I believe that in order to have civil and human rights for women there have to be civil and human rights, period, including the right to fundamental justice, just as for women to have the vote, there has to be a vote. Do Good Feminists believe that only women should have such rights? Surely not. That would be to flip the coin on the old state of affairs in which only men had such rights.

So let us suppose that my Good Feminist accusers, and the Bad Feminist that is me, agree on the above points. Where do we diverge? And how did I get into such hot water with the Good Feminists?

In November of 2016, I signed – as a matter of principle, as I have signed many petitions – an Open Letter called UBC Accountable, which calls for holding the University of British Columbia accountable for its failed process in its treatment of one of its former employees, Steven Galloway, the former chair of the department of creative writing, as well as its treatment of those who became ancillary complainants in the case. Specifically, several years ago, the university went public in national media before there was an inquiry, and even before the accused was allowed to know the details of the accusation. Before he could find them out, he had to sign a confidentiality agreement. The public – including me – was left with the impression that this man was a violent serial rapist, and everyone was free to attack him publicly, since under the agreement he had signed, he couldn't say anything to defend himself. A barrage of invective followed.

But then, after an inquiry by a judge that went on for months, with multiple witnesses and interviews, the judge said there had been no sexual assault, according to a statement released by Mr. Galloway through his lawyer. The employee got fired anyway. Everyone was surprised, including me. His faculty association launched a grievance, which is continuing, and until it is over, the public still cannot have access to the judge's report or her reasoning from the evidence presented. The not-guilty verdict displeased some people. They continued to attack. It was at this point that details of UBC's flawed process began to circulate, and the UBC Accountable letter came into being.

A fair-minded person would now withhold judgment as to guilt until the report and the evidence are available for us to see. We are grownups: We can make up our own minds, one way or the other. The signatories of the UBC Accountable letter have always taken this position. My critics have not, because they have already made up their minds. Are these Good Feminists fair-minded people? If

not, they are just feeding into the very old narrative that holds women to be incapable of fairness or of considered judgment, and they are giving the opponents of women yet another reason to deny them positions of decision-making in the world.

A digression: Witch talk. Another point against me is that I compared the UBC proceedings to the Salem witchcraft trials, in which a person was guilty because accused, since the rules of evidence were such that you could not be found innocent. My Good Feminist accusers take exception to this comparison. They think I was comparing them to the teenaged Salem witchfinders and calling them hysterical little girls. I was alluding instead to the structure in place at the trials themselves.

There are, at present, three kinds of "witch" language. 1) Calling someone a witch, as applied lavishly to Hillary Clinton during the recent election. 2) "Witchhunt," used to imply that someone is looking for something that doesn't exist. 3) The structure of the Salem witchcraft trials, in which you were guilty because accused. I was talking about the third use.

This structure – guilty because accused – has applied in many more episodes in human history than Salem. It tends to kick in during the "Terror and Virtue" phase of revolutions – something has gone wrong, and there must be a purge, as in the French Revolution, Stalin's purges in the USSR, the Red Guard period in China, the reign of the Generals in Argentina and the early days of the Iranian Revolution. The list is long and Left and Right have both indulged. Before "Terror and Virtue" is over, a great many have fallen by the wayside. Note that I am not saying that there are no traitors or whatever the target group may be; simply that in such times, the usual rules of evidence are bypassed.

Such things are always done in the name of ushering in a better world. Sometimes they do usher one in, for a time anyway. Sometimes they are used as an excuse for new forms of oppression. As for vigilante justice – condemnation without a trial – it begins as a response to a lack of justice – either the system is corrupt, as in prerevolutionary France, or there isn't one, as in the Wild West – so people take things into their own hands. But understandable and temporary vigilante justice can morph into a culturally solidified lynch-mob habit, in which the available mode of justice is thrown out the window, and extralegal power structures are put into place and maintained. The Cosa Nostra, for instance, began as a resistance to political tyranny.

The #MeToo moment is a symptom of a broken legal system. All too frequently, women and other sexual-abuse complainants couldn't get a fair hearing through institutions – including corporate structures – so they used a new tool: the internet. Stars fell from the skies. This has been very effective, and has been seen as a massive wake-up call. But what next? The legal system can be fixed, or our society could dispose of it. Institutions, corporations and workplaces can houseclean, or they can expect more stars to fall, and also a lot of asteroids.

If the legal system is bypassed because it is seen as ineffectual, what will take its place? Who will be the new power brokers? It won't be the Bad Feminists like me. We are acceptable neither to Right nor to Left. In times of extremes, extremists win. Their ideology becomes a religion, anyone who doesn't puppet their views is seen as an apostate, a heretic or a traitor, and moderates in the middle are annihilated. Fiction writers are particularly suspect because they write about human beings, and people are morally ambiguous. The aim of ideology is to eliminate ambiguity.

The UBC Accountable letter is also a symptom – a symptom of the failure of the University of British Columbia and its flawed process. This should have been a matter addressed by Canadian Civil Liberties or B.C. Civil Liberties. Maybe these organizations will now put up their hands. Since the letter has now become a censorship issue – with calls being made to erase the site and the many thoughtful words of its writers – perhaps PEN Canada, PEN International, CJFE and Index on Censorship may also have a view.

The letter said from the beginning that UBC failed accused and complainants both. I would add that it failed the taxpaying public, who fund UBC to the tune of \$600-million a year. We would like to know

how our money was spent in this instance. Donors to UBC – and it receives billions of dollars in private donations – also have a right to know.

In this whole affair, writers have been set against one another, especially since the letter was distorted by its attackers and vilified as a War on Women. But at this time, I call upon all – both the Good Feminists and the Bad Feminists like me – to drop their unproductive squabbling, join forces and direct the spotlight where it should have been all along – at UBC. Two of the ancillary complainants have now spoken out against UBC's process in this affair. For that, they should be thanked.

Once UBC has begun an independent inquiry into its own actions – such as the one conducted recently at Wilfrid Laurier University – and has pledged to make that inquiry public, the UBC Accountable site will have served its purpose. That purpose was never to squash women. Why have accountability and transparency been framed as antithetical to women's rights?

A war among women, as opposed to a war on women, is always pleasing to those who do not wish women well. This is a very important moment. I hope it will not be squandered.



#### 4. « Sisters, this is our moment to say Time's Up »

Deux lettres publiées ensemble dans *The Guardian*, le 18.02.2018

<https://www.theguardian.com/world/2018/feb/18/sisters-this-is-our-moment-to-say-times-up>

1. Collectif de femmes du cinéma britannique, dont Kate Winslet et Emma Thompson

Dear Sisters,

A little over a month ago Time's Up was launched. You might have read a public letter in the New York Times. You may have noticed women wearing black on the red carpet. You might have seen women coming forward to share their stories of harassment. Maybe you identified with some of the stories these women shared.

Maybe you found yourself nodding as you recalled similar moments in your own life.

All over the world, women have been organising, resisting and speaking out – from Ni Una Más in Latin America and the #lifeinleggings movement in the Caribbean, to the Balance Ton Porc movement in France and the #EverydaySexism hashtag in the UK. You might have seen #MeToo. You may have said: “Me too.”

In autumn of last year, when stories came out in the press about sexual harassment, discrimination and abuse in the entertainment industry, 700,000 female farm workers wrote to us to say they stood with us in solidarity. Their letter explained that they knew what we were going through, that they stood shoulder to shoulder with us in our pain and in our belief that a better world was possible. This solidarity between women – activists and survivors – across all industries is what inspired Time's Up and what continues to galvanise us. This movement is bigger than just a change in our industry alone. This movement is intersectional, with conversations across race, class, community, ability and work environment, to talk about the imbalance of power.

Here in the UK, this movement is at a critical juncture. The gender pay gap for women in their 20s is now five times greater than it was six years ago. Research in the UK has found that more than half of all women said they have experienced sexual harassment at work. A growing reliance on freelance work forces creates power relationships which are conducive to harassment and abuse. Those engaged in insecure contract work are especially vulnerable to exploitation.

While we know women are disproportionately affected by this abuse, we also know there are men in our industry and others that have been subjected to harassment and abuse as part of this system of patriarchal power. And they too have been silenced.

So, what is our industry's role in promoting a vision of an equal society? We believe it is huge. We believe we need to use our power as communicators and connectors to shift the way society sees and treats us. We need to examine the kind of womanhood our industry promotes and sells to the world.

There is no question that Time's Up should be and will be a global movement. A movement that is defined and led by those affected by the problem, not by those in power.

As we approach the Baftas – our industry's time for celebration and acknowledgment, we hope we can celebrate this tremendous moment of solidarity and unity across borders by coming together and making this movement international. Perhaps Time's Up seems a million miles away to you – started by a group of women with privilege. The truth is, we are all workers, and whether we're in the limelight or in the shadows, our voices matter. With our collective power, we can galvanize others.

In the very near past, we lived in a world where sexual harassment was an uncomfortable joke; an unavoidable, awkward part of being a girl or a woman. It was certainly not to be discussed, let alone

addressed. In 2018, we seem to have woken up in a world ripe for change. If we truly embrace this moment, a line in the sand will turn to stone.

This moment has already raised a staggering \$21m for an American Time's Up legal defence fund. But women all over the world need support and funding in order to be able to fight injustice. The revolution we want and need cannot happen without this resourcing.

So, we invite you to join us in donating to the new UK justice and equality fund, to spread the word to others and be a catalyst for change. Everyone can make a difference by using your platform, your voice and your power as a changemaker.

Finally, we are talking to each other, talking to our employers, our unions, our male allies and challenging our perpetrators and their enablers. Where there was isolation and silence in the film industry there is now connection and voice. Where there was internalisation and self-blame, there is now self-analysis and interrogation. We are connecting and partnering with our fellow workers, women and men, in a truly transformational way. Such unity has been inspirational for all of us. We want you to be part of this.

If you have said "time's up", if the stories you have read in the papers have resonated and distressed you – join us in shifting the dial. Let's make 2018 the year that time was up on sexual harassment and abuse. This is your moment too.

2. Collectif de militantes britanniques, dont des ambassadrices de Rape Crisis et Women and Girls Network

### **Activists' letter:**

Dear Sisters,

We write today as activists, organisers, advocates and campaigners working to end violence against women and girls. We work in rape crisis centres, specialist black and minority ethnic women's organisations, disabled women's organisations, refuges, helplines, advice services, women's infrastructure organisations, community organisations, women's campaigning groups, universities, trade unions, women's networks and more.

We write to you as a diverse group of women, speaking to other women, about the world that we live in, and the one that we know it is possible to create.

In the last few months we have heard a number of women speak out about their experiences of being harassed, assaulted, abused and victimised in the entertainment industry. Over and over again, we have heard stories of powerful individuals, primarily men, who have abused their positions to control women, to violate their bodies, to cause emotional harm and to threaten their livelihoods. We know that many women have also been silenced in a myriad of ways, which include being threatened with further abuse, public shaming, not being able to work and not being believed.

For those of us who do this work, these stories are all too familiar. We bear witness each day to the ways that adult women, young women and girls are subjected to violence in every sphere, from the home to the workplace. We know that many women are subjected to abuse, which is not only about sex and gender, but also about factors such as race, ethnicity, sexuality, class, disability, age and more; and we know that this compounds the marginalisation that women have to face. We recognise that the ways in which women in the entertainment industry have been silenced mirror the ways that women are silenced by individual perpetrators, by companies, by families, by institutions, by communities and by the state. For each woman in the entertainment industry who has spoken out, there are thousands of women whose stories go unheard.

One in 10 women in the European Union report having experienced cyber-harassment since the age of 15 and close to one in three 16-18-year-old girls say they have experienced unwanted sexual

touching at school. One in five women in England and Wales have experienced some type of sexual assault since the age of 16. The number of rapes recorded by police in England and Wales is the highest in the EU, according to official 2017 figures.

On average two women are killed by their partner or ex-partner every week in England and Wales.

This needs to end.

These are not isolated incidents. This is about power and inequality; and it is systemic.

We know that as we write about our experiences some will ask us: “But what about the men?” While our work is focused on women and girls, we acknowledge all survivors of abuse. We recognise their experiences as part of a wider system of patriarchal power which disproportionately impacts women and girls and also harms men and boys. We join with all survivors to demand change.

If this change is to happen, we need a major shift across our societies. This shift needs to be intersectional and it needs to attend to all structural inequality and oppressions.

As activists, we welcome the call from our entertainment industry sisters to unite to call TIME on harassment and abuse. We recognise that every woman, everywhere, who has ever spoken out has been part of creating change, even when she has not been believed. We know that these conversations are not new, and that these stories are not exceptional, but the women in the entertainment industry that have spoken out have helped to push issues such as sexual harassment and rape into the public consciousness in an unprecedented way. We believe that this is a moment in time when we can harness our collective energies to dismantle the wall of silence that surrounds violence against women and girls.

To every woman afraid to walk down the streets, or take public transport, we see you. To every woman scared to go home or who is trapped at home, we hear you. To every girl and every young woman who is terrified of going to school, we are with you. To every woman who has been detained, while seeking safety, we believe you. To each and every one of you, who has been subjected to any form of harassment, abuse and/or victimisation, we say this: we hear you. We see you. We believe you. We are with you.

We believe that it is possible to create a different world; one that is equal and just. We believe that it is possible for us to have freedom and safety wherever we are, from our homes to our workplaces. So today we come together with sisters in the entertainment industry to call Time’s UP on sexual abuse, and other forms of abuse, harassment and victimisation.

We call on you to join us in this movement and support our work. Organisations and groups working to create systemic and long-term change in the UK are in desperate need of resourcing. A 2013 survey of European charitable foundations showed less than 5% of funds were targeted towards women. It should therefore come as no surprise that many of the organisations that have been fighting for justice and equality are chronically underfunded.

As government cuts and austerity measures take their grip on our sector, many of the services that are supporting survivors are struggling to stay open.

Please contact us to find out how you can make a difference, and consider donating to Rosa’s justice and equality fund today.

## 5. Lettre de référence - « Time's Up »

Collectif de femmes américaines, dont Meryl Streep et Natalie Portman  
*The New York Times*, le 01.01.2018

Dear Sisters,

We write on behalf of [over 1,000] women who work in film, television and theater. A little more than two months ago, courageous individuals revealed the dark truth of ongoing sexual harassment and assault by powerful people in the entertainment industry. At one of our most difficult and vulnerable moments, Alianza Nacional de Campesinas (the National Farmworker Women's Alliance) sent us a powerful and compassionate message of solidarity for which we are deeply grateful.

To the members of Alianza and farmworker women across the country, we see you, we thank you, and we acknowledge the heavy weight of our common experience of being preyed upon, harassed, and exploited by those who abuse their power and threaten our physical and economic security. We have similarly suppressed the violence and demeaning harassment for fear that we will be attacked and ruined in the process of speaking. We share your feelings of anger and shame. We harbor fear that no one will believe us, that we will look weak or that we will be dismissed; and we are terrified that we will be fired or never hired again in retaliation.

We also recognize our privilege and the fact that we have access to enormous platforms to amplify our voices. Both of which have drawn and driven widespread attention to the existence of this problem in our industry that farmworker women and countless individuals employed in other industries have not been afforded.

To every woman employed in agriculture who has had to fend off unwanted sexual advances from her boss, every housekeeper who has tried to escape an assaultive guest, every janitor trapped nightly in a building with a predatory supervisor, every waitress grabbed by a customer and expected to take it with a smile, every garment and factory worker forced to trade sexual acts for more shifts, every domestic worker or home health aide forcibly touched by a client, every immigrant woman silenced by the threat of her undocumented status being reported in retaliation for speaking up and to women in every industry who are subjected to indignities and offensive behavior that they are expected to tolerate in order to make a living: We stand with you. We support you.

Now, unlike ever before, our access to the media and to important decision makers has the potential of leading to real accountability and consequences. We want all survivors of sexual harassment, everywhere, to be heard, to be believed, and to know that accountability is possible. We also want all victims and survivors to be able to access justice and support for the wrongdoing they have endured. We particularly want to lift up the voices, power, and strength of women working in low-wage industries where the lack of financial stability makes them vulnerable to high rates of gender-based violence and exploitation.

Unfortunately, too many centers of power – from legislatures to boardrooms to executive suites and management to academia – lack gender parity and women do not have equal decision making authority. This systemic gender-inequality and imbalance of power fosters an environment that is ripe for abuse and harassment against women. Therefore, we call for a significant increase of women in positions of leadership and power across industries. In addition, we seek equal representation, opportunities, benefits and pay for all women workers, not to mention greater representation of women of color, immigrant women, and lesbian, bisexual, and transgender women, whose experiences in the workforce are often significantly worse than their white, cisgender, straight peers. The struggle for women to break in, to rise up the ranks and to simply be heard and acknowledged in male-dominated workplaces must end; time's up on this impenetrable monopoly.

We are grateful to the many individuals- survivors and allies- who are speaking out and forcing the conversation about sexual harassment, sexual assault, and gender bias out of the shadows and into the spotlight. We fervently urge the media covering the disclosures by people in Hollywood to spend equal time on the myriad experiences of individuals working in less glamorized and valorized trades.

Harassment too often persists because perpetrators and employers never face any consequences. This is often because survivors, particularly those working in low-wage industries, don't have the resources to fight back. As a first step towards helping women and men across the country seek justice, the signatories of this letter will be seeding a legal fund to help survivors of sexual assault and harassment across all industries challenge those responsible for the harm against them and give voice to their experiences.

We remain committed to holding our own workplaces accountable, pushing for swift and effective change to make the entertainment industry a safe and equitable place for everyone, and telling women's stories through our eyes and voices with the goal of shifting our society's perception and treatment of women.

In solidarity.

## 6. Traduction intégrale - « Nous défendons une liberté d'importuner, indispensable à la liberté sexuelle »

*World Crunch*, le 10.01.2018

Traducteur inconnu

<https://worldcrunch.com/opinion-analysis/full-translation-of-french-anti-metoo-manifesto-signed-by-catherine-deneuve>

Rape is a crime. But trying to pick up someone, however persistently or clumsily, is not — nor is gallantry an attack of machismo.

The Harvey Weinstein scandal sparked a legitimate awakening about the sexual violence that women are subjected to, particularly in their professional lives, where some men abuse their power. This was necessary.

But what was supposed to liberate voices has now been turned on its head: We are being told what is proper to say and what we must stay silent about — and the women who refuse to fall into line are considered traitors, accomplices!

Just like in the good old witch-hunt days, what we are once again witnessing here is puritanism in the name of a so-called greater good, claiming to promote the liberation and protection of women, only to enslave them to a status of eternal victim and reduce them to defenseless preys of male chauvinist demons.

In fact, #MeToo has led to a campaign, in the press and on social media, of public accusations and indictments against individuals who, without being given a chance to respond or defend themselves, are put in the exact same category as sex offenders. This summary justice has already had its victims: men who've been disciplined in the workplace, forced to resign, and so on., when their only crime was to touch a woman's knee, try to steal a kiss, talk about "intimate" things during a work meal, or send sexually-charged messages to women who did not return their interest.

This frenzy for sending the "pigs" to the slaughterhouse, far from helping women empower themselves, actually serves the interests of the enemies of sexual freedom, the religious extremists, the reactionaries and those who believe — in their righteousness and the Victorian moral outlook that goes with it — that women are a species "apart," children with adult faces who demand to be protected. Men, for their part, are called on to embrace their guilt and rack their brains for "inappropriate behavior" that they engaged in 10, 20 or 30 years earlier, and for which they must now repent. These public confessions, and the foray into the private sphere or self-proclaimed prosecutors, have led to a climate of totalitarian society.

The purging wave seems to know no bounds. The poster of an Egon Schiele nude is censored; calls are made for the removal of a Balthus painting from a museum on grounds that it's an apology for pedophilia; unable to distinguish between the man and his work, Cinémathèque Française is told not to hold a Roman Polanski retrospective and another for Jean-Claude Brisseau is blocked. A university judges the film *Blow-Up*, by Michelangelo Antonioni, to be "misogynist" and "unacceptable." In light of this revisionism, even John Ford (*The Searchers*) and Nicolas Poussin (*The Abduction of the Sabine Women*) are at risk. Already, editors are asking some of us to make our masculine characters less "sexist" and more restrained in how they talk about sexuality and love, or to make it so that the "traumas experienced by female characters" be more evident!

Philosopher Ruwen Ogien defended the freedom to offend as essential to artistic creation. In the same way, we defend a freedom to bother as indispensable to sexual freedom. Today we are educated enough to understand that sexual impulses are, by nature, offensive and primitive — but we are also able to tell the difference between an awkward attempt to pick someone up and what constitutes a sexual assault. Above all, we are aware that the human being is not a monolith: A woman can, in the same day, lead a professional team and enjoy being a man's sexual object,

without being a "whore" or a vile accomplice of the patriarchy. She can make sure that her wages are equal to a man's but not feel forever traumatized by a man who rubs himself against her in the subway, even if that is regarded as an offense. She can even consider this act as the expression of a great sexual deprivation, or even as a non-event. Bordering on ridiculous, in Sweden a bill was presented that calls for explicit consent before any sexual relations! Next we'll have a smartphone app that adults who want to sleep together will have to use to check precisely which sex acts the other does or does not accept.

As women, we don't recognize ourselves in this feminism that, beyond the denunciation of abuses of power, takes the face of a hatred of men and sexuality. We believe that the freedom to say "no" to a sexual proposition cannot exist without the freedom to bother. And we consider that one must know how to respond to this freedom to bother in ways other than by closing ourselves off in the role of the prey. For those of us who decided to have children, we think that it is wiser to raise our daughters in a way that they may be sufficiently informed and aware to fully live their lives without being intimidated or blamed. Incidents that can affect a woman's body do not necessarily affect her dignity and must not, as difficult as they can be, necessarily make her a perpetual victim.

Because we are not reducible to our bodies. Our inner freedom is inviolable. And this freedom that we cherish is not without risks and responsibilities.

The letter was co-written by five French women: Sarah Chiche (writer/psychoanalyst), Catherine Millet (author/art critic), Catherine Robbe-Grillet (actress/writer), Peggy Sastre (author/journalist) and Abnousse Shalmani (writer/journalist). It was signed by some 100 others. See the full list of signatories.

## 7. Traduction d'extraits de « Nous défendons une liberté d'importuner, indispensable à la liberté sexuelle »

*The Guardian*, le 09.01.2018

Agence France Presse

<https://www.theguardian.com/film/2018/jan/09/catherine-deneuve-men-should-be-free-hit-on-women-harvey-weinstein-scandal>

Version originale	Traduction <i>The Guardian</i>
Le viol est un crime. Mais la galanterie n'est pas une agression machiste, ni la drague insistante ou maladroite un délit.	Rape is a crime, but trying to seduce someone, even persistently or cack-handedly, is not – nor is men being gentlemanly a macho attack.
[...] des hommes sanctionnés dans l'exercice de leur métier, contraints à la démission, etc., alors qu'ils n'ont eu pour seul tort que d'avoir touché un genou, tenté de voler un baiser	Men have been punished summarily, forced out of their jobs when all they did was touch someone's knee or try to steal a kiss.
[...] une légitime prise de conscience des violences sexuelles exercées sur les femmes, notamment dans le cadre professionnel [...]	[...] legitimate protest against the sexual violence that women are subject to, particularly in their professional lives [...]
Mais cette libération de la parole se retourne aujourd'hui en son contraire : on nous intime de parler comme il faut, de taire ce qui fâche et celles qui refusent de se plier à de telles injonctions sont regardées comme des traîtresses, des complices !	What began as freeing women up to speak has today turned into the opposite – we intimidate people into speaking 'correctly', shout down those who don't fall into line, and those women who refused to bend [to the new realities] are regarded as complicit and traitors.
Cette fièvre à envoyer les « porcs » à l'abattoir, loin d'aider les femmes à s'autonomiser, sert en réalité les intérêts des ennemis de la liberté sexuelle, des extrémistes religieux, des pires réactionnaires [...]	Instead of helping women this frenzy to send these (male chauvinist) 'pigs' to the abattoir actually helps the enemies of sexual liberty – religious extremists and the worst sort of reactionaries [...]
En tant que femmes, nous ne nous reconnaissons pas dans ce féminisme qui, au-delà de la dénonciation des abus de pouvoir, prend le visage d'une haine des hommes et de la sexualité.	As women we do not recognise ourselves in this feminism, which beyond denouncing the abuse of power takes on a hatred of men and of sexuality.
Nous sommes aujourd'hui suffisamment averties pour admettre que la pulsion sexuelle est par nature offensive et sauvage, mais nous sommes aussi suffisamment clairvoyantes pour ne pas confondre drague maladroite et agression sexuelle.	[...] sufficiently aware that the sexual urge is by its nature wild and aggressive. But we are also clear-eyed enough not to confuse an awkward attempt to pick someone up with a sexual attack.



## 8. Traduction intégrale – « Sorcières de tous les pays, unissons-nous ! »

Change.org, fin 2019

Alexia Perimony

[https://www.change.org/p/tout-le-monde-sorci%C3%A8res-de-tous-les-pays-unissons-nous?recruiter=1014502940&utm\\_source=share\\_petition&utm\\_medium=copylink&utm\\_campaign=share\\_petition&utm\\_term=d9ca01607323415db072c28771a2c6f3](https://www.change.org/p/tout-le-monde-sorci%C3%A8res-de-tous-les-pays-unissons-nous?recruiter=1014502940&utm_source=share_petition&utm_medium=copylink&utm_campaign=share_petition&utm_term=d9ca01607323415db072c28771a2c6f3)

Witches of all countries, let us unite!

Halloween is over. The costumes have been put away. Among them, in good place, are those of witches, sure value to scare the younger ones... as well as the older ones.

Witches! Archetypes of ugliness, hooked nose topped by a filthy wart, decayed teeth, withered fingers, sharply clawed. Their faces are marked with devouring wrinkles and white hair that sweat death. When they are not of an ugliness to scare, they are of a sensuality to frighten the common. Hyper sexualized, outrageous make up, intense lipstick and black liner around the eyes, their plunging neckline has only one purpose, attract the gaze of the unwary. The sexy dress, the high heels and the indecent hair complete the picture. And what about the broom, symbol of the domestication of women turned into a phallic machine on which witches have all power and that they ride to climb to the sky?

Witches! All our youth, we have been lulled by these stories of demonic women capable of anything to access power and to destroy... other women. Pure and sweet girls, for whom the greatest danger would not be to cross path with abusers, violent thugs or rapists. No. It would be to awaken the jealousy of their sisters. Mirror mirror on the wall, who is the fairest one of all? Through witches, the feminine has become the emblem of duplicity and cruelty: from the wicked Queen of Snow White to Melisandre, the "Red Woman" from Game of Thrones. These strong women inspire fear and suspicion from both women and men. The witch uncovers what in women is supposed to remain hidden, at the risk of becoming uncontrollable and destructive: sexuality and power. And, ironically, Melisandre went so far as to push a man to burn, in front of the crowd, his own daughter - a child with an angelic face. The stake became the instrument of the witch, the victim of this black magic a child, what a way to go...

Witches! In Europe especially but also in the United States, they died in the tens of thousands in the 16<sup>th</sup>, 17<sup>th</sup>, and 18<sup>th</sup> centuries, in hunts of boundless cruelty. Tortured, drowned, burned alive, on simple charges, after mock investigations and trials. The feminists of the 1970s[1] had already opened our eyes to the reality of these violences, but as often, their work of memory has gradually been made invisible. So we have to repeat it, as Mona Chollet did in her book *Witches*, the undefeated power of women. For many of us have forgotten, or have never been taught, that these violent campaigns, carried out by the justice of men, met strictly misogynistic criteria, while 80% of convicted and 85% of the defendants were women. It has a name, today on everyone's lips: femicide.

Witches! Through these high-flame stakes, the message conveyed was clear: who dares to defy men, will die in the worst way. These stakes are the shame of the centuries that saw them burn, they are the shame of the glorious Renaissance which is celebrated this year with panache for its 500<sup>th</sup> anniversary. They have marked the trajectory of women's struggle more than we think. By the terror they provoked, first. The staging of the tortures was public and frightening. Who can even begin to imagine the individual, social and cultural trauma that these scenes of physical and mental torture have constituted? This threat that loomed over any woman aspiring to get out of the imposed norm.

Witches! Even today, around the world, in some parts of India, Africa, Oceania or Antilles, witchcraft trials lead to enclosing in camps without water or electricity, to torture and assassination or public

lynchings of unparalleled brutality. Women live in anguish of being identified as responsible for an accident, an illness, a drought, a couple's difficulties in having a child or simply a bad dream...

Witches! From yesterday to today, among these women, those who do not submit to the control of men are in excess. Singles, widows, those who accuse their rapist or simply refuse advances, free women, without any ties, without children, without husbands, older women whose bodies are no longer used for male pleasure or procreation, and whose accumulated years evoke knowledge and independence... In Europe, women who mastered the art of caring were hunted down. They knew how to use medicinal plants and provide medicine to the people of the people of which they were mostly part. And while they had to answer for this science before judges, men took over the medicine that became their noble intellectual property. In India today, a woman with no male presence at her side, land owner, is a potential suspect. If she is declared a witch, she can be stripped and slaughtered. So are his children.

Witches! Patriarchal society feeds on the ashes of these women and girls. It took centuries for them to get up, and to get together, with each other. After the terror, it is an incredible force that today rises from these ashes, carried by all those authors, researchers, artists, activists, women who take action, women who, in the last century and today, have begun to reduce fear and open the first bars of our cages. We, women, say how much we are the heirs and daughters of those who have been unfairly called witches. We recognize in these women the actresses sometimes in spite of themselves of the longest and most difficult fight of humanity: the one for equality and women's rights. How many dead, how many mutilated, how many fighters in the ranks of this merciless fight? A fight that transcends everything: centuries, continents, skin color, religions, social statuses.... Everything. We declare ourselves spiritual daughters of witches, free and learned. We declare ourselves sisters of all those who, even today, because they are women, risk violence and death.

Witches of yesterday, witches of today. Witches of all countries. Witches women - and men who support us, let us say loud and clear our solidarity and our sisterhood.

And while today the question of the knowledge and wisdom taught to us by nature is imposed on us in the worst way, by the urgency to act, let us affirm it here: let witches live and prosper, those who are fighting with and for our Mother Earth!

## 9. Traduction d'extraits de « Am I a Bad Feminist? »

Traduction publiée dans *Actua Litté*, le 15.01.2018 :

<https://www.actualitte.com/article/monde-edition/margaret-atwood-s-interroge-suis-je-une-mauvaise-feministe/86757>

Traducteur inconnu

Traduction publiée dans *Madame Le Figaro*, le 15.01.2018 :

<https://madame.lefigaro.fr/societe/margaret-atwood-suis-je-une-mauvaise-feministe-tribune-critique-me-too-150118-146414>

Traducteur inconnu

Texte source	Traduction ( <i>Actua Litté</i> )	Traduction ( <i>Madame Le Figaro</i> )
My fundamental position is that women are human beings, with the full range of saintly and demonic behaviours this entails, including criminal ones.	Ma position fondamentale est que les femmes sont des êtres humains, avec toute la gamme des comportements qui vont de l'angélisme au démoniaque, ce qui inclut les comportements criminels.	Ma position fondamentale, poursuit-elle, est que les femmes sont des êtres humains, avec un éventail complet de comportements angéliques et démoniaques, actes criminels inclus.
They're not angels, incapable of wrongdoing. If they were, we wouldn't need a legal system.	Ce ne sont pas des anges, incapables de faire le mal. Si c'était le cas, nous n'aurions pas besoin d'un système judiciaire.	Elles ne sont pas des anges incapables d'actes répréhensibles. Si c'était le cas, nous n'aurions pas besoin d'un système judiciaire.
Nor do I believe that women are children, incapable of agency or of making moral decisions.		Je ne pense pas non plus que les femmes sont comme des enfants, incapables d'agir par elles-mêmes ou de prendre leurs propres décisions morales.
I believe that in order to have civil and human rights for women there have to be civil and human rights, period, including the right to fundamental justice, just as for women to have the vote, there has to be a vote.	[J]e crois que pour avoir des droits civils et humains pour les femmes, il faut qu'il y ait des droits civils et humains, y compris le droit à la justice fondamentale, tout comme pour que les femmes aient le droit de vote, il faut qu'il y ait un vote.	
Do Good Feminists believe that only women should have such rights? Surely not.	Les Bonnes Féministes pensent-elles que seules les femmes devraient avoir ces droits? Bien sûr que non.	
So let us suppose that my Good Feminist accusers, and the Bad Feminist that is me, agree on the above	Supposez que les Bonnes Féministes qui m'accusent, et que moi, Mauvaise Féministe, soyons d'accord sur ces points.	

points.		
Where do we diverge? And how did I get into such hot water with the Good Feminists?	Sur quoi ne sommes-nous pas d'accord ? Pour quelles raisons suis-je aussi mal considérée par ces Bonnes Féministes ?	
[...] the very old narrative that holds women to be incapable of fairness or of considered judgment, and they are giving the opponents of women yet another reason to deny them positions of decision-making in the world.		[...] la vieille idée qui voudrait que les femmes sont incapables d'être justes ou d'émettre un jugement réfléchi, et elles donnent une nouvelle raison aux opposants des femmes de leur nier des postes à responsabilités dans le monde.
The #MeToo moment is a symptom of a broken legal system.		Le <u>mouvement #MeToo</u> est un symptôme d'un système de justice brisé.
All too frequently, women and other sexual-abuse complainants couldn't get a fair hearing through institutions - including corporate structures - so they used a new tool: the internet.	Trop souvent, les femmes et les victimes d'abus sexuels en général n'ont pas pu obtenir une écoute juste par le biais des institutions - y compris les structures au sein des entreprises - et ont donc utilisé un nouvel outil : Internet.	Trop souvent, les femmes et les autres victimes d'abus sexuels, faute d'obtenir une écoute juste des institutions, y compris les entreprises, utilisent un nouvel outil : Internet
This has been very effective, and has been seen as a massive wake-up call.		Le mouvement a été très efficace et a été vu comme une énorme prise de conscience.
But what next? The legal system can be fixed, or our society could dispose of it.	Et ensuite ? Le système judiciaire peut être réformé, et notre société doit s'en charger.	Mais qu'est-ce qui nous attend ? Le système judiciaire peut-il être réparé, ou notre société peut-elle en disposer à sa guise ?